

ENTRETIENS SUR LA SAINTE VIERGE

SOUS LA FORME D'UN MOIS DE MARIE

par L'Abbé A. BOUZOU

DEUXIÈME ÉDITION, ANNECY IMPRIMERIE J. ABRY ET CIE

NIHIL OBSTAT : *Annecei, die 12 septembris 1932*

F. CUTTAZ, Semin. maj. Sup. Censor deputatus.

IMPRIMATUR : *Annecei, die 13 septembris 1932.*

J. MOGENET, vic. gén.

AVIS AUX LECTEURS

Amis lecteurs,

Ayant découvert les *Entretiens sur la Sainte Vierge* de l'Abbé BOUZOU, il m'a semblé que cet ouvrage écrit par un prêtre savoyard au début du XX^e siècle méritait un meilleur sort que de tomber dans l'oubli.

C'est pourquoi j'ai entrepris de le divulguer, pensant que sa lecture ferait du bien aux âmes.

La formule qui exprime au mieux l'essence de la piété mariale bien comprise est sans doute *Ad Jesum per Mariam* : aller à Jésus par Marie.

La lecture de l'ouvrage de l'Abbé BOUZOU est de nature à faire mieux connaître la Sainte Vierge, ses prérogatives, ses vertus, la façon exceptionnellement étroite dont elle a été associée à l'œuvre de la Rédemption opérée par Notre Seigneur Jésus Christ, ses immenses mérites, ses souffrances, le « crédit » dont elle jouit auprès de la Très Sainte Trinité, la dette que nous avons à son égard à tant de titres et l'absolue nécessité où nous sommes de recourir à sa toute puissante et maternelle intercession. En effet, si Notre-Seigneur Jésus-Christ est le seul auteur de la grâce, Marie en est la dispensatrice : Dieu a disposé que toutes les grâces ne nous viendraient que par elle. C'est à bon droit que la Sainte Vierge est invoquée comme « la céleste trésorière du Cœur de Jésus et des bénédictions qu'il renferme ».

Mieux connue, Marie sera mieux aimée, car il est logique d'aimer qui est aimable, et personne ne l'est davantage, après Notre-Seigneur Jésus-Christ, que Sa très sainte Mère.

Le fruit logique de l'amour est le zèle : « *Qui amat, zelat* ».

Il est donc probable, amis lecteurs, que la lecture des *Entretiens sur la Sainte Vierge* vous procurera une piété mariale mieux éclairée. Il serait souhaitable qu'elle vous détermine à prier davantage Marie et à la mieux prier, comme aussi à imiter les vertus qui lui sont chères, spécialement son humilité et sa pureté.

Est-ce assez faire ? Je ne le pense pas. Quand nous disons à Marie « *Monstra te esse matrem* » - montrez que vous êtes Mère - , nous agissons filialement à son égard en invoquant à l'appui de nos requêtes sa qualité de mère de la grâce divine, de mère de nos âmes.

Mais il serait souhaitable que cette formule si judicieuse ne soit pas le terme ultime de notre prière, et que notre piété soit autrement qu'à sens unique.

Aussi, après avoir demandé à Marie de montrer qu'elle est notre Mère, pourquoi ne pas faire quelque chose en retour et tenter de lui procurer efficacement quelque bien, nous rappelant que le dogme de la communion des saints porte un autre nom, celui de « réversibilité des mérites » ?

Assurément, Marie mérite d'être aimée. *Amare est velle bonum*, aimer une créature c'est vouloir son bien, ce qui doit s'entendre non seulement de le vouloir, mais de le procurer efficacement.

De qui Marie a-t-elle reçu tous ses privilèges, de qui tient-elle sa puissance, ses immenses perfections, toutes ses prérogatives ? De Dieu, seul auteur de tout bien, de Dieu qui est allé au bout de Sa puissance pour lui communiquer, dans l'ordre de la nature et de la grâce, tout ce qui était de Lui communicable, de Dieu qui, seul, est plus riche qu'elle.

Pourquoi, dès lors, ne pas adresser à Dieu cette prière : *Monstra Te esse Dominum*, montrez que vous êtes Dieu ? ; montrez le par la puissance de votre bénédiction en Marie, montrez le en augmentant en elle, au plus qu'il est possible de le faire en un être créé, sa capacité à recevoir communication de Votre gloire, puis en lui communiquant effectivement tout ce qui en est communicable.

Puisque l'Eglise nous invite dans ses prières à « *demander ce que Dieu désire, afin qu'Il nous accorde ce que nous demandons* », nul doute que cette prière ne soit bien accueillie et sûrement exaucée par le Père dont Marie est la Fille, par le Fils dont elle est la Mère et par le Saint Esprit dont elle est l'Epouse.

Je vous ai appelés « amis lecteurs » : c'est plus qu'une formule conventionnelle. Comme le rappelait saint François de Sales, l'amitié consiste en la communication du bien, la qualité d'une amitié se mesurant à celle du bien qui est communiqué.

Vous faire connaître, aimer et servir Marie, c'est vous faire connaître, aimer et servir Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est vous inviter à faire ce qu'il faut pour parvenir à la fin pour laquelle vous êtes créés : sauver votre âme.

C'est de la Sainte Vierge que nos livres saints disent : *Qui invenit me, invenit vitam aeternam*, celui qui me trouve, trouve la vie éternelle.

Semblable bénédiction est d'ailleurs promise à ceux qui la font connaître : *Qui elucidant me, habebunt vitam aeternam*, ceux qui me font connaître auront la vie éternelle.

Nous voici donc logés à la même bonne enseigne !

L'amitié suppose un échange. En définitive, c'est de vous qu'il dépend d'être appelés «amis» à juste titre en me procurant en retour quelque bien si vous le désirez, puisque, après tout, vous ne m'avez rien demandé : j'ai pris seul l'initiative de m'adresser à vous.

Il me serait agréable que vous récitiez avec piété un "JE VOUS SALUE MARIE" en l'honneur de Notre Dame *Mère du bel amour, de la crainte de Dieu, de la science des choses divines et de la sainte Espérance*, ou la belle prière que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait Lui-même apprise à sainte Gertrude :

*«Je vous salue, ô lis immaculé de la Trinité resplendissante et toujours immuable,
Je vous salue, ô rose céleste d'éclatante beauté ;
C'est de vous que le Roi des cieux a voulu naître,
C'est de votre lait qu'il a voulu être nourri ;
Daignez aussi nourrir nos âmes des célestes influences».*

Marie, que vous aurez ainsi honorée, saura bien nous conduire à Jésus...

APPROBATION DE LA 1^{re} ÉDITION

ÉVÊCHÉ D'ANNECY

Monthoux, le 18 août 1910.

Cher Monsieur le Curé,

Je viens de lire avec un vif intérêt et une pieuse édification les bonnes feuilles du livre que vous publiez sous le titre d'ENTRETIENS SUR LA SAINTE VIERGE.

Vous avez su condenser, sous un format usuel, toute la vie de la Vierge Marie, Mère de Dieu, telle que nous la présentent nos saints Evangiles, dans ses privilèges, dans son rôle providentiel, dans son humilité, dans ses incomparables grandeurs.

Vous la suivez, depuis le prodige de son Immaculée Conception, à travers les événements groupés autour de son berceau et de ses premières années, dans les mystères de l'Annonciation, de la Visitation, de la Nativité, dans la terrible épreuve de la Fuite en Egypte, dans sa vie humble et cachée de Nazareth, dans les circonstances solennelles de la vie publique de son Divin Fils, jusqu'au Calvaire, au pied de la Croix, et enfin jusqu'au jour béni de sa glorification et de son couronnement dans le Ciel.

Ce cadre paraît vaste. Il ne l'est pourtant pas trop, puisque le sujet est inépuisable : De Maria nunquam satis. Le mérite est de savoir choisir les traits, les sentiments, les pensées, les réflexions pratiques qui peuvent le mieux la mettre dans sa vraie lumière.

Vous y avez admirablement réussi, en vous inspirant de tout ce que les meilleurs ouvrages contiennent sur ce point de plus excellent. Bien mieux, vous en avez retiré le suc, et vous l'exprimez sous une forme exquise, toute personnelle, sans jamais vous écarter de la pure doctrine.

Ce livre, par la division même des matières traitées en trente et un chapitres, sera d'une incontestable utilité à nos prêtres pour les lectures de Mai. Ils y trouveront, pour eux et pour les fidèles, tout ce qui est propre à augmenter leur piété et leur dévotion à l'égard de la Vierge Marie.

Je vous félicite d'avoir si heureusement travaillé à développer le culte de la Sainte Vierge. Par elle, nous arriverons sûrement jusqu'au Cœur Sacré de son Divin Fils, de qui nous viendront la délivrance et le salut : Ad Jesum per Mariam.

Veillez agréer, cher Monsieur le Curé, l'expression de mes sentiments bien affectueusement dévoués en Jésus-Christ.

† PIERRE-LUCIEN, Evêque d'Annecy.

APPROBATION DE MONSIEUR DU BOIS DE LA VILLERABEL Evêque d'Annecy, pour la Deuxième Edition

Annecy, ce 8 décembre 1931.

Nous autorisons bien volontiers la réimpression du beau livre que Monsieur l'Abbé Bouzoud écrivit jadis à la gloire de la Très Sainte Vierge. Notre vénéré prédécesseur Monseigneur Campistron avait béni cet ouvrage et cette bénédiction, Nous le savons, a porté ses fruits. Nous ne pouvons que souhaiter pareil succès à cette édition nouvelle, heureux surtout de penser qu'elle apprendra à beaucoup d'âmes à mieux connaître la Sainte Mère de Dieu et par conséquent à La mieux servir et à La plus aimer.

† FLORENT-MICHEL-MARIE, Evêque d'Annecy

LETTRE DE MONSIEUR HARSCOUËT Evêque de Chartres

Chartres, le dimanche de la Quinquagésime 7 février 1932.

Il ne s'agit pas d'une approbation. Elle a été donnée ; et bien donnée, par les deux Evêques qui successivement ont encouragé la publication de ce précieux Mois de Marie.

Tout au plus ma recommandation se joint à la leur. Fidèle au souvenir, si bienfaisant pour moi, de Mgr Isoard, qui a eu la bonté de correspondre avec le jeune prêtre que j'étais, j'exprime ainsi ma reconnaissance à l'auteur de «Sa Vie, ses écrits, son action»

D'ailleurs rien de ce qui est d'Annecy ne peut m'être indifférent et c'est un honneur pour moi d'écrire mon nom à la suite de celui dont j'ai été le vicaire général en lui redisant ma très fidèle et déférente affection.

Enfin l'Evêque de Chartres, président des Congrès marials nationaux, souscrit avec une joie profonde aux éloges donnés à un livre qui, si utilement, fera de plus en plus connaître et aimer Notre-Dame. Ce n'est pas seulement à Annecy, c'est partout qu'il souhaite et bénit la diffusion d'un ouvrage si heureusement réédité.

† RAOUL, Evêque de Chartres.

PRÉFACE

Unicuique suum, A chacun son bien.

L'Auteur des *Entretiens sur la Sainte Vierge*, M. l'abbé Antoine Bouzoud, naquit à Bassy, le 6 janvier 1859, et fit ses études secondaires au collège d'Evian-les-Bains. Entré au grand séminaire d'Annecy, Mgr Isoard sut le distinguer et, dès son ordination, le 10 mars 1883, l'envoya prendre ses grades aux Facultés Catholiques de Lyon. En trois années, il enlevait brillamment tous ses diplômes : le baccalauréat avec ses deux parties et la licence ès-lettres. Nommé professeur à Mélan, puis à La Roche-Sur-Foron, où il se distingua et laissa d'excellents souvenirs, il se vit bientôt obligé, par sa santé précaire et des nécessités de famille, à se faire précepteur. Revenu à Annecy, il occupa quelques mois le poste de vice-chancelier de l'Evêché, et fut nommé à la cure d'Epagny où il arriva le 9 mai 1897. Il devait y rester vingt-six ans.

Ame bien trempée, il voulut être à hauteur de sa tâche. Pour son ministère paroissial, il se traça un règlement dont nous citons quelques passages :

«L'homme d'action n'est fort que par la prière. Je serai donc un homme de prières. Je n'ambitionnerai que cette seule louange de mes paroissiens : notre curé est pieux. Je donnerai l'exemple d'une grande dévotion à la très sainte Vierge. Tous mes efforts tendront à propager son culte.

«Dans mes prédications, j'éviterai la dureté de ton. Je ferai en sorte que la charité et la tendresse percent dans mes paroles. On n'est pas écouté quand on n'est pas aimé, on n'est aimé qu'en aimant.

«Dans mes visites, je ferai mien le mot de saint François partant pour la promenade : «Allons prêcher !» Je mettrai le plus grand soin à consoler, soutenir et protéger le malheureux, l'affligé, le faible et l'opprimé. J'irai surtout aux pécheurs, aux indifférents, aux ennemis, envers lesquels j'userai de miséricorde et de grande bonté, beaucoup plus que de sévérité. Pour tous, je serai toujours un Père plutôt qu'un juge.

Il sut rester fidèle à ses résolutions, et il aima les âmes à lui confiées comme Jésus aima les siens : jusqu'au sacrifice total.

Son premier soin fut d'élever sur une colline un grand et artistique sanctuaire à Notre-Dame de Lourdes. Le pèlerinage inauguré en 1898 vit accourir en juillet, pendant vingt-cinq ans, une foule de fidèles des environs et d'Annecy même. Epagny vit des fêtes splendides où les pèlerins venaient, non pas en curieux, mais prier et fêter la Vierge Immaculée trônant radieuse et douce au-dessus de cette inscription : *«Ils m'ont établie leur gardienne»*. La cessation de ce pèlerinage causa à son Fondateur une grande douleur.

Inutile de dire que d'Annecy, où il vécut dans l'épreuve ses dernières années, il tourna souvent son regard vers la Face auguste et désolée de Notre-Dame de Lourdes, comme en témoigne une de ses dernières lettres de 1929.

Le culte spécial qu'il voua à la Sainte Vierge fut en lui comme un signe distinctif et sa marque de prédilection. Animé de cette dévotion, il accepta de prêcher, en 1910, à Saint-Maurice d'Annecy, le mois de Marie qui eut un plein succès. Il revit ses sermons, les compléta, leur donna une dernière forme. Telle fut l'origine de ces *Entretiens*, dont le succès de bon aloi ne s'est jamais démenti et qui, réédités, vont continuer leur carrière quelque temps interrompue.

M. l'abbé Bouzoud est également l'auteur de la *Vie très estimée de Mgr Isoard* (LETHIELLEUX, éditeur, 10 rue Cassette, Paris). Je le vois encore, dit un témoin, triant, dépouillant, déchiffrant dans un chaos de choses, des manuscrits, des lettres, brochures, revues, imprimés, pour en tirer quelques pages d'histoire du diocèse et de la France concordataire. Cette *Vie* évocatrice présente un grand intérêt ; elle lui coûta du temps, du travail, et un peu de sa santé ; mais elle restera, ainsi que ces *Entretiens*, comme un monument qui fait honneur au clergé de Savoie.

Comme bien l'on peut penser, sa vie fut combative. Il aurait pu faire sienne la devise de saint Paul : *«J'ai combattu le bon combat...»* et souvent il prit la plume pour défendre la foi, l'honneur du clergé, et la France catholique dont il avait foi ardente en la mission divine.

On se souvient peut-être des articles signés *«Dumétier»* écrits pour réfréner les instituteurs laïques. Au bout d'une campagne de trois mois, le camp adverse demandait grâce.

Le triste temps des inventaires et des religieux mis hors la loi sévissait. Sa plume trempée dans la vérité se fit parfois acerbe, et il y eut des blessures causées par ses ripostes.

Sa foi intrépide et son zèle inlassable à soutenir les nobles causes, lui valurent l'insigne récompense qui fut un des grands bonheurs de sa vie : La bénédiction spéciale et les félicitations de Sa Sainteté Pie X.

Les œuvres paroissiales eurent en lui un pasteur vigilant, généreux, clairvoyant et actif. Mais il considérait l'enseignement religieux comme l'œuvre primordiale et la grande mission du prêtre. «Nous nous mourons d'ignorance», déplorait-il non sans raison. De là, ses sermons toujours si suivis, le catéchisme inédit qu'il composa pour la jeunesse de sa paroisse, et ses écrits qui, d'après de doctes appréciateurs, sont un trésor de doctrine évangélique à la portée de tous.

Du haut de la chaire paroissiale, descendait un enseignement captivant et lumineux. Entre 1900-1910, alors que le laïcisme donnait son plein rendement, un peu partout beaucoup d'hommes désertaient les églises, et il se demandait, dans un moment de lassitude : A quoi sert-il de prêcher ?

Un homme lui apporta la réponse dans une visite : " J'étais sur le point de passer à l'ennemi, lorsque vos prédications sur l'authenticité des Evangiles m'ont éclairé. Maintenant je suis bien vôtre".

Ses prênes si pratiques, d'une forme, moderne sur l'Évangile, resteront dans le souvenir de ses paroissiens. Toujours claire, toujours neuve, toujours précise, sa parole donnait l'impression d'un cours d'eau navigable où les auditeurs s'embarquaient et se laissaient conduire par le pilote, sans crainte des obstacles, jusqu'au port toujours atteint.

Ardent défenseur de l'âme de l'enfant, il eut encore le très grand mérite d'édifier dans sa paroisse, au prix d'immenses difficultés, une école catholique pour laquelle il se dépensa et il se sacrifia sans mesure.

Après trois ans de sollicitations, il obtint de son Evêque l'autorisation de se retirer des charges du saint ministère, que sa santé gravement ébranlée ne lui permettait plus de remplir. Le 9 mai 1923, il prenait sa retraite il la consacra au professorat qui fut pour lui une autre forme d'apostolat. Très vite il fut apprécié, et ses élèves lui vouèrent toute leur confiance. Prêtre de devoir et d'action, il le fut même dans sa retraite où il mena de front un rude et dernier bon combat à l'issue duquel il s'éteignit humblement, en 1929, le 14 du mois de Marie qu'il aimait tant à célébrer, aux derniers échos de la fête de sainte Jeanne d'Arc dont il défendit ardemment la sublime cause.

Sans vouloir prétendre à faire de cette Préface une sorte de panégyrique, il est juste de conclure : Profondément humble, M. l'abbé Bouzoud déclina les postes élevés et les titres honorifiques auxquels l'appelaient son mérite et sa valeur. Dieu l'avait richement doté. Il sut cultiver et employer au profit de l'Eglise et des âmes les dons qui lui furent échus : vaste et belle intelligence au service d'une volonté énergique ; esprit pondéré, clairvoyant et fin observateur ; âme sensible à l'extrême, pétrie de piété et de foi ardente, de droiture, de franchise et de loyauté ; belles qualités du cœur et de l'esprit, faisant vite oublier les défauts et imperfections de l'humaine nature ; tact délicat et sûr ; dignité et distinction simple dans tous ses actes ; érudition, netteté et sûreté de vue, de doctrine et de direction, prêtre de caractère et vaillant lutteur. Il eût pu viser plus haut, il voulut rester modeste curé de campagne.

Sa carrière si méritoire, sa vie volontairement vécue dans l'effacement et l'obscurité, ne l'exemptèrent pas de la souffrance réservée aux âmes vaillantes et droites. Il eut sa croix, et ses étapes douloureuses... Une personnalité ecclésiastique lui écrivait en toute vérité : «Vous marchez dans la Voie royale jusqu'au Calvaire». Grand est le mérite des cœurs dévoués et fidèles qui furent son réconfort et son soutien et qui, sa vie finie eurent encore de très beaux gestes. Dans un autre ordre de faits, un personnage «officiel et qualifié», venu s'incliner vers cet humble prêtre mourant, a pu dire de lui : «Le clergé perd un prêtre de valeur. Nous, nous le pleurons à l'égal d'un brave». Hommage rendu à celui qui, sans éclat, fit le bien et mourut à la peine.

Celui qui écrit ces lignes regarde comme un honneur d'avoir été longtemps son collaborateur ; jusqu'au bout, il a apprécié son esprit sacerdotal et sa foi vive, et il lui rend spontanément ce témoignage de vérité et d'affection.

Un prêtre

Premier jour : L'IMMACULÉE CONCEPTION

En ce premier soir du mois de mai, au moment même où nous nous réunissons ici, partout les trônes et les autels de Marie étincellent de lumière et de fleurs, les oratoires s'illuminent, les Ave Maria montent innombrables vers le ciel, les cantiques éclatent et se répondent d'un pays à l'autre. C'est le Mois de Marie qui commence. Les cloches ont lancé leur joyeux appel, et de toutes parts les fidèles affluent dans les églises.

Nous venons nous aussi, ô Marie, conduits plus encore par l'amour que par le devoir. Nous venons vous célébrer et vous prier. Nous venons commencer en votre honneur une fête de trente et un jours, pour nous assurer la fête éternelle du ciel en votre compagnie. Nous venons surtout vous demander des leçons, des exemples, des encouragements : Et où les trouver, sinon dans votre vie ? C'est donc votre vie que nous allons parcourir, en commençant par le prodige de son premier instant : votre Immaculée Conception.

Elle est 1° la joie de Dieu, 2° la joie de l'homme, 3° le rappel de quelques vérités primordiales trop oubliées à notre époque.

I Souvenons-nous du jour où Dieu créa le premier homme. Tout le reste, il l'avait créé sans délibération, d'un mot et, pour ainsi dire, d'un geste. Mais, quand il s'agit de former l'homme, les trois personnes de la Sainte Trinité semblent se recueillir, se consulter, témoin la résolution exprimée par ces mots : «*Faisons l'homme à Notre image et à Notre ressemblance*».

Représentons-nous ensuite de la terre humide entre les mains du divin Artisan. Avec quelle attention il la prépare, avec quel soin il l'étend, avec quel art il en tire des lignes et des formes, avec quelle application enfin il s'adonne à son ouvrage ! Pourquoi ? Parce que cette argile va recevoir le souffle de Dieu, une âme immortelle. Bien plus, selon Tertullien, en ce moment le Créateur réalise une esquisse de son Fils qui s'incarnera.

A la création de Marie, ce dut être, entre les trois personnes divines, un conseil d'une autre importance. Il ne s'agit plus de former une unité quelconque parmi les milliards d'êtres humains qui passeront sur la terre, mais la Mère de Dieu, la plus haute expression de l'humanité, le chef-d'œuvre des mains divines. Ce n'est plus une esquisse plus ou moins grossière de l'Homme-Dieu, qui est sur le métier ; c'est l'image la plus ressemblante de Dieu fait homme. Les trois personnes de la Sainte Trinité sont là, attentives, prêtes à répandre tous leurs trésors. Le Père veut une Fille, le Fils une Mère, le Saint-Esprit une Epouse en qui tout leur plaise et rien ne leur déplaise. Tous trois veulent que Marie soit un être à part dans l'humanité, un prodige de perfection, une femme merveilleusement belle, si belle que les anges et les hommes ne se lassent jamais de la contempler et que le cœur même de Dieu y trouve ses jouissances.

Qu'est-ce donc que Dieu va lui donner, à cette créature de choix, pour la rendre si belle, si aimable, si parfaite ? De quels dons extraordinaires va-t-il l'orner ? Un mot l'exprime : la pureté absolue. Oui, dans son savoir, Dieu n'a rien trouvé de mieux que la pureté ; dans sa puissance, il n'a pu conférer de don supérieur à la pureté. Marie sera sans tache, pure, immaculée toujours !

Une loi s'y oppose cependant, loi universelle posée par Dieu ; tous les enfants d'Adam naîtront entachés de la faute de leurs premiers parents. Cette loi, Dieu la suspend. Il arrête le torrent d'iniquités qui nous souille tous dans notre

naissance ; et quand Marie a passé, le fleuve empoisonné reprend sa marche ; Marie est préservée de la tache originelle. C'est le privilège unique de son Immaculée Conception.

Puis, Dieu achève son œuvre. Il orne l'âme de Marie d'un ensemble de perfections éblouissantes et inexprimables. N'en recherchons pas la mesure, ce serait sonder l'insondable. L'œil de l'homme n'atteint pas ces sommets, sa langue ne peut dire de telles choses. Il semble même que celle des anges soit impuissante à les traduire, puisque l'archange Gabriel ne trouve pas de mot pour saluer Marie et qu'il l'appelle simplement *pleine de grâce*. La plénitude de la grâce et de toutes les perfections compatibles avec la nature humaine, l'humanité élevée bien haut, aussi près que possible de la divinité, voilà l'âme de Marie telle que Dieu se plut à la créer et à l'embellir.

Aussi, quand Dieu a fini son œuvre, il la contemple, ravi. Il repose les yeux sur elle, avec amour. Oui, tout est bien. Il est incapable de donner davantage, incapable de faire mieux. Il peut reprendre une fois enfin la parole d'approbation des six jours : « *Cela est bien !* » et très bien !

Alors, il salue Marie d'un grand cri de joie et d'amour, tel un artiste salue son chef-d'œuvre. « *Il n'y a point de tache en vous, ô ma bien-aimée, et vous êtes toute belle* ». Pour nous faire comprendre sa beauté, il emprunte des images à la nature. Il compare cette ravissante fleur de la terre au lis qui a grandi parmi les épines. Il déclare sa lumière plus éclatante que le soleil en son midi, plus chaste et plus douce que l'astre des nuits versant ses tranquilles clartés, plus pure que l'aurore éclairant un ciel sans nuage.

Concevez donc la joie du Créateur ! Depuis quatre mille ans, il ne rencontrait que souillures dans l'homme qu'il avait créé cependant innocent et pur. Chaque flot nouveau de vie humaine apportait à ses pieds de la boue... Les âmes se succédaient innombrables ; et pas une qui ne fût déformée, pas une qui ne portât l'empreinte de Satan, pas une en qui il pût reconnaître son œuvre. De temps à autre, il est vrai, avaient paru de saints patriarches et de grands prophètes ; mais, purs dans leur vie, ils ne l'avaient pas été dans leur naissance.

Et voilà qu'un jour Dieu retrouve, plus innocente encore et plus belle qu'à l'aurore des temps, cette humanité que jadis il contemplait avec amour dans les jardins de l'Eden ! Il revoit l'innocence, pur cristal dans lequel il contemple son image ! Dans cet interminable défilé de générations viciées, il voit apparaître gracieuse, sereine, pure, immaculée, la virginale figure d'une femme. C'est Marie ! Marie qu'il prépare et attend depuis quarante siècles. Alors, de son cœur de Créateur et de Dieu s'échappe le cri de triomphe et d'amour dont nous percevons l'écho dans le Cantique des cantiques : « *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée ; il n'est pas de tache en vous.* »

II Cette joie, nous l'éprouvons nous-mêmes ; car la pureté, joie de Dieu, est aussi la joie de l'homme. Pour cette fois, l'homme et Dieu sont d'accord.

Autant Dieu jouit de l'innocence, autant l'homme en savoure les pénétrants parfums. Elle inspire une admiration, un respect, à nul autre pareils. Elle exerce un ascendant aussi impérieux que doux. Elle est la plus grande force de ce monde, force à laquelle personne ne songe ni à résister ni à se soustraire. Renan, je crois, a écrit que la seule force irrésistible ici-bas, est la beauté. S'il a voulu parler de la beauté de l'âme, il a raison.

Voyez donc sa puissance dans tous ceux qui en émettent quelque rayon : dans l'enfant ; être sans volonté qui nous commande, être sans force qui nous domine, être sans mérite à qui nous rendons une sorte de culte respectueux et attendri, parce que nous sentons que Dieu est là, dans son âme blanche ! - dans la première communiant, qui emplit la maison d'effluves célestes et sème, dans la rue où elle passe, un respect ému et de saintes pensées ; - dans la vierge, dans toutes les âmes candides dont nous subissons bon gré mal gré le charme attirant et vainqueur. Ne nous en étonnons pas. La beauté, avons-nous dit, exerce un ascendant à peu près irrésistible ; et nous sommes ici en présence de la beauté vraie, impérissable, immortelle, en présence de la beauté de l'âme. Toujours, l'homme aura le respect et le culte de ce qui est ange dans l'homme.

Ainsi s'explique l'enthousiasme avec lequel le monde chrétien a accepté le culte de l'Immaculée Conception. Puisque l'innocence humaine, quelque imparfaite qu'elle soit, a le pouvoir de nous charmer ainsi, quel pouvoir n'aura pas sur nous la Vierge toute pure ! Si un rayon de pureté nous fascine de la sorte, qu'en sera-t-il du Soleil de pureté ?

Ah ! je comprends à présent pourquoi le monde chrétien se jette avec un tel élan dans les bras de Marie Immaculée : il y est attiré par une force invincible et par un instinct supérieur. Depuis dix-huit siècles, l'humanité avide de beauté la cherchait sans la trouver nulle part parfaite et voilà qu'après de longs siècles l'Eglise, tirant le voile, montre enfin au monde ravi Marie telle qu'elle est, Marie sans tache ! Alors, les applaudissements éclatent et, dès ce moment, nous attachons nos yeux sur cette virginale figure divinement belle.

Je m'explique le cri d'enthousiasme de 1854 répondant à la définition de Pie IX, le Credo joyeux jaillissant de tous les cœurs, les Te Deum se répondant d'un continent à l'autre, les feux allumés sur tous les sommets, les applaudissements infinis, bref, les fêtes sans pareille qui durèrent une année entière !

Je m'explique que, au retour du 8 décembre, une grande ville comme Lyon s'illumine et inonde de ses feux collines et fleuves, presque île et faubourgs ! Je comprends que les Pyrénées étincellent de feux et retentissent de vivats ! Je comprends pourquoi, en cette même date, d'innombrables grottes et chapelles resplendent dans la nuit. Je comprends la confiance inaltérable avec laquelle les foules se jettent dans les bras de Marie, conçue sans péché ; la générosité inépuisable des catholiques, quand il s'agit de sa gloire ; ces statues qui peuplent les collines, les vallées, les parcs, les jardins et les maisons ; ces oratoires enfin qui s'élèvent partout, pour nous donner une image de Lourdes et nous consoler de sa distance.

Tout cela, je me l'explique et je le comprends ! C'est l'Immaculée aimée, honorée, acclamée dans une fête qui n'a ni soir ni matin, et se recommence sans cesse.

Et le pourquoi de cette fête ininterrompue, je vous l'ai déjà dit : la Pureté absolue est la joie de l'homme, aussi bien que la joie de Dieu.

III Elle est en même temps le rappel de quelques vérités fondamentales, de notre religion, qu'il est presque de mode de nier aujourd'hui : *le péché originel*, la nécessité d'un Rédempteur, et le *miracle*.

Depuis que Rousseau, - qui certes ne fut jamais un ange, même dans sa prime jeunesse, - est venu révéler au monde que l'homme est tout bon par nature et vicieux par civilisation, on l'a cru volontiers ; bien des écoles ont nié la chute originelle et ses effets. En bonne logique, elles ont rejeté ensuite le divin Rédempteur, dont elles n'ont pas besoin.

Elles n'ont jamais pu expliquer *comment*, si l'homme est parfaitement bon par nature, la civilisation (c'est-à-dire *l'homme civilisé*) a pu apporter des germes corrupteurs qu'elle ne contenait pas ! comment une source pure a pu se corrompre elle-même. Mais les contradictions ne gênent pas ces gens-là.

Comme réponse, le successeur de Pierre se lève et proclame que Marie seule échappa à la contagion originelle ; et Marie se montre à son tour et laisse tomber de ses lèvres ces cinq mots, confirmation de la décision pontificale : « Je suis l'Immaculée Conception. » Je suis la seule immaculée ! Seule je n'ai pas été conçue dans le péché. Pour ce qui est de vous, concluez ! et voyez si le Rédempteur est nécessaire.

Le XIX^e siècle avait aussi nié le surnaturel. Grâce aux conquêtes de la science, il a voulu égaler le miracle, c'est-à-dire le supprimer. Et pendant qu'il y travaillait avec des frais énormes d'expériences, - là-bas, au fond de la France, à Lourdes, tout simplement en face d'une statue ou à l'aide d'un peu d'eau naturelle, il se produit des faits que le plus audacieux savant n'aurait pas osé tenter de réaliser : les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent, les condamnés de la science ressuscitent. Science orgueilleuse, fais-en autant ! et nous verrons, ensuite, s'il faut biffer le miracle !

Telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles Dieu a choisi le dernier siècle disparu pour la glorification suprême de sa Mère. Au premier abord, on reste stupéfait d'un pareil choix. Tant d'autres époques eussent été moins indignes ! Le culte de la pureté sans tache eût si bien convenu, semble-t-il, à la primitive Eglise, pure encore dans sa forte jeunesse ! Les martyrs, tombant dans l'arène, eussent été si heureux de saluer de leurs derniers regards l'Immaculée, en face du monde païen corrompu ! Ou bien, cet honneur ne revenait-il pas au siècle des grands docteurs, ou à celui de saint Louis de France ?

Non ! Ces grands siècles, Dieu les a vus venir, il les a regardés passer devant lui, il les a laissés retourner dans la nuit du passé. Voici enfin notre époque ! époque de révolte et d'athéisme, de tempêtes et de ruines, d'infiniment de mal mêlé à beaucoup de bien. Dieu l'arrête au passage et lui dit : Mon siècle prédestiné, le voilà ! C'est à lui que je vais révéler ma Mère dans toute sa splendeur, c'est lui qui sera le témoin et l'instrument de sa gloire.

Encore une fois, pourquoi un choix pareil ? Mystère de miséricorde infinie. Dieu a vu notre époque si profondément touchée par le mal, que son cœur en a été ému. Il a considéré ce pauvre et grand malade qu'est le monde : il s'est penché sur lui comme un père sur son enfant, il s'est demandé comment il pourrait le guérir. Un remède dur et fort n'aurait pas été accepté. Il fallait un remède doux à prendre, facile à garder, efficace cependant. Dieu le trouva. C'est la dévotion à la Vierge toute pure et toute belle.

Le remède réussit. Le siècle incrédule acclama un dogme nouveau ; le siècle orgueilleux se prosterna devant Marie de Nazareth ; le siècle dédaigneux de la prière, récita l'*Ave Maria* ; le siècle corrompu tressaillit à la vue de la Pureté sans tache ; le siècle courbé vers la terre, redressa sa tête pour contempler l'étoile de Marie ; le siècle égoïste aima et chanta le cantique de l'Immaculée Conception. Puissance divine, nous vous reconnaissons à ces coups !

De ce premier entretien sur le premier instant de la vie de la Sainte Vierge, il se dégage pour nous une leçon très claire : le prix que Dieu attache à la pureté de l'âme et l'estime dans laquelle nous devons la tenir.

Dieu, qui tient dans sa main les couronnes et les trônes, les situations brillantes et les jouissances terrestres, Dieu les a refusés à Marie comme indignes d'elle. Pour tout bien, il lui a donné la pureté parfaite. Afin de l'en revêtir, il a fait un miracle unique dans l'histoire humaine ; une loi qui ne l'avait jamais été et ne le sera jamais plus. De son côté, Marie, qui connaît la véritable valeur des biens, met sa pureté au-dessus de tout.

Elle aurait refusé l'honneur d'être Mère de Dieu, s'il avait fallu perdre sa virginité. Aujourd'hui encore, il n'est pas pour elle d'appellation plus douce que celle de *conçue sans péché*. Quand elle s'est montrée à Lourdes, elle s'est appelée elle-même l'Immaculée Conception. Il n'y a donc pour l'homme qu'un bien réel : l'innocence de la vie.

Insensés que nous sommes ! Nous nous lançons à la poursuite de l'argent, du bien-être, du plaisir, des honneurs, de ce quelque chose enfin que ce monde ne possède pas et qu'on appelle le bonheur. Quelle folie ! Une seule chose est à poursuivre : la pureté de l'âme.

Aujourd'hui, comprenons enfin quel prix nous devons attacher à l'amitié de Dieu, à la présence de Dieu dans nos âmes. Nous serons attentifs à les garder toujours, mais surtout pendant ce mois qui vous est consacré, ô Marie ! C'est notre résolution. Nous la prenons par amour pour vous. Par pitié pour nous, aidez-nous à la tenir.

Deuxième jour : L'IMMACULÉE CONCEPTION ET LA FRANCE

Nos ancêtres, instruits par leur histoire, disaient que *le Christ aime les Francs*. La Sainte Vierge les aime donc aussi, d'un amour spécial ; son cœur est toujours d'accord avec celui de son Fils.

Dieu a le droit de se choisir un peuple comme objet de sa prédilection et instrument de ses œuvres ici-bas. Il s'était choisi le peuple juif sous l'ancienne Loi ; il semble l'avoir remplacé par le peuple Français sous la nouvelle. *Gesta Dei per Francos !* Les gestes de Dieu par la main des Francs !

La Sainte Vierge a, elle aussi, sa terre de prédilection, la France ! C'est passé en proverbe : « *Regnum Galliae, regnum Mariae* ». Le royaume de France est le royaume de Marie. Il n'a pas cessé de l'être. Dieu nous en a donné une preuve éclatante en choisissant notre pays pour y dérouler l'histoire du dogme de l'Immaculée Conception. C'est en France qu'il a eu sa préparation, en France qu'il a été célébré le plus splendidement, en France qu'il a reçu sa confirmation de la bouche même de Marie.

I Toujours le très grand nombre des fidèles a cru à la conception sans tache de la Sainte Vierge. Les docteurs l'ont affirmée, des orateurs comme Bossuet et Bourdaloue l'ont célébrée dans de magnifiques discours, l'Eglise elle-même invitait ses enfants à fêter le 8 décembre. Mais ce n'était qu'une pieuse croyance. Dieu, qui voulait en faire un dogme, choisit la France comme théâtre et instrument de ce grand acte.

Une sœur de la Charité, habitant Paris, Catherine Labouré, avait désiré dans sa foi naïve voir la Sainte Vierge, et avait demandé cette faveur par l'intercession de saint Vincent de Paul.

Or, le 27 novembre 1830, la Sainte Vierge se montre à elle. Elle lui apparaît dans un cadre ovale, debout sur le globe terrestre, vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu parsemé d'argent. De chacune de ses mains s'échappe un faisceau de rayons lumineux qui tombent plus abondants sur un point de la terre, sur la France. Tout autour de la Vierge brillent ces mots en lettres d'or : « *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !* ». De l'autre côté du tableau, la lettre majuscule « M » surmontée d'une croix ; un peu plus bas, deux cœurs, les cœurs de Jésus et de Marie.

Pendant que la religieuse regarde, ravie, elle croit entendre cette invitation : « Fais frapper une médaille sur ce modèle. Tous ceux qui la porteront indulgenciée, et feront avec piété l'invocation qui y est gravée, jouiront d'une protection spéciale de la Mère de Dieu ».

La médaille fut frappée. Quelques personnes se mirent à la porter et à réciter la courte invocation ; et les grâces qu'elles reçurent furent extraordinaires. Bientôt, la médaille était partout, elle avait franchi les limites de la France et de l'Europe. Les prodiges opérés par elle étaient si frappants, si nombreux, que le peuple, dans sa reconnaissance, l'avait baptisée du nom qui lui est resté : *la Médaille miraculeuse*, la Médaille des miracles.

Remarquez donc avec quelle sagesse Dieu conduit son dessein ! avec quel art il achemine les peuples vers le culte de l'Immaculée ! Marie vient dire qu'elle désire être invoquée sous le titre de conçue sans péché ; donc, elle l'est, conçue sans péché. Elle récompense, bénit, guérit et sauve ceux qui lui donnent ce nom ; donc, ce nom lui appartient.

Le peuple ne fut pas long à tirer cette conclusion. Il crut de plus en plus ferme à la Conception immaculée. Pour tous les chrétiens de bonne foi et de quelque piété, il n'y eut plus de doute : Marie est préservée du péché originel. La croyance fut à peu près unanime, avant même d'être imposée. Et cette croyance avait pris une nouvelle force dans un fait merveilleux accompli en plein cœur de la France, à Paris.

II Cependant l'Eglise n'avait pas encore parlé, elle n'avait rien défini. Enfin, le 8 décembre 1854, le Pape Pie IX, entouré de plus de cinq cents évêques accourus de tous les points du monde, parlant au nom de Jésus-Christ, répondant aux désirs et aux sollicitations des catholiques, Pie IX définit et imposa le dogme de l'Immaculée Conception.

Alors, ce fut une tempête de vivats, et comme une ivresse de joie agitant le monde catholique. Quand cette décision tomba des lèvres du Souverain Pontife, ce fut une explosion de joie, des acclamations se répandant d'un continent à l'autre par-dessus les mers, des illuminations partout, des actions de grâces, des Triduum, des réjouissances publiques, des oratoires s'élevant de tous les côtés, bref, une fête qui dura une année entière. Il semblait au monde catholique que, pour la première fois, il lui était donné de voir sa Mère du ciel telle qu'elle est, avec son auréole de pureté sans tache. Il ne pouvait se rassasier de la contempler dans sa blancheur immaculée.

Toutes les nations prirent part à cette allégresse, je l'ai dit. Mais la France les éclipsa toutes par la magnificence de ses fêtes. Elle conduisit le cortège triomphal des peuples acclamant l'Immaculée. Parcourez notre pays, comptez les chapelles et les oratoires, entrez dans nos églises, et vous serez frappés du nombre de souvenirs consacrés au 8 décembre 1854. La France fut à la tête de cette manifestation sans pareille. Après avoir été choisie pour préparer le dogme de la Conception sans tache, elle le célébra avec un enthousiasme, une splendeur et un cœur qui n'appartiennent qu'à elle ! Elle fut à la hauteur de sa mission.

Les impies, eux, étaient dans la consternation, et aussi dans la colère. Ils savent bien que la Sainte Vierge est, après Dieu, le plus fort rempart de l'Eglise. Ils usèrent donc de leurs armes habituelles, le doute, la négation, le sophisme, le ridicule, le blasphème.

Que voulaient-ils donc de plus ? La Sainte Vierge était venue dire qu'elle désirait être invoquée comme *conçue sans péché*. La preuve de l'apparition était dans les merveilles opérées par la Médaille miraculeuse. Le Pape, dans son autorité suprême, avait parlé. Encore une fois, que leur fallait-il de plus, à ces incrédules ? Auraient-ils donc voulu que la Sainte Vierge vînt dire en personne « Oui, je suis sans tache dans ma conception ». Si exigeants soient-ils, ils n'auraient pas osé l'être à ce point. Eh bien ! ce qu'ils n'eussent osé demander, Marie va le faire. Elle va se montrer, elle va parler, elle va affirmer de sa bouche ce que les impies refusent de croire. Seulement, ce n'est pas à eux qu'elle se montrera : ils ne sont pas dignes de voir la Vierge toute pure et toute belle.

Ici, commence le troisième acte du drame divin qui nous occupe ; et, honneur suprême pour nous, c'est encore en France qu'il va se dérouler. En France, Marie va montrer son céleste visage et parler.

C'est le 25 mars 1858, fête de l'Annonciation, anniversaire du jour où la Vierge de Nazareth apprit qu'elle serait Mère de Dieu et reçut de l'Archange cette Salutation qui, depuis a passé sur tant de lèvres : « *Je vous salue, pleine de grâce* ».

Une petite fille de Lourdes, pauvre, faible, ignorante, mais extrêmement pure, cédant à la voix intérieure qui l'appelle, se rend aux roches Massabielle. A peine est-elle agenouillée que la Vierge Marie, qui lui a déjà apparu six fois à cette même place, se montre de nouveau.

Comme chaque fois, elle a une beauté qui n'a rien de la terre. Elle a la grâce de la vingtième année, dit Henri Lasserre auquel nous empruntons ce récit que rien ne remplacera jamais. Ses vêtements, d'une étoffe inconnue, et tissés sans doute dans l'atelier mystérieux du ciel, sont blancs comme le lis. Sa robe longue et traînante, laisse ressortir les pieds qui reposent sur le roc. Sur chacun d'eux, d'une nudité virginale, s'épanouit une rose d'or. Une ceinture, bleu de ciel, pend en deux longues bandes qui touchent presque les pieds. Un voile blanc, fixé autour de la tête, descend jusque vers le bas de la robe. Ni bague, ni collier, ni diadème, ni bijoux, nul de ces ornements dont s'est parée de tout temps la

vanité humaine. Un chapelet, aux grains blancs comme le lait et à la chaîne d'or, pend entre ses bras. Les grains glissent l'un après l'autre, mais les lèvres de la Reine des vierges ne remuent pas. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoute peut-être le murmure de la Salutation angélique qui lui vient de toutes les parties de la terre et des cieux.

Bernadette contemplait, en extase, la Beauté sans tache. Faisant effort, s'enhardissant, elle dit: «O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom». La céleste apparition sourit, mais ne répondit pas.

Bernadette insista et reprit : « O ma Dame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom. » L'apparition parut rayonner davantage, comme si sa joie grandissait, mais ne répondit pas encore.

Pour la troisième fois, l'enfant posa la même question dans les mêmes termes, et ne reçut pas de réponse. Une dernière fois, elle la fit entendre avec plus de supplication dans la voix et dans l'âme. Alors, l'Apparition qui jusque-là avait les mains jointes, les sépara, les abaissa vers la terre, les releva vers le ciel, les rejoignit avec ferveur et, regardant les cieux avec l'expression d'un bonheur indicible, elle prononça ces paroles : « *Je suis l'Immaculée Conception !* »

Je suis l'Immaculée Conception ! Pesons ces cinq mots tombés des lèvres de la Mère de Dieu. Elle ne dit pas : Je suis celle qui a eu une conception sans tache, je suis Marie l'Immaculée, - mais : Je suis l'Immaculée Conception elle-même, la Conception sans tache est mon essence. Je ne suis pas pure, je suis la Pureté, continue Henri Lasserre. Je ne suis pas vierge, je suis la Virginité incarnée et vivante, Je ne suis pas blanche, je suis la Blancheur. Un lis, si blanc soit-il, peut cesser d'être blanc ; mais la Blancheur est toujours blanche. De même, je ne puis cesser d'être la blancheur, la virginité, la pureté qui sont mon être. je suis plus que conçue sans péché, je suis la Conception sans tache personnifiée !

Je suis l'Immaculée Conception ! Bernadette ne comprenait pas ces mots. Prononcez-les devant un enfant, il n'y trouvera aucun sens. Il ne sait pas ce qu'est une conception, il saisira moins encore qu'une personne soit une conception. Or, Bernadette était une enfant ignorante de tout, sauf de ses principales prières. Les paroles prononcées par la Dame, elle ne pouvait les comprendre. Mais, comme elle devait les rapporter fidèlement au curé de Lourdes, tout le long du chemin, en s'en retournant, elle les répétait de peur de les oublier.

Comme tous ces détails sont lumineux pour l'esprit ! En tout ceci, comme le doigt de Dieu est visible ! On n'invente pas ce qu'on ignore, on ne répète pas des mots qu'on n'a jamais entendus. Donc, la petite Bernadette disait vrai.

Je suis d'Immaculée Conception ! Quatre ans auparavant, Pie IX avait proclamé ce dogme. Et Marie, - fait unique dans l'histoire ! - vient elle-même confirmer la parole du Souverain Pontife. Il faut que son privilège d'Immaculée lui soit bien cher !

Bien plus, voilà cinquante ans que l'affirmation de la même vérité se continue à Lourdes, à la face de l'univers. Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques se lèvent, les phthisiques retrouvent leurs poulmons, et certains incrédules la foi. L'époque des miracles éclatants, presque quotidiens, est rouverte, comme aux temps bibliques. Qu'est-ce que cette série de merveilles, sinon la proclamation continuée, ininterrompue de l'Immaculée Conception ?

Et quand je songe que tous ces faits merveilleux se sont passés et se continuent en France ; quand je me représente la Mère de Dieu, planant sur les mondes et choisissant pour le théâtre de ses œuvres notre coin de terre, - j'acquiesce la certitude que son apanage de Reine, une fois fixé, ne change pas ! que la France est toujours son royaume et que, si tous les hommes sont ses enfants, ses enfants de prédilection c'est nous ! S'il est vrai que tout homme bien né a deux patries, la sienne, et puis... la France !, Marie a pour patries : le ciel et puis... la France !

O Marie Immaculée ! aujourd'hui, ce n'est pas pour nos personnes ni pour nos familles que nous prions ; ce sera pour la grande famille, pour la patrie. Notre patrie, nous l'aimons comme vous avez aimé sans doute le pays où vous êtes née et où vous avez vécu. Nous l'aimons, comme Jésus aima la sienne : Bethléem, son berceau ; Nazareth où s'écoula presque toute sa vie, Jérusalem, sur laquelle il pleura. Nous l'aimons d'autant plus fort qu'elle est plus malheureuse et qu'il s'est levé parmi nous des insensés qui la renient ; sous prétexte de fraternité internationale et de solidarité universelle.

Peut-être, à cette heure, Ô Marie ! pleurez-êtes sur votre pauvre France, si coupable ! Oh ! coupable, elle l'est beaucoup ! d'autant plus coupable qu'elle règne sur le monde par ses idées et qu'elle ouvre la voie aux nations qui passent par où elle a passé. Mais elle n'est qu'une égarée d'un jour. Il y a encore en elle tant de générosité, de dévouement, de sainte ardeur pour le bien et d'amour pour vous ! Les Français de France vous restent fidèles ! Le vieux sang Français ne trahit pas !

L'on nous dit parfois que, lasse de tant d'ingratitude, vous pourriez nous laisser et aller à d'autres peuples plus dignes que le nôtre. Oh non ! De telles idées font mal... rien qu'à les entendre exprimer. C'est bien pour toujours que vous avez choisi la France pour votre royaume. Vous avez mesuré les temps, et vu les événements : votre choix est arrêté pour toujours. Une Reine du ciel ne change pas de royaume terrestre !

Restez donc parmi nous, bonne Mère ! Daignez oublier nos offenses, plaidez pour nous auprès de votre divin Fils. Aidez-nous à repousser l'Ennemi à qui vous avez écrasé la tête et à qui vous pouvez l'écraser encore. Restez dans votre France... Soyez toujours notre Reine, et nous serons bien gardés.

Troisième jour : LES PREMIERES ANNEES DE MARIE

Les premières années de Marie nous attirent comme le commencement de toutes les grandes et belles choses. Suivre la marche et le progrès des êtres vers leur perfection, est un des plaisirs de l'homme. Sans doute, nous ne nous laisserons jamais de contempler la figure de Marie dans son parfait épanouissement. Mais, comment se formèrent ses traits, indélébiles désormais ? Comment la Sainte Vierge arriva-t-elle à ces hauts sommets voisins de la divinité, où elle est établie ? Quelle fut sa naissance ? Quelle fut sa première jeunesse ? Quelle fut sa vie jusqu'au jour où l'ange lui annonça qu'elle serait Mère de Dieu ?

Autant de questions que le chrétien se pose et auxquelles la réponse manque en partie. La vie de Marie est recouverte du grand manteau de l'humilité la plus complète, celle du silence. Résignons-nous donc à ignorer bien des détails et à en glaner quelques-uns seulement sur sa naissance, sa vie au Temple et son mariage avec saint Joseph.

I Dans un village ignoré jusque-là, à Nazareth, vivaient fort simplement deux époux d'une grande vertu, Anne et Joachim. Ils étaient de la race de David, alors déchue de sa splendeur, et vivaient dans un état voisin de la pauvreté. Déjà avancés en âge, ils n'avaient pas d'enfant, et probablement ne conservaient plus d'espoir d'en obtenir, quand, dit la tradition, ils furent instruits séparément par un ange que bientôt ils auraient une fille. Cette enfant naquit le 8 septembre. C'était Marie, celle qui devait être la Mère du Sauveur.

Aucun prodige ne signala sa venue au monde. Les parents et les voisins ne se posèrent pas même la question formulée à la naissance de saint Jean-Baptiste.

« *Quis, putas, iste puer exit ? A votre avis, quel sera cet enfant ?* » Marie, c'était un enfant quelconque, comme vous, comme moi, qui venait au jour. Son berceau fut humble et ignoré, comme celui d'une petite villageoise. En ce même jour, peut-être, naissait, sur quelque point du globe, une princesse sur laquelle le monde avait les yeux fixés. Elle a pu faire beaucoup de tapage pendant vingt ou trente ans ; et aujourd'hui, elle a passé, passé si bien que d'elle il ne reste rien, pas même le nom. Mais Marie de Nazareth, la petite inconnue d'alors, après dix-neuf siècles, elle survit toujours plus vivante. Sa mère est vénérée ; son nom seul fait battre le cœur des Bretons. Son père Joachim a des autels, et son nom était porté naguère par le Vicaire de Jésus-Christ.

Il est un point par où tous les hommes se touchent : c'est leur naissance misérable. " Pour moi, dit Salomon, quoique maître d'un puissant Etat, j'avoue que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde. J'ai salué, comme les autres, la lumière du jour par des pleurs. Le premier air que j'ai respiré m'a servi, ainsi qu'à eux, à former des cris. "

Mais, on veut à toute force distinguer un royal enfant du commun des hommes. Et alors que fait-on ? On lui rend des hommages qu'il ne comprend pas. Flatteurs et devins tirent des circonstances les plus fortuites des présages heureux pour son avenir, comme si la grande machine du monde ne remuait que pour cet enfant !

Marie n'a pas besoin de ces flatteries ridicules. Par sa naissance, elle se distingue nettement du reste des hommes. Au moment où elle vient au monde, elle est déjà plus grande que les plus grands rois, plus sainte que les plus grands saints.

Le pieux Gerson, essayant de nous représenter ce que fut Marie à sa naissance, reprend une allégorie sous laquelle l'antiquité païenne a peint la perfection de la première femme *d'où est venu tout le mal*, sans se douter qu'elle peignait en même temps la seconde femme, Marie, *d'où est venu tout le bien*. Le pieux auteur met donc en marche toutes les vertus et les amène auprès de Marie qu'elles comblent de leurs présents. La Pureté s'avance en personne pour étendre de ses mains la matière qui doit former son corps ; la Providence l'organise ; la Grâce l'anime. Puis, chaque Vertu s'empare d'une partie de Marie, pour la former. La Charité forme son cœur ; la Prudence, son cerveau ; la Pudeur, son front ; l'Affabilité, ses lèvres ; la Décence, ses joues ; la Virginité achève l'œuvre en répandant sur elle le charme et la grâce. Et quand toutes les Vertus ont fini leur ouvrage, elles sont étonnées et ravies, tellement il est merveilleux.

Sous le voile de la poésie, reconnaissez l'Enfant prédestinée, Marie qui, dès sa naissance, est un miracle de perfection et de grâce.

Celle qui naît en ce jour, est la femme bénie, promise et attendue depuis quatre mille ans !

C'est la femme qui doit écraser la tête du Serpent, terroriser l'enfer, réjouir la terre et les cieux !

C'est la Vierge-Mère, dont tous les peuples même idolâtres, ont gardé le souvenir, et à qui les druides nos ancêtres élevaient des autels sous le dôme des forêts !

C'est la Messagère de la Paix ! Par elle, le ciel commence à se réconcilier avec la terre. Par elle, sont posés les préliminaires de la paix que Jésus-Christ signera entre Dieu et les hommes.

Sept cents ans auparavant, le prophète Isaïe la voyait se lever dans le lointain, et il s'écriait : « *Quelle est celle qui s'avance comme l'Aurore ?* » En effet, Marie est bien l'Aurore. Avant elle, c'était la nuit de l'erreur et du mal. Aujourd'hui, ce n'est pas encore le grand jour du Christ. Mais, déjà les ténèbres s'éclaircissent et fuient, la lumière s'avance. Marie précède l'astre du jour, Marie est l'Aurore !

Elle l'est encore, parce que, à enfanter le Roi des siècles, elle ne perd rien de sa virginité ; comme l'Aurore ne perd rien de sa pureté à produire au monde le Roi des astres.

Elle l'est enfin, parce qu'elle est créée par Celui à qui elle donne le jour, de même que la première clarté du matin est produite par le Soleil, sorti lui-même du sein de l'Aurore.

Isaïe, répondant à la question qu'il s'est posée : « *Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore ?* », poursuit et répond : « *Elle est belle comme la lune* ». L'astre des nuits a une lumière d'emprunt, de reflet. Moins éclatant que le soleil, il est plus doux et plus mystérieux. De même, Marie reflète Jésus et le remplace pendant une partie de la carrière. Moins éblouissante, elle est plus douce à nos faibles yeux. Astre véritable qui nous éclaire dans la nuit où nous sommes !

Quand, le soir, les merveilles entassées en ce monde par Dieu et par le génie de l'homme, retournent dans la nuit ; quand les êtres et les choses rentrent dans le silence et l'obscurité, nous éprouvons une sorte de tristesse, nous avons presque l'impression d'un monde retombant dans le néant. Mais, quittons des yeux l'horizon où le soleil a disparu ; retour-nous-nous. A l'horizon opposé, la lune se lève, escortée d'innombrables étoiles, comme une reine au milieu de sa cour.

C'est encore la figure de Marie qui, pour beaucoup d'hommes incapables de supporter les rayons du divin Soleil et plongés dans les ténèbres, reste la seule lumière directrice dans la nuit où ils sont.

II L'Enfant prédestinée reçut le nom de *Marie*. Marie ! que ce seul nom dit de choses ! Après le nom de Jésus, il n'en est pas de plus grand. Il n'en est point de plus doux. Il réjouit la terre et les cieux. L'Eglise a institué une fête pour le célébrer. Elle accorde des indulgences à ceux qui le prononcent avec piété. Elle le fait dire à ses enfants tous les jours dans le Symbole, tous les jours dans la Salutation Angélique, sans jamais le séparer de celui de Jésus. Les femmes s'honorent de le porter, les hommes eux-mêmes revendiquent cet honneur. Quoique le plus répandu de tous les noms, il est le moins commun de tous : il se prête et ne se donne pas à ceux qui le portent, tant il est resté propre à la Vierge qui l'a sanctifié et qu'il rappelle toujours. Nous le répétons tous les jours de notre vie. Nous le répéterons encore en face de la mort ; et, en ce moment suprême, nous lui trouverons une douceur et une force inconnues jusque-là.

Marie, chez qui l'usage de la raison avait devancé l'âge, se consacra au Seigneur dès sa plus tendre enfance, dès l'âge de trois ans, dit la tradition. Au temple de Jérusalem, outre les prêtres qui offraient le sacrifice, il y avait des femmes pieuses chargées de l'entretien du temple et des préparatifs du culte. Elles se donnaient à Dieu et vivaient auprès du sanctuaire, un peu comme les religieuses de nos jours. Telle fut Anne, mère de Samuel.

Ce fut là que Marie se rendit. Sa place est bien là : dans le temple qui renferme pour le moment l'ombre et la figure de Jéhovah, mais qui bientôt abritera Dieu en personne ; près des autels où, à la place de victimes inconscientes, s'immolera bientôt et jusqu'à la fin des siècles la Victime divine, le Fils de Marie ! Comme elle sera au pied de la Croix, elle est au pied de l'autel !

A un âge où les idées commencent à peine à s'éveiller en nous, elle consacre au Seigneur son âme, son corps, sa vie, tout son être. Elle fit vœu de virginité. A une époque où chaque fille de Juda pouvait aspirer à l'honneur d'être la Mère du Messie, où la maternité était placée plus haut que tout, où la virginité était à peine connue, Marie se fait vierge ! Ainsi elle devance les temps et inaugure le Christianisme. Ce titre qu'elle se choisit à l'encontre des idées régnantes est précisément celui qui lui restera : la Vierge ! La Sainte Vierge !

« O Vierge fidèle, s'écrie saint Bernard, qui donc vous a appris que la virginité plaisait à Dieu ? Quelle loi, quel texte de l'Ancien Testament vous a conseillé de ne pas vivre charnellement dans la chair et de mener, sur terre, la vie des anges ? Où aviez-vous lu cette parole du disciple bien-aimé : « *Les vierges chantent dans le ciel un cantique nouveau, que personne autre ne peut chanter ; elles suivent l'agneau partout où il va !* » Où aviez-vous lu cet éloge donné par votre divin Fils à ceux qui se font vierges pour le royaume du ciel ? Où aviez-vous appris que la sainte virginité est le sommet de la perfection chrétienne ? Aucun précepte, aucun conseil, aucun exemple de cette sorte ne vous avait été donné. Mais l'Esprit-Saint vous instruisait de toutes choses ; le Verbe divin, se faisant votre Maître, avant de se faire votre Fils, a éclairé votre esprit avant de revêtir votre chair. Vous vous dévouez au Christ pour lui être vierge, et vous vous désignez par là, sans le savoir, pour lui être Mère.

III Au sortir de cette retraite dans le Temple, Marie, d'après la loi, dut être mariée à un descendant de David, comme elle. Plusieurs prétendants se sont mis sur les rangs. Tous, comme des voyageurs, ont un bâton à la main. Par un prodige éclatant, celui de Joseph s'épanouit en un beau lis, symbole de la pureté virginale. Joseph était le choisi de Dieu.

Nous aimons à rappeler cette tradition très respectable, parce qu'elle répond à une question qui se présente : Comment Marie, qui a fait vœu de virginité, contracte-t-elle mariage, et un vrai mariage ? La réponse tient en ce mot : Marie est vierge, Joseph est vierge ; tous deux voulaient rester vierges et tous deux le restèrent.

Ce mariage, il le fallait pour couvrir la réputation de Marie et de son Fils. Si Marie fût devenue mère dans la condition de fille, son honneur était perdu, celui du Saint des Saints également. C'étaient pour la Mère le déshonneur et la lapidation ; pour le Fils, la honte. C'était la pureté profanée dans son type le plus accompli. C'étaient le scandale des faibles et le triomphe des impies.

Sans doute, Dieu aurait pu éviter ces inconvénients en révélant au monde, comme il le révéla à saint Joseph, le mystère de l'Incarnation. Mais, son dessein était de le dévoiler plus tard, et d'en faire aux chrétiens un objet de foi. Plus tard seulement, on saura que Marie est la Fille du Père Eternel, et Jésus le Fils de Dieu. Pour le moment, ils ne doivent être que l'épouse de Joseph et le fils du charpentier.

Il fallait enfin que la jeune Vierge eût un protecteur et un ami, et Jésus un tuteur et un père dans la personne de saint Joseph. Dieu a voulu nous donner un modèle de toutes les fonctions familiales, de l'époux et de l'épouse, du père et de la mère, de l'enfant qui en est le lien. Il ne le pouvait que par la Sainte Famille.

Ainsi éclate la sagesse du plan divin. Ainsi se concilient la virginité perpétuelle de Marie et son mariage réel. Quand un roi se marie par l'intermédiaire d'un ambassadeur, celui-ci tient la place de son Maître, agit en son nom et reçoit la princesse, mais pour la remettre à son royal époux. De même, quand saint Joseph épouse Marie, il sait qu'il ne la prend pas pour lui-même, mais pour le Souverain Roi auquel elle s'est promise dès son enfance et qui seul la possédera.

Ainsi passa ses premières années Marie de Nazareth dans l'ombre de l'humilité et au service du Seigneur. C'est dans le temple de Jérusalem que son âme si riche par dotation divine, s'est enrichie jusqu'à être pleine de grâce au jour de l'Annonciation. C'est aussi dans la solitude du désert que le Précurseur saint Jean-Baptiste se prépara à sa prédication, et Notre-Seigneur à son apostolat. C'est dans le silence, la méditation et la prière que tous les grands serviteurs de Dieu se sont armés pour leurs conquêtes.

Grande leçon pour nous ! Je le sais : nous ne pouvons, nous ne devons pas tous vivre comme Marie, près du Temple. Mais tous, nous pouvons, de temps à autre, faire une halte dans notre course vers la mort, fermer nos oreilles aux bruits du monde, oublier nos intérêts d'un instant, faire le vide autour de nous et rester seuls en face de notre conscience et de Dieu. C'est une condition essentielle du salut : " Le Seigneur n'est pas dans le bruit " a dit l'Esprit-Saint.

C'est pourquoi des hommes et des femmes de France, répondant à ce conseil et à ces exemples tombés de si haut, s'étaient imaginé pouvoir les suivre comme dans les siècles passés, et se comporter librement dans un pays libre.

Les uns s'étaient enfermés dans des maisons bien à eux, afin de prier et de se mortifier à leur aise pour ceux qui s'en exemptent... Ils ont été chassés !

D'autres s'étaient voués aux malades, qu'ils adoptaient comme frères et qu'ils entouraient de soins fraternels. Ils ne demandaient qu'un peu de pain pour vivre, et une petite chapelle pour prier et communier.

On leur a rendu la situation impossible, quand on ne les a pas brutalement mis à la porte. Quitte à les rappeler quand une maladie foudroyante éclate, et que les laïcs se récusent !

D'autres avaient recueilli les enfants de la rue. On les a mis à la rue, et leurs enfants y sont restés !

D'autres s'occupaient de l'éducation des enfants du peuple, dont ils faisaient d'excellents élèves, de bons citoyens et de bons chrétiens. Ils ont été fermés, quand ils n'ont pas été repoussés par-delà les frontières !

D'autres, sous le nom de Missionnaires, depuis des siècles portaient au loin la civilisation, le vrai Dieu et l'amour de la France. Ils ont été dispersés !

D'autres enfin, répondant à une voix qui les appelait..., à leur vocation, s'étaient réfugiés à l'ombre d'une cathédrale, pour se préparer à être prêtres. Ils ont été frappés d'une année de service militaire, et ils sont revenus à leur Séminaire ! Ils ont été frappés de deux ans, et ils sont revenus encore ! Pour en finir, on a fermé leurs cellules !

Nous voilà bien loin, me direz-vous, de la Sainte Vierge et de ses premières années. Pas tant que vous pensez, puisque nous demandons pour les enfants de France la liberté d'éducation et de vocation qui fut accordée à Marie. On parlait peu de liberté alors, et parfois on la donnait sans même y songer. Plaise au Ciel qu'on en parle un peu moins, et qu'on nous en accorde davantage ! Non, l'enfant ne deviendra pas propriété de l'Etat ! A moins d'en revenir aux horreurs de Sparte, l'enfant appartiendra à ses parents ! et alors il sera à Dieu.

Quatrième jour : L'ANNONCIATION

Le pèlerin qui visite Nazareth, a le bonheur de s'agenouiller dans une chapelle souterraine construite sur l'emplacement de l'humble maison de la Vierge Marie. Sur ce sol béni, les pensées et les souvenirs l'assaillent jusqu'à le troubler. Mais son émotion devient indicible, quand, à la lueur tremblante des lampes suspendues à la voûte, il lit cette inscription : « Verbum caro HIC factum est. ICI le Verbe s'est fait chair ». Ici, se tenait la Vierge de Nazareth, quand l'Ange vint la saluer et lui demander d'être Mère de Dieu. Ici même, entre l'Envoyé du ciel et l'humble Vierge se débattit la question du rachat du genre humain et fut prononcé le « Fiat » sauveur qui nous donna Jésus-Christ pour Rédempteur et pour Frère, et Marie pour Mère. Ici, à cette même place, s'est accompli le mystère ineffable d'un Dieu se revêtant d'un corps humain dans le sein d'une femme. Ici, en un mot, eut lieu l'Annonciation, et l'incarnation qui en est la suite immédiate.

A la lumière de l'Evangile, contempons cette scène qui n'eut jamais d'égale en grandeur et en beauté.

1° - En ce jour, le ciel s'ouvre : un ange en descend, envoyé par le Seigneur à celle qui sera la Mère de Dieu. C'est un prince de la cour céleste, l'Archange Gabriel. Ce n'est pas la première fois qu'il remplit pareil ministère. Cinq cents ans auparavant, il avait expliqué au prophète Daniel la célèbre vision des empires et des soixante-dix semaines qui devaient s'écouler encore avant la venue du Messie. Il y a six mois, il a été envoyé à Zacharie pour lui annoncer la naissance d'un fils inespéré, providentiel, qui sera le Précurseur Jean-Baptiste. Aujourd'hui, de nouveau, il est envoyé en ambassade.

Où dirige-t-il son vol ? Ni vers Rome la conquérante, ni vers Athènes la savante, ni vers Babylone la superbe, ni même vers Jérusalem la sainte. Il va à Nazareth, bourgade cachée dans un coin de la Judée, inconnue et, de plus, si mal famée que, disait le proverbe, il n'en pouvait rien sortir de bon. [V. Auguste Nicolas, La Vierge Marie]

Mais, dans ce bourg méprisé, il y a une jeune fille de quinze ans environ, mariée à un pauvre charpentier, pauvre elle-même, dont personne ne fait cas, et que Dieu regarde avec amour de toute éternité. C'est Marie ! Et c'est à Marie que le brillant Archange va, porteur de la plus sublime commission qui soit jamais descendue du ciel sur la terre. Voilà bien le parfait renversement des idées humaines et le digne début du Christianisme fondé et grandi dans la petitesse et l'humilité, culbutant le long des siècles ce qu'il y a de plus fort par ce qu'il y a de plus faible !

2° - Etant entré, l'Ange dit à Marie « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes. »

Quelle attitude et quel langage de la part d'un Prince du ciel à l'égard d'une pauvre fille de la terre ! Ah ! ce n'est pas ainsi que cet Ange s'était présenté devant Zacharie, revêtu pourtant de la dignité sacerdotale. Il ne s'était pas incliné devant lui. Il avait employé des termes de supériorité, de commandement et presque de rudesse. Il avait dit : « Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu. J'ai été envoyé pour t'annoncer ces choses (la naissance d'un fils). Et puisque tu n'as pas cru à mes paroles, voici : tu seras muet jusqu'à ce qu'elles s'accomplissent. » Et quand Daniel vit ce même Ange, il fut tellement saisi de crainte qu'il tomba le visage contre terre.

Cette fois, les procédés changent : ce qui marque la différence des personnages et des situations. Marie ne se prosterne pas ; c'est l'ange qui s'incline avec respect. Il emploie des mots qui honorent à l'infini. Il ne parle pas à la Vierge comme à une inférieure, ni même comme à une égale, mais comme à une Reine. Il est devant elle, comme un ambassadeur auprès d'un Souverain. Il lui adresse cette Salutation prononcée, depuis, des millions de fois chaque jour, et devenue la Salutation même de l'univers : *Ave, gratia plena !*

3° - Il la salue « *pleine de grâce* ». Ne nous étonnons pas de cette locution si vaste et, pour ainsi dire, si vague. Elle seule, dans son étendue, peut contenir la vérité. La grâce que les autres reçoivent avec mesure, Marie la reçut sans mesure. Marie est un océan de grâces, comme les saints et les anges n'en sont que des ruisseaux.

En ce moment, elle possède déjà la plénitude de la grâce, puisque l'Ange l'affirme. Et pourtant, elle l'aura davantage encore dans un instant, quand elle sera devenue Mère de Dieu. Elle l'aura de plus-en plus par son enfantement, par trente ans de familiarité avec la Sagesse éternelle, par sa part des travaux, des douleurs et de la Passion de l'Homme-Dieu. Pleine de grâce au jour de l'Annonciation, elle le sera infiniment plus au jour de son Assomption.

Comment cela ? N'est-il pas là quelque contradiction ? Non. Un vase matériel ne peut être plein que d'une façon. Quand il est plein, il ne peut recevoir davantage.

Mais, pour une âme, il en va autrement. Elle se dilate au contact de Dieu. A mesure qu'elle reçoit de nouvelles grâces, elle acquiert de nouvelles capacités. La grâce divine l'agrandit en la remplissant, et la remplit en l'agrandissant [Augustin Nicolas].

4° «*Le Seigneur est avec vous*». Dieu est dans toutes les âmes saintes; Il est d'autant plus uni à elles par sa présence qu'elles sont plus unies à lui par l'amour. Quelle intimité doit donc exister entre Marie et Dieu, au moment où l'Ange parle! Et combien plus encore le Seigneur sera-t-il avec elle dans un instant, alors que le Père lui aura donné son Fils, que le Très-Haut l'aura couverte de son ombre, et que le Fils habitera son sein virginal ! Le Seigneur est avec Marie, la première, avant d'être avec nous. Il est avec elle plus qu'avec aucune créature. Bien plus, il est en elle, et elle est en lui ! *Dominus tecum !*

5° «*Vous êtes bénie entre les femmes.* » Cette parole nous reporte, à travers quarante siècles, à une autre bien différente, adressée par Dieu à la première femme. Parole de colère, de punition et presque de malédiction dont les effets furent terribles !

«*Tu subiras la domination de l'homme* » avait dit Dieu à Eve. Ce pouvoir de l'homme devint bien vite tyrannique. La femme fut pour l'homme tantôt une esclave, tantôt un jouet et un instrument de volupté. Et, un instrument, on le jette, on le brise, quand il ne sert plus ou a cessé de plaire.

Outragée dans sa pudeur par tous les rites et tous les jeux du paganisme, la femme avait fini par accepter l'outrage, puis souvent par s'en faire une auréole et trouver son suprême honneur dans sa suprême honte. La preuve de cet état d'esprit, est que le type religieux de la femme païenne était Vénus : Vénus, qui n'était ni vierge, ni épouse, ni mère, ni rien de ce qu'elle devait être ; Vénus, à la ceinture composée de tous les feux de la concupiscence. Hésiode, écho des traditions antiques, donne à la femme le nom de *Beau-Mal* : Beauté malfaisante ! Elle était la beauté qui attire et le mal qui rend méprisable. [v. Auguste Nicolas]

En effet, humiliée dans la famille et la société, elle voulut se venger. Impuissante pour le bien, par le fait de sa déchéance sociale, elle sentit quelle puissance elle avait pour le mal, parce qu'après tout on ne pouvait se passer d'elle, qu'elle était nécessaire, ne fût-ce qu'au plaisir de l'homme. Dès lors, elle prit une terrible revanche. Elle se servit de sa grâce pour dominer, corrompre et perdre.

Comme fille, comme sœur, comme épouse, comme mère, elle exerça ses ravages, ruina la famille et les mœurs publiques. Elle fut un fléau et souvent voulut l'être.

Nous relevons, il est vrai, quelques traits de vertu, de fidélité conjugale, de dignité et de chasteté dans les temps anciens. Mais, combien ils sont exceptionnels ! De là, le soin qu'on a mis à les conserver. On avait toutes les peines du monde à réunir sept Vestales ; et leur virginité, comme l'a dit saint Ambroise, était une virginité à gage, temporaire et pleine d'orgueil.

Tels sont les effets de la malédiction divine lancée contre la première femme. Mais la bénédiction apportée à Marie, en ce jour de l'Annonciation, vient tout restaurer ; car la mesure de cette bénédiction est la mesure même de la malédiction originelle ; elle est immense. Marie prend la place d'Eve pour être la Mère du genre humain. De même qu'Eve fut déchue, Marie est élevée. Comme la première nous perdit, la seconde apporte avec elle le salut. Un Ange de ténèbres avait appris la fausse science à Eve, un Ange de lumière annonce le Verbe à Marie. Des deux côtés, une proposition de l'ange à la femme ; des deux côtés, une conversation, un débat, un consentement donné, un fruit reçu et transmis au genre humain. Mais Marie, femme bénie, reçoit un fruit béni : «*Jésus, le fruit de vos entrailles est béni*». [v. Auguste. Nicolas]

Nous venons d'étudier les paroles de l'ange, l'Ave Maria. Cette prière, nous la récitons avec bonheur et confiance, depuis le jour où notre langue a essayé ses premiers mots. Mais, hélas ! nous la comprenons si peu ! Combien n'en saisissent le sens que d'une façon tout à fait superficielle ! Qu'ils sont peu nombreux ceux qui en comprennent la suprême convenance, la richesse, la profondeur, la beauté ! Les saints étaient de ce petit nombre ; c'est pourquoi ils ne se lassaient pas de redire cette prière si simple, si courte, à laquelle ils trouvaient toujours une saveur nouvelle ; c'est pourquoi aussi ils se sont plu à la commenter dans leurs écrits.

Pour nous, quand nous avons le bonheur de la réciter, ne soyons ni oublieux ni distraits. Rappelons-nous dans quelle circonstance cette Salutation fut adressée, par qui elle fut prononcée, de quel événement elle fut suivie. Nous représentons l'Ange auprès de Marie ; ayons son attitude, son respect, ses sentiments. Ainsi, nous réciterons mieux cette prière et, la disant avec plus de plaisir, nous la ferons plus souvent.

Cinquième jour : L'ANNONCIATION (Suite)

L'Archange Gabriel a adressé à Marie la Salutation magnifique que la terre répète depuis dix-huit cents ans et répétera jusqu'à la fin du monde : «*Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes.* »

Ces mots, quelque célestes qu'ils soient, ne sont qu'un salut. Une conversation doit suivre, elle va avoir lieu. Un grand acte commence, suivons-en les péripéties. De son dénouement dépendent pour Marie sa Maternité divine ; pour le Fils de Dieu, son Incarnation ; et pour le genre humain, sa Rédemption.

1°-Aux paroles de l'Ange, «*Marie fut troublée; et elle se demandait en elle-même quelle pouvait être cette salutation*».

Troublée, Marie le fut, moins par la vue du céleste messenger, que par ses louanges qui la mettaient si haut. Vous avez vu des personnes d'un mérite qui s'ignore, exposées soudain à un concert d'éloges qu'elles sont seules à ne pas comprendre. Quel étonnement pour elles ! Quel trouble ! Et quelle rougeur sur leur front ! Quel trouble ce fut aussi pour Marie qui, se croyant la dernière des créatures, s'entendit donner de pareils titres par un envoyé du ciel !

L'Ange Gabriel se voit obligé de lui dire : «*Ne craignez pas, Marie.* » Il avait dit les mêmes paroles à Zacharie, mais pour un autre motif : parce que trop peu digne, il tremblait. S'il les adresse à Marie, c'est que, dans son humilité, elle est troublée. Par ces mots il débute avec le prêtre d'Hébron qui a tout à craindre. Ce n'est que plus tard, dans le cours de

l'entretien, qu'il dit ces mêmes paroles à la Vierge de Nazareth qui n'a rien à craindre, elle, mais qui est bouleversée par le compliment qui lui arrive des cieux.

2° - Puis, l'Ange lui annonce la grande nouvelle : « *Vous concevrez et enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera Grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob. Et son règne n'aura pas de fin.* »

C'est la première fois qu'est prononcé ce nom de Jésus devant qui tout genou doit fléchir, qui sera gravé dans tant de cœurs, qui sera le premier et le dernier sur tant de lèvres, que tant de martyrs écriront de leur sang, et qui renversera tant de blasphémateurs. Ce nom si doux et si fort, un ange est le premier à le prononcer, et Marie la première à l'entendre.

Elle apprend en même temps les destinées de ce Fils qui doit naître d'elle. Il sera grand parmi tous, il sera *le Grand*. Il sera *le Saint*. Il sera le Fils du Très-Haut, non pas en figure, non pas par adoption, comme nous sommes enfants de Dieu, mais réellement et par nature. Il montera sur le trône de David, le plus brillant qui fût aux yeux des enfants d'Israël, c'est-à-dire sur le trône de l'univers. Son règne sera sans fin. Commencé ici-bas par l'Eglise qui durera autant que le monde, il se continuera dans le ciel où il ne finira jamais, n'ayant d'autre mesure que l'éternité.

Cet enfant, Fils de Dieu, Roi et Roi éternel, en un mot, Messie et Dieu, aura Marie pour Mère, et Marie l'apprend en ce moment...

3° - Quelle nouvelle ! Une femme autre que Marie se rait restée sans voix ou aurait chanté son bonheur. La Vierge de Nazareth ne fait ni l'un ni l'autre. Troublée il y a un instant, elle retrouve son calme et pose à l'ange une question : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? »

Réponse sublime d'héroïsme ! Au lieu d'accepter avec précipitation, Marie s'informe. Elle ne doute pas de la possibilité du fait, elle en recherche le comment, parce qu'il l'intéresse. En effet, la voilà en présence de deux privilèges qui lui paraissent inconciliables : sa virginité et la Maternité divine. Et telle est son estime pour le premier qu'elle renoncerait au second. Elle croirait payer trop cher le titre sublime de Mère de Dieu, s'il fallait perdre celui de Vierge. Sa chasteté est si exquise, qu'elle est à l'abri non seulement des promesses de l'homme, mais encore des promesses de Dieu. Dieu pouvait-il donc lui offrir quelque chose de plus grand que son Fils, qui deviendrait son Fils à elle ? Et cependant elle est prête à le refuser, si elle doit perdre sa virginité. Elle veut une explication et elle la demande : Comment cela se fera-t-il, puisque je suis et veux rester vierge ?

4° - Ces sentiments angéliques achèvent de lui gagner le Cœur de Dieu qui lui répond par son envoyé : « Le Saint-Esprit surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Quelle délicatesse d'expression pour dire que Dieu seul engendrera son Fils dans le sein de Marie, vierge après comme avant l'enfantement !

Marie sait tout ce qu'elle désirait savoir. Mais l'auguste mystère ne s'accomplira pas sans consentement. Ce consentement, Dieu, au fond, aurait pu le supposer, une créature ne refusant pas raisonnablement d'être Mère de Dieu. Il aurait pu l'exiger, puisque son plan éternel en dépendait. Il aurait pu s'en passer, accomplir le mystère sans prévenir Marie qui en eût été l'instrument passif, et sortir le second Adam de la femme comme il avait sorti la première femme du premier Adam. Mais, il n'exécute rien sans la volonté de Marie, à qui il subordonne sa souveraineté. Il lui fait une proposition, il répond à ses difficultés et attend sa décision.

Quand, au commencement, il créa toutes choses, il procéda par voie de commandement : Que la lumière soit ! Que les eaux se séparent ! Que la terre paraisse et produise des plantes et des fruits ! A la création de l'homme, il procède par voie de délibération ; les trois personnes divines se consultent et prennent une décision ! Faisons l'homme ! A la formation du Christ, il y a délibération encore, mais une quatrième personne prend part au divin conseil ; c'est Marie. Dieu lui dit : Faisons le nouvel homme ! Et il ne se fera que si Marie le veut. Elle tient, pour ainsi dire, en échec la Sainte Trinité.

Jamais situation aussi solennelle que celle-là ! De la réponse de Marie dépendent l'Incarnation, la Rédemption du monde, la vérification du passé, le salut du présent et de l'avenir.

Songez donc à l'attente du monde depuis quatre mille ans, aux promesses de Dieu après la chute, à l'espoir et aux désirs des patriarches, aux prédictions des prophètes et à l'impatience du genre humain. Rappelez-vous ces noms que les siècles ont donné au Sauveur à venir et qui témoignent de leur désir : *Attente des nations, Désiré des collines éternelles, Prince du siècle futur, Rédempteur et Sauveur*. Entendez l'appel des Voyants d'Israël : « *Seigneur, si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre ! Cieux, distillez votre rosée ! Terre, enfante ton Sauveur ! Envoyez donc, Seigneur, Celui que vous devez envoyer.* » Revoyez toutes ces figures du Christ, tous ces préparatifs lointains, toute cette succession des empires, tout cet immense mouvement des hommes et des choses, prévu, calculé, conduit en vue de la Rédemption du monde !

Du passé, arrivez au présent et jetez les yeux sur le monde d'alors : idolâtrie et corruption à peu près partout.

Regardez vers l'avenir : la naissance de l'Homme-Dieu, son passage lumineux ici-bas, ses leçons divines et ses bienfaits, la fondation de son Eglise durable comme le monde, le renouvellement de la face de la terre, le culte attendri rendu à Marie.

Elevez vos regards jusqu'à l'autre monde : au ciel, la joie des anges trouvant leur Reine ; aux limbes, la délivrance des justes ; aux enfers, l'écrasement du Serpent.

Eh bien ! tout cela, le passé à réaliser, le présent à guérir, l'avenir à sauver, le ciel à réjouir, l'enfer à ruiner, le plan divin à accomplir et la gloire de Dieu à procurer, tout cela en ce moment est en suspens et tient dans la main de Marie de Nazareth qui peut le donner ou le refuser. Tout cela est arrêté par son *Quomodo fiet istud ? Comment cela se fera-t-il ?* Vierge Sainte, implore l'univers avec saint Augustin, que tardez-vous à répondre ? Pourquoi marchandez-vous la vie au monde ? L'ange attend et le monde aussi. Répondez vite, ne refusez pas. [V. Auguste Nicolas]

5° - Marie mit fin à cette attente douloureuse et inquiète de l'univers par un mot, par un *Fiat* plus fécond que le *Fiat* de la création : « *Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole.* »

Alors, dit l'Evangile, *l'ange se retira*. Il se retira pour faire place au Très-Haut s'approchant de son Eglise, au Fils de Dieu s'enfermant dans le sein de la Vierge dont il empruntera la chair si pure pour former son corps.

Le grand mystère conçu par Dieu, promis, attendu, le grand mystère de l'Incarnation est accompli. Dans une bourgade inconnue, dans une pauvre maison, alors que personne n'y songe, Dieu s'est fait homme. Le monde est sauvé.

Et Marie ? Marie est devenue, pour ainsi dire, une autre personne ; elle est devenue Mère de Dieu ! Elle a fait un bond prodigieux vers les hauteurs. La voilà au faite de ses grandeurs. Tout ce qui a précédé, pour elle, n'était qu'une préparation, tout ce qui viendra n'est qu'une suite de sa maternité divine. A présent, elle est ce que, par décret divin, elle devait être. Elle a vécu son grand moment et accompli son grand acte.

Quand un peuple a remporté une victoire par laquelle il a assuré son indépendance ou reculé ses frontières, il en célèbre l'anniversaire. Pendant un jour, la nation vit des souvenirs et des joies du passé. Le moment solennel de l'Incarnation, nous sommes invités à le revivre, non pas seulement un jour par an, le 25 mars, mais trois fois par jour. L'Eglise fait pour cet événement ce qu'elle ne fait pour aucun autre, pas même pour la naissance ou la mort du Christ. Trois fois par jour, les cloches des vieilles cathédrales, des belles et riches églises des villes, des modestes églises de campagne et des pauvres chapelles, remplissent l'air de la grande nouvelle, vieille de dix-neuf siècles et toujours saisissante. Au matin, quand le monde sort de la nuit et l'homme du sommeil ; au milieu du jour, alors que l'activité humaine, comme le soleil, est à son sommet ; et le soir, lorsque tout rentre dans l'ombre et le repos, les cloches avec leur voix d'une variété infinie, viennent nous redire :

L'Ange du Seigneur annonça à Marie qu'elle concevrait du Saint-Esprit, Ave Maria ! - Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, Ave Maria ! - Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, Ave Maria !

Souvenir rappelé le premier à notre réveil, rappelé au milieu de notre course quotidienne, rappelé encore quand nous comptons, un jour de plus pour cette vie.

Parmi ceux qui entendent, combien comprennent ? Hélas ! pour un grand nombre l'Angélus n'a pas de sens ; il n'est plus l'Angélus, il n'est qu'une coutume qui ne leur dit rien. Pour d'autres, c'est un signal : le signal du commencement, du milieu et de la fin de la journée. Pour certains intellectuels, l'Angélus est charmant de poésie ; ils ont, comme Chateaubriand, la religion des cloches, et celle-là seulement. Il reste un petit nombre pour qui l'Angélus est un acte religieux. Soyons de ce nombre, de ce nombre si petit !

Que le son de la cloche nous rappelle toujours les grands mystères de l'Annonciation et de l'Incarnation accomplis à Nazareth il y a dix-neuf siècles.

Si vous aimez vraiment Marie, montrez-le-lui. Trêve de respect humain ! Le matin, à midi et le soir, quand la cloche tinte, rentrez promptement en vous-mêmes, et sachez vous dire : il y a de cela dix-neuf cents ans, dans un pauvre village, dans une pauvre maison, en une pauvre Vierge, le Fils de Dieu s'est incarné par amour pour nous. Il a pu s'incarner, parce que Marie a consenti à le recevoir dans son sein, encore par amour pour nous. Remerciez soient le Fils et la Mère ! Nous les remercierons en récitant trois fois par jour les paroles saintes qui, dans leur brièveté et leur simplicité, résument l'essence du grand mystère de Nazareth. Ce sera un moyen de nous en appliquer les fruits.

Sixième jour : LA VISITATION

Dans le saint Evangile, la Visitation de la Sainte Vierge suit l'Annonciation immédiatement et sans transition. Non seulement ces deux mystères se suivent dans l'ordre chronologique ; mais ils se tiennent, ils sont connexes, l'un est la conséquence de l'autre. Pour mieux dire, ils sont un même mystère qui se déroule en deux moments successifs. Ou bien encore, si vous le voulez, ce sont deux actes d'un même drame.

En effet, l'Annonciation est la Maternité divine proposée par l'Ange à Marie qui l'accepte ; la Visitation est cette Maternité devenue un fait, témoinnée par Jean-Baptiste qui tressaille dans le sein de sa Mère, proclamée par Elisabeth, chantée par Marie dans son cantique, manifestée par le Verbe qui fait agir ces trois personnages. La Visitation est la continuation, le développement normal de l'Annonciation. En l'étudiant aujourd'hui, nous ne ferons que poursuivre notre sujet précédent.

I 1° - Aussitôt que le Verbe s'est enfoncé dans le sein de Marie, celle-ci part. « *Elle se lève, dit l'Evangile, et s'en va en toute hâte dans le pays des montagnes.* » Pourquoi cet empressement et cette sorte de précipitation si opposés au calme habituel de la Vierge ? Elle va être l'instrument de la première grâce accordée par le Messie ; et alors, elle est pressée puisqu'il s'agit de faire du bien. Elle est emportée par le Verbe qu'elle porte. Ainsi, la présence de Dieu communique à l'âme une ardeur, une force, une facilité d'exécution surhumaines. Nous restons confondus en face des œuvres accomplies, des livres écrits par les saints en quelques années. Dieu était en eux, agissait par eux.

Où donc Marie se dirige-t-elle si vite ? Vers une ville que l'Evangile ne nomme pas, et qui, d'après la tradition, est Hébron. Là, habitaient le prêtre Zacharie et sa pieuse épouse Elisabeth. C'est dans leur maison qu'entre Marie.

2° - « *Elle salue Elisabeth.* » Le mérite des grands est de s'abaisser jusqu'à leurs inférieurs et de les prévenir. Dieu était descendu jusqu'à Marie ; Marie descend à son tour jusqu'à sa cousine, et le Messie jusqu'à son Précurseur.

« *Dès qu'Elisabeth entendit Marie, son enfant tressaillit dans son sein : et, remplie aussitôt du Saint-Esprit, elle s'écria d'une grande voix : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre sein est béni.* »

Marie n'a pas dit un mot. Elle n'a rien révélé de l'ineffable mystère accompli en elle quelques jours auparavant. Elle n'a pas dit qu'elle est la Mère de Dieu. Elle a salué, rien de plus. Et cependant, Elisabeth sait tout. Comment cela ? Le seul son de la voix de Marie lui a tout appris. Le Saint-Esprit est là qui la remplit et l'éclaire ; là est aussi Celui à qui l'on donnera le nom de Jésus et qui lui a tout révélé. Elle est en présence de la Mère du Messie. Elle le sait et elle va le dire.

Elle s'écrie « *d'une grande voix* » qu'elle voudrait faire entendre à tous les peuples et à tous les temps : « *Vous êtes bénie entre les femmes, et le bruit de votre sein est béni.* ». O merveille ! L'ange Gabriel avait déjà prononcé la première partie de cette salutation ; et Elisabeth la répète comme si elle l'avait entendue dans la maison de Nazareth. Vraiment, l'Esprit est en elle, puisqu'il lui souffle les mêmes mots qu'il avait mis sur les lèvres de l'Ange.

Elle complète sa salutation par une autre qu'elle est la première à adresser et que l'ange n'avait pu prononcer encore : « Le fruit de votre sein est béni. » Deux saluts si bien liés ensemble que l'Eglise en a composé un seul où la soudure ne se voit pas, comme si une même personne en était l'auteur. Et, de fait, n'est-ce pas une seule personne, l'Esprit-Saint, qui a inspiré ces paroles à l'Ange et à Elisabeth, et aussi à l'Eglise de les unir en une formule unique ? [V. Aug. Nicolas]

3° - Après cette salutation que l'univers répète encore, Elisabeth se rend compte de sa situation et de l'honneur incomparable qu'elle reçoit. Qui est-elle ? Une femme ordinaire. Devant qui est-elle ? Devant la créature la plus sublime qui puisse être, devant la Mère de son Dieu. Et cette Mère de son Dieu la prévient et vient à elle à travers les montagnes ! Sans doute, Elisabeth est heureuse et reconnaissante, mais combien confuse ! « D'où peut me venir un si grand honneur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? » Elle exprime le sentiment du centenaire : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. »

Trente ans plus tard, l'enfant qu'elle porte dans son sein, Jean-Baptiste, sur les bords du Jourdain, en voyant l'Agneau de Dieu venir à sa rencontre et lui demander le baptême, s'écriera : « Eh quoi ! c'est vous qui venez à moi ? » Il prononcera à peu près les mêmes mots que sa mère. On croira qu'il les dit pour la première fois, alors que c'est pour la seconde, puisqu'en ce moment de la Visitation c'est lui-même qui parle par la bouche de sa mère.

Certes, quelques jours auparavant, Elisabeth n'eût ni éprouvé ces sentiments, ni employé de pareils termes. Elle était au-dessus de Marie par son âge et par le rang élevé de son mari ; un Ange, et celui-là même qui était apparu à Marie, avait visité sa famille en parlant à son époux ; elle-même, stérile jusque-là, avait été bénie par le don d'un enfant miraculeux par sa naissance et ses destinées, annoncé par les Prophètes, Prophète lui-même, plus que Prophète, Précurseur du Messie. Pour toutes ces raisons, elle était bien supérieure à sa jeune cousine, fiancée à un charpentier. Et si elle l'avait reçue quelques jours plus tôt, si elle n'avait eu devant elle que Marie de Nazareth, elle aurait eu moins d'émotion et de respect.

Mais aujourd'hui, que les rôles sont changés ! Elisabeth a conscience de la distance qui la sépare de sa cousine, devenue Mère de Dieu : Qui suis-je donc pour recevoir la visite de la Mère de mon Seigneur ? Si elle est confuse, si elle se sent indignée, si elle salue par des termes si magnifiques, c'est qu'elle est en présence de la Mère de son Dieu et de Dieu lui-même !

Elle nous enseigne du même coup les honneurs que nous devons rendre à Marie comme Mère de Dieu. De ce titre découlent pour Marie toutes ses grandeurs. Qu'elle ne soit plus honorée de la Maternité divine, elle perd sa dignité surhumaine et tombe au rang des créatures ordinaires. Le monde chrétien l'a bien compris.

Aussi, comme Elisabeth salua la Mère du Christ, il la salue ; et comme elle proclama son privilège, il la défendit toujours, contre l'hérésie.

II 1° - Arrêtons-nous un instant devant ce groupe immortel : Marie et Elisabeth, Jésus et Jean-Baptiste. Deux mères et deux enfants ! Deux mères qui parlent, un enfant qui tressaille pour manifester sa joie ; un autre, le dernier à venir, qui ne fait pas un mouvement, et cependant meut tout, opère tout ! C'est le Christ ! Les deux mères parlent, mais sont le porte-voix de leur enfant. Elisabeth parle ; mais c'est Jean qui parle par sa bouche, et Jésus qui entend par les oreilles de Marie. Marie parlera dans un instant ; mais c'est Jésus qui parlera par sa bouche, et Jean qui entendra par les oreilles d'Élisabeth.

Deux enfants communiquent à travers leurs deux mères ! En réalité, nous assistons à la première entrevue de Jésus et de Jean-Baptiste, du Christ et de son Précurseur.

Pourquoi cette entrevue ? L'Évangile le dit : « *A la voix de Marie, l'enfant d'Élisabeth tressaillit dans son sein.* » Jésus vient sanctifier, laver du péché originel Jean-Baptiste. C'est son premier acte, il l'accomplit avant que de naître, et en faveur d'un enfant qui n'est pas né encore. Venu ici-bas pour sauver les hommes, il commence son œuvre avant de paraître, impatienté qu'il est, pour ainsi dire, par quatre mille ans d'attente. Par une convenance souveraine, il répand sa première grâce sur son Précurseur.

Il le devait, parce que saint Jean-Baptiste est à la fois le dernier des prophètes et le premier des apôtres et, en un sens, le plus grand des uns et des autres : le plus grand des prophètes, parce qu'il montre le Messie plutôt qu'il ne l'annonce ; le premier des apôtres, parce qu'il allume au désert la lumière de l'Évangile. Jésus le devait, parce que Jean est destiné à une telle sainteté qu'on le prendra pour le Messie, et à une telle humilité qu'il se dira indigne de dénouer la chaussure de Celui qui vient après lui. Jésus le devait à cause de la fin héroïque et pure de Jean qui, vierge, mourra martyr de l'angélique vertu, victime d'Hérodiade l'impudique. Il le devait surtout parce que Jean est son Précurseur, son annonce, le préparateur de sa voie, et qu'un ambassadeur doit être digne de son Souverain. [Aug. Nicolas]

Une grande grâce est donc accordée en ce moment : la sanctification d'une âme ; et une grâce miraculeuse : une sanctification avant la naissance de celui qui l'opère et de celui qui la reçoit.

2° - Celui qui accomplit cette merveille, sans aucun doute c'est Jésus présent. Mais par qui ? Par quel intermédiaire choisi ? La réponse est dans l'Évangile : par Marie ! « *A la voix de Marie, l'enfant tressaillit de joie.* » La voix de Marie, la parole de Marie, voilà l'instrument. Dieu aurait pu agir à distance, sans intermédiaire visible, comme il le fit pour Jérémie. Il ne l'a pas voulu. Il s'est choisi un agent extérieur, Marie. Et pour que personne ne l'ignore, il l'a écrit dans son Évangile : « *A la voix de Marie, l'enfant tressaillit.* » fut sanctifié. Marie fut la dispensatrice de la première grâce accordée après l'Incarnation. De même, plus tard, aux noces de Cana, c'est à la demande de Marie que Jésus accordera la première grâce temporelle, au prix d'un miracle.

Dès lors, qui nous empêchera de conclure, avec tous les saints, tous les docteurs et tous les maîtres, qu'il y a là une règle établie par Dieu, une loi générale, vivante et éternelle, que voici : Marie est le canal de toute grâce.

Les actions de Dieu sont plus que des actions ; elles sont un enseignement et la manifestation de sa conduite constante envers les hommes. Un seul de ses actes suffit à découvrir une loi. Qu'en sera-t-il donc si ces actes ont un éclat et une importance exceptionnels et sont, l'un, le premier accompli par Jésus, l'autre, la première manifestation de sa

divinité ? Dans ces deux circonstances solennelles, l'Homme-Dieu a agi par sa Mère. Par sa Mère, il a accordé la première grâce temporelle. Donc, sa règle est d'agir ainsi.

Qu'on ne vienne pas prétendre que ces deux faits sont dépourvus de signification. Autant vaudrait dire que le pardon accordé à Madeleine et à Pierre, ne prouve pas l'efficacité de la pénitence ; que le bon Samaritain n'est pas un modèle de charité ; que la fin lamentable de Judas n'est pas une leçon sur l'abus de la grâce ; que la conversion du bon larron ne témoigne pas de la patience et de la bonté divines ; que l'histoire de l'enfant prodigue n'est pas une illustration splendide de la miséricorde de Dieu ; bref, que les actions et les paroles d'un Dieu n'ont ni sens ni portée générale. Autant vaudrait dire que l'Évangile est un recueil de faits divers ! Autant vaudrait, presque, le déchirer ! Et si l'Évangile n'enseigne rien, ne renferme ni règle, ni loi, pourquoi donc Dieu l'a-t-il écrit ?

La vérité est que l'Évangile enseigne aussi bien par les actes qu'il rapporte que par les préceptes qu'il renferme. Et puisqu'il nous montre Marie distributrice de la grâce, elle l'est toujours. C'est Jésus-Christ qui mérite, et Marie qui distribue. C'est Dieu qui donne, mais par les mains de sa Mère.

Combien sont consolantes les vérités que nous venons d'entendre ! Combien propres aussi à augmenter notre confiance en Marie ! Elle est le canal de la grâce. Par ses mains si pures et si bonnes passent tous les bienfaits répandus sur l'humanité. Nous le savions déjà par le témoignage des saints, et nous n'en doutions nullement ; à son tour, l'Évangile vient de nous le prouver et d'achever notre conviction. Tout par Marie ! Tous les mystères de miséricorde s'accomplissant par Marie en qui il n'y a que bonté maternelle.

Qu'elle daigne donc ouvrir sur nous tous ses mains bienfaitantes ! Qu'elle daigne visiter nos maisons, nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, nos malades, nos ennemis eux-mêmes, comme elle visita sa cousine Élisabeth et saint Jean-Baptiste. Qu'elle nous laisse enfin, comme souvenir de son passage, quelque-une de ces grâces qui attachent à Dieu pour toujours et assurent le salut.

Septième jour : LA VISITATION (Suite)

LE MAGNIFICAT

La magnifique scène de la Visitation nous a déjà occupés pendant un entretien. Jusqu'ici, Marie n'a pas parlé. Elle a salué sa cousine, le Précurseur a tressailli de joie dans le sein de sa mère, et Elisabeth a adressé à la Mère de Dieu la sublime Salutation que nous répétons encore. Marie n'a pas encore pris la parole.

Elle va la prendre, pour chanter le plus beau cantique qui soit jamais sorti d'une bouche humaine et qui est à la fois la confirmation des paroles d'Elisabeth, le chant de la Maternité divine dans son premier transport et sa première ivresse, une action de grâces au Seigneur auteur de tant de merveilles, et l'annonce prophétique de ses grandeurs futures : *Magnificat anima mea Dominum !*

I 1° - Marie est encore possédée par l'Esprit-Saint qui l'a transportée de Nazareth à Hébron, et qui, maintenant, la jette dans un enthousiasme divin. Elle, si mesurée, si humble, si effacée toujours, monte cette fois sur son piédestal et se montre telle qu'elle est. Elle ne se contient plus. Elle a les accents solennels des grands prophètes. Son ton est celui du lyrisme le plus élevé. Elle éclate en un chant de triomphe, comme une Judith ou une Déborah. Comme personne ne sera jamais capable de la chanter dignement, elle se chante elle-même. Non seulement elle accepte les hommages d'Elisabeth, mais elle se proclame Mère de Dieu ; elle se loue elle-même, mais en rapportant toutes ses grandeurs au Tout-Puissant.

Ecoutez-la : « *Mon âme glorifie le Seigneur* » qui, de moi, si petite, a fait une créature si grande. « *Mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur* » qui est en moi, que je porte, que je possède, qui est mon Fils et dont je suis la Mère ! « *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses,* » des choses si grandes que tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles sont grandes à l'infini et qu'elles n'ont pour limite que la toute-puissance de Dieu. Il a fait une Mère-Vierge, un enfant qui a Dieu pour Père, un faible enfant qui peut tout ! Pour accomplir ces grandes choses, « *il a déployé la force de son bras,* » c'est-à-dire usé de toute sa puissance.

Voilà ce que Dieu a fait pour Marie, et ce que Marie exhale de son âme reconnaissante.

2° - Puis, elle regarde autour d'elle et plonge son regard dans les siècles futurs. Après avoir célébré les merveilles du présent, elle dévoile celles de l'avenir : « *Le Seigneur a dispersé les superbes par sa seule pensée. Il a abattu les puissants de leur trône, et exalté les petits. Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides.* »

Ce renversement des hommes et des choses n'est pas encore, à l'heure où parle Marie, un fait accompli ; mais il est si certain que c'est comme s'il était déjà. Marie le voit si nettement que, pour elle, l'événement est consommé. A ses yeux, l'avenir est tellement présent qu'il est comme le passé. De là, ces termes : *dispersit, deposuit, exaltavit, implevit, dimisit* ; le Seigneur a dispersé, abattu, exalté, rempli, renvoyé.

Ces paroles prophétiques sont la peinture de la société qui sera fondée bientôt par le Christ Jésus ; elles sont le christianisme lui-même, qui fut avant tout une révolution fondamentale dans les idées et les situations, détrônant les puissants, les riches, les heureux, et mettant à leur place les faibles, les pauvres, les déshérités ; proclamant vertu ce qui paraissait défaut ; triomphant enfin, par la seule force de sa faiblesse, des forces coalisées de l'univers.

Quelque temps plus tard, Notre-Seigneur parlera comme sa Mère dans son discours sur la Montagne, résumé lumineux de sa doctrine. Devant une foule étonnée jusqu'au scandale, il proclamera heureux les doux, les miséricordieux, les pacifiques, les chastes, les pauvres, les souffrants, les persécutés, tous ceux que le monde regarde comme malheureux ou mal armés pour la lutte de la vie.

Peu d'années après, l'humilité et la faiblesse auront déjà commencé à terrasser l'orgueil et la puissance, témoin saint Paul qui s'écrie triomphant : « Où sont donc vos sages ? Où sont vos docteurs ? Où sont les profonds penseurs du siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Il a choisi ce qui est réputé fou ici-bas pour confondre les sages, et les faibles pour confondre les puissants. Il a choisi ce qui paraît ignoble et méprisable, ce qui n'est pas, pour

confondre ce qui est. » Avancez encore de deux cents ans, et vous verrez la Croix briller sur les étendards romains. Les siècles, dans leur cours, achèveront la preuve : victoire de l'humble sur le superbe, du petit sur le grand !

II Après avoir décrit les destinées de l'Eglise et du monde, Marie annonce ses propres gloires. Elle le fait d'un mot : « Toutes les générations me diront bienheureuse. » Essayons de nous déshabituer du miracle, de fermer nos yeux à ce qui est pour voir ce qui était il y a dix-neuf cents ans. Qui est-ce donc qui prononça cette parole : " Toutes les générations me proclameront bienheureuse ? " Souvenez-vous que c'est une jeune fille de quinze à seize ans, inconnue, pauvre, mariée à un charpentier, appartenant à un peuple méprisé du reste des peuples et à un village d'une triste réputation. Quelle apparence y avait-il alors qu'elle dît la vérité ? Aucune. S'il y avait eu là, pour l'entendre, un docteur de la Loi ou un sénateur romain, ils auraient souri de pitié ! Ils auraient pris Marie de Nazareth pour une petite détraquée, atteinte de la démence de l'orgueil et de la folie des grandeurs.

Et maintenant regardez et voyez ! Ces mots, qui auraient fait sourire le docteur de Jérusalem et le sénateur de Rome, l'univers les répète tous les jours, comme l'expression d'un fait indiscutable. Le cantique qui les renferme, les fidèles le chantent tous les dimanches et toutes les fêtes. Le prêtre le redit chaque jour comme un salut du soir à la Reine du clergé. Il n'est pas un instant où il ne soit répété sur quelque point du globe.

Celle qui le chanta la première et qui ne tenait pas plus de place au monde que la plus petite fille du dernier village, à présent elle a son image dans toutes les maisons, sa médaille sur des millions de poitrines, son chapelet dans beaucoup de mains, son amour dans une multitude de cœurs, ses pieuses associations dans toutes les paroisses catholiques. Trois fois par jour, nous la saluons au son de l'Angélus qui remplit l'air de sa mémoire. L'enfant balbutie son nom aussi vite que celui de Jésus ; et je ne saurais dire lequel de ces deux noms, "Jésus" ou "Marie", est le plus doux à sa bouche. L'homme qui ne prie plus, prie encore Marie. Ses grandes douleurs, c'est à elle qu'il les porte ; son suprême espoir à l'heure de la mort, c'est en elle qu'il le place. Comme Dieu lui-même, elle a son autel dans toutes nos églises ; à son autel vont les plus belles fleurs, les plus frais ornements, les plus pieux cantiques et, je crois, les plus nombreuses prières.

Regardez encore et voyez ! Marie est si belle que nous aimons à la montrer, à la fêter au dehors. Partout des chapelles, des oratoires, des grottes, élevés en son honneur. Sa statue se dresse sur les places, sur les collines, à l'entrée des maisons, dans les parcs et, dans les jardins. On organise sans cesse en son honneur des fêtes extérieures, qui ont le privilège de toujours réussir. Quand le peuple apprend qu'on parle quelque part de Marie, il y court. On a vu réunis à Lourdes 80.000 hommes venus de tous les points de notre territoire ! 80.000 Français ébranlant les montagnes par le cri mille fois répété de. Vive Marie ! *Laudate Mariam !* 80.000 Français professant leur *Credo* aux pieds de l'Immaculée et disant : "Oui, nous croyons en Dieu ! Nous l'adorons, nous le proclamons, nous le défendrons ! "

Ne perdez pas de vue, je vous prie, que Celle à qui sont rendus ces hommages extraordinaires et universels, est l'humble Vierge de Nazareth à qui personne ne faisait attention.

Eh bien ! cette même Vierge apparaît en 1846 à deux bergers sur une montagne solitaire, à la Salette. Aussitôt le monde s'émeut, les foules courent baiser la trace de ses pas, et consoler Celle qui y pleura.

Quelques années plus tard, en 1858, elle se montre à une petite fille, sur le bord d'un torrent, dans le creux d'un rocher, à Lourdes. Et aussitôt l'univers s'y précipite. Aujourd'hui encore, et plus que jamais, les trains roulent nuit et jour dans cette direction, emportant chaque année des centaines de milliers de pèlerins. Cette solitude, qu'animait seul le bruit du torrent, retentit sans cesse d'acclamations et de prières. Les miracles s'y multiplient. L'eau de la source miraculeuse est devenue aussi commune que l'eau bénite ; on la demande comme le remède suprême et comme un autre viatique. Quant à la grotte de Lourdes, pour nous consoler de son absence, de toutes parts s'en élèvent des miniatures.

Voilà l'accomplissement de la parole de Marie : « *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse* ». Les peuples se tournent vers Marie comme le fer vers l'aimant, et la plante vers la lumière. On dit que certaines peuplades se tournent vers le soleil pour l'adorer. Ainsi le monde regarde vers la Mère de Dieu, soleil de candeur et d'idéale beauté, pour s'enivrer de sa vue et s'éclairer de sa lumière.

Est-il un siècle qui ait démenti l'oracle du *Magnificat* ? En est-il un seul qui ait détonné dans ce concert incessant de louanges ? Chaque fois qu'une voix discordante a percé, elle a été couverte par des cris d'horreur et par des acclamations plus enthousiastes. Nestorius nie la Maternité divine, et l'Orient lui répond par des accents de foi qu'on n'avait pas encore entendus. Mahomet fonde une religion fanatique sur la haine du Christ qu'il outrage comme Dieu, et de sa Mère qu'il outrage comme femme. Et il est obligé d'écrire dans son Coran : « Dieu t'a élue entre toutes les femmes de l'univers, *ô bienheureuse Marie !* Martin Luther voue au mépris le culte des saints et de leur Reine. Il écrit cependant que tous les âges honoreront Marie, non seulement par des statues et des images, des temples et des autels, mais encore par le cœur.

Et qui ne voit le résultat de la guerre méthodique et savante faite à Dieu depuis cent cinquante ans ? C'est le triomphe de sa Mère ! Est-il un siècle qui ait rendu à Marie un culte aussi splendide, aussi aimant, aussi universel que le siècle qui vient de finir ? Si un homme mort depuis soixante ans revenait parmi nous, il ne s'y reconnaîtrait pas. La Salette, Lourdes et Pontmain sont nés depuis. Marie a pris une place plus large dans les cœurs, dans le monde et, je dirais presque, dans l'air. Son nom remplit l'espace. Son culte grandit avec le temps, semblable au fleuve qui est plus grand à mesure qu'il s'éloigne de sa source.

Le fleuve, croyez-le bien, n'est pas près de tarir. Il grandira encore. Le mouvement des peuples se tournant vers la souriante figure de Marie, se continuera. Et quelles que soient les splendeurs que l'avenir réserve au culte de la Vierge, quand même chaque siècle ferait un pas aussi gigantesque que celui qui vient de s'éteindre, et cela jusqu'à la fin des temps, tous ces hommages ne dépasseraient pas la mesure de la prophétie ; mais ils viendraient se placer, comme dans leur cadre naturel, dans cet oracle infailible : « *Beatam me dicent omnes generationes, toutes les générations me diront bienheureuse* ».

Quel bonheur pour nous de voir la Sainte Vierge monter toujours dans l'amour des hommes, s'emparer de leurs cœurs et s'élever graduellement à cette grandeur qu'elle a prédite ! Nous avons pour elle une telle tendresse que tout ce qui la réjouit nous fait du bien au cœur.

Le triomphe de la Mère doit consoler un peu son divin Fils des abandons, des trahisons, de la haine dont il a souvent à souffrir. Et puis, comme Marie est le chemin qui conduit à Jésus, espérons que par elle le monde reviendra à son Dieu. "Ad Jesum per Mariam !" Oui, le monde est en marche vers Jésus-Christ, puisque déjà il est arrivé jusqu'à sa Mère, et que de la Mère on va nécessairement au Fils. Le monde est déjà à mi-chemin. Que la bonne Vierge l'amène au terme ! Qu'elle prenne par la main ce grand enfant, qu'elle conduise ses pas, qu'elle précipite sa marche, qu'elle aplanisse les obstacles et qu'elle l'agenouille aux pieds de Dieu. Ce sera le plus beau triomphe de Marie : la nouvelle conquête de l'Univers. Après avoir donné une première fois le Sauveur au monde, elle le lui rendra.

Huitième jour : MARIE, MERE DE DIEU

Aussitôt que Marie a donné son consentement à l'Ange dans la magnifique scène de l'Annonciation, le Verbe se fait chair. Au moment même où l'humble Vierge se dit *la servante du Seigneur*, elle devient Mère de Dieu.

Mère de Dieu ! Ce titre renferme et exprime, à lui seul, toutes les grandeurs de Marie. Prononcez-le, vous avez dit de Marie tout ce qu'elle est. Supprimez-le, vous enlevez à Marie tous ses titres de gloire, tels que ceux de Reine du ciel, de Reine des anges, de Mère des hommes, qui ne sont que des conséquences et l'expression de fonctions particulières.

Les Grecs, qui avaient non seulement le génie de l'art, mais encore la vue claire de la vérité, les Grecs représentaient Marie sans diadème, sans joyaux, sans ornement d'aucune sorte. Sur ses statues, ils gravaient ce simple mot : *Teotocos*, Mère de Dieu. Par ces huit lettres, ils traduisaient Marie tout entière. Les Evangélistes ont fait de même : ils ne parlent presque pas de Marie. Ils n'ont, en effet, plus rien à en dire, quand une fois ils ont dit qu'elle est Mère de Jésus. Les hommes des temps apostoliques obéissaient au même instinct supérieur en appelant constamment la Sainte Vierge : *Marie de Jésus*.

Mère de Dieu ! Dignité si éminente qu'elle est inconcevable pour notre esprit, inexprimable à nos lèvres. Nous ne la comprenons guère mieux que l'infinité de Dieu ; nous n'en pouvons pas mieux parler. Il faut en dire quelque chose cependant, ne fût-ce que pour élargir nos idées trop étroites sur la Maternité divine.

I 1° - «Dieu s'est fait homme, a dit saint Bernard, pour que l'homme devînt Dieu». En s'abaissant vers nous par son Incarnation, il nous a attirés à lui. En s'anéantissant, il nous a élevés. En prenant notre humanité, il nous a fait part de sa divinité ; il nous a cédé de celle-ci, comme il nous a emprunté celle-là. Il a fait de nous «*ses membres, ses frères*», si bien «*participant à la nature divine*» que saint Paul s'écrie : «*Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*». Toutes ces expressions de l'Écriture affirment le mystérieux échange entre l'homme et Dieu, entre la divinité qui s'humanise et l'humanité qui se divinise. C'est par là que tout chrétien est si grand et a quelque chose de Dieu.

Jugez donc de la grandeur de Marie ! Elle a, avec Jésus-Christ, non seulement ce lien général qui unit tout homme à Dieu, mais le lien si étroit de la Maternité. Elle est pour lui non pas un membre, un frère, une sœur, mais une mère. Si jamais créature profita de cet échange merveilleux entre Dieu et l'homme, c'est sa Mère. Et comme Dieu, dans tout commerce avec nous, donne toujours plus qu'il ne reçoit, mais toujours en proportion de ce qu'il reçoit, qu'est-ce que Marie n'a pas reçu ? Car, que n'a-t-elle pas donné à son divin Fils ? Sa chair, son sang, son souffle, ses soins, son amour, tout elle-même ! Elle lui a donné plus que tous les hommes et les anges réunis ; donc, elle a reçu plus qu'eux tous ensemble. Elle est revêtue de la divinité du Verbe, comme elle le revêt de son humanité. Comme elle lui fournit toute sa chair, selon la parole de Bossuet, il lui vient en retour tous les dons compatibles avec la nature humaine. De là, le beau mot de saint Bernard : «*O Marie, vous revêtez Jésus de votre humanité, et il vous revêt de sa divinité* ». *Vestis illum et vestiris ab illo*.

2° - Plus un être est rapproché de son principe, dit saint Thomas, plus il a de part à sa perfection. En d'autres termes, la perfection d'une créature dépend de son union avec son Créateur. Le juste est plus parfait que le pécheur, et l'ange plus que l'homme, parce qu'ils sont plus près de Dieu.

Dès lors, quelle est la perfection de Marie qui fut unie à Dieu de l'union la plus intime qui puisse être : au Saint-Esprit, jusqu'à être sa demeure ; au Père, jusqu'à devenir son Epouse et à être associée à sa génération éternelle, au Fils, jusqu'à être sa Mère ! Songez à l'intimité de la mère et de l'enfant, qui va jusqu'à battre d'un même cœur, respirer d'un même souffle, se nourrir de la même nourriture, se partager la même chair et le même sang, souffrir et jouir des mêmes causes, vivre d'une même vie et ne faire, pour ainsi dire, qu'un même être. Telle fut pendant neuf mois l'intimité de Jésus et de Marie qui, de la sorte, cohabita avec la divinité dont elle fut imprégnée.

A cette union corporelle, ajoutez l'union de leurs deux âmes, commencée plus tôt, jamais terminée, jamais relâchée, mais se resserrant sans cesse jusqu'au jour de l'Assomption. Quand une mère cesse de porter son enfant dans son sein, aussitôt elle le porte autrement : dans ses bras et surtout dans son cœur. Les liens de la chair brisés, font place à d'autres, l'amour et la tendresse. A l'union de deux corps, succède l'union de deux âmes ; union de toutes la plus durable, car l'amour maternel est si riche qu'il semble un prolongement de l'amour divin, et l'amour de l'enfant pour sa mère surnage au naufrage de toutes les autres affections.

Mais qu'est-ce donc que nos cœurs en comparaison de ceux de Jésus et de Marie ? Ces deux âmes vécurent toujours de la même vie. Ce qui fut joie ou douleur pour l'une, le fut pour l'autre. Ainsi, la Sainte Vierge toujours en contact avec la divinité, en recueillit tous les dons communicables.

Ce phénomène extraordinaire nous apparaît dans la sainte communion. Quand elle est fréquente, elle nous parfume de divinité et nous en imprègne. Dieu, souvent présent en nous, finit par nous pénétrer de lui-même, comme une essence subtile envahit tous nos organes. Au dire des Pères, le fidèle, par la communion, participe à l'incorruptibilité du corps du Christ ; il est comme rétabli dans son intégrité première. Son corps en profite, la communion étant pour lui une semence

[Saint Grégoire de Nysse] d'immortalité glorieuse [Franzelin]. Nous nous assimilons la chair de Jésus-Christ, et Jésus-Christ en personne. Cette nourriture divine nous transforme peu à peu en Celui qui nous nourrit de sa substance.

Mais, qu'êtes-vous, communions des plus saintes âmes, à côté de celle de la Mère de Dieu ? Communion du corps, de l'âme, de tout l'être pendant neuf mois ininterrompus ! Communion du cœur, de la volonté, de l'esprit, qui commença avant l'Incarnation et se continua toujours plus étroite, jusqu'au jour de la réunion au ciel ! Marie, par ses fonctions et son amour de mère, fut si rapprochée de Dieu que parfois elle se confond avec lui ; elle est donc la plus voisine de lui en grandeur et en perfection.

II 1°- Marie fut l'image la plus ressemblante de Jésus. Les fils tiennent de leur mère, "*fili matris sunt*", dit le proverbe latin. Il est dans la nature que la mère transmette à son enfant, avec son sang et son lait, son tempérament, son caractère, ses traits, sa physionomie physique et morale. La ressemblance de la mère et de l'enfant serait bien plus complète, si la mère, vierge, était seule à former le fruit de ses entrailles. Ce fut le sort miraculeux de Marie qui, dans la conception du Verbe, ne connut que le Père éternel. Elle seule façonna l'humanité de Jésus. Saint Paul le marque énergiquement quand il écrit que Notre Seigneur est non seulement né de la femme, mais «fait de la femme, *factum ex muliere*». Jésus dut donc être le portrait de sa Mère. C'est, sans doute, ce qui faisait dire à ses compatriotes : «N'est-ce pas là le fils de Marie ?»

Mais Jésus n'était le portrait de Marie que parce que Marie était le portrait de Jésus. Sur elle-même devait être tirée l'image de Jésus-Christ comme homme ; d'elle devait sortir l'Homme-Dieu. Et comme l'humanité en Jésus fut parfaite, elle le fut en sa Mère. Marie fut comblée de tous les dons que peut supporter la nature humaine, parce que son Fils, en tant qu'homme ; devait les posséder tous et les tenir de sa Mère. Ce que fut l'homme en Jésus, Marie le fut aussi, autant que le permet la nature humaine.

L'artiste ne débute pas par un chef-d'œuvre. Et quand son premier chef-d'œuvre paraît, ne croyons pas qu'il soit sorti tout vivant de son cerveau. Que d'essais, de tâtonnements et de retouches ont précédé ! On crayonne avant de peindre, on dessine avant de construire, on fait une réduction de la statue avant de tailler la statue.

Il semble que Dieu, pour se mieux faire comprendre de nous, procède de même ! Il a l'air, - condescendance suprême ! - d'essayer sa main et de faire d'abord en petit la figure qu'il se propose d'exécuter. A son grand œuvre, qui est l'Incarnation, il n'arrive pas du premier coup, mais par degrés. Il fait une première ébauche de son Fils en Adam, ébauche encore grossière et lointaine.

Il en fait d'autres moins imparfaites dans sa loi, les sacrifices, le sacerdoce, les prophéties et les grands personnages qu'il suscita. Puis, quand les temps sont venus, il met au jour l'image vivante de son Fils, Marie ! Ah ! cette fois, il ne s'agit plus de ressemblance vague et lointaine ; il faut une ressemblance aussi parfaite que possible. C'est le portrait de son Fils que Dieu fait en ce moment, c'est la Mère de son Fils ! C'est, en quelque sorte, son Fils lui-même, puisque (toute proportion gardée) son Fils sera comme homme ce que sera sa Mère. Et comme il veut que son Fils soit la splendeur de l'humanité, sa Mère le sera aussi. Il veut déverser sur son Fils tous les trésors de sa richesse ; donc, il les répand sur la Mère pour qu'elle les transmette à son Enfant.

Ainsi, Marie est vraiment le chef-d'œuvre de Dieu, et son plus bel ouvrage après celui de l'Incarnation. Par le fait de sa Maternité, elle est placée si haut qu'elle plane entre l'homme et Dieu.

2°- Saint Bernardin de Sienna nous fournira le motif de notre dernière considération. Il est des biens qui sont moins la propriété de chaque membre de la famille que de la famille elle-même, qui forme un tout moral. Honneur, réputation, traditions du passé appartiennent à tous ceux qui sont issus du même sang. Leur nom est-il illustré ? Il l'est pour tous ceux qui le portent. Est-il terni ? Chacun recueille sa part de flétrissure et de honte.

Or, Marie est de la famille divine. Elle en est la Mère, comme Jésus-Christ en est le Fils, et l'Éternel le Père. Il y a entre ce Père, ce Fils et cette Mère des biens communs. Ce n'est certes pas la divinité ; mais, ce sont toutes les qualités, toutes les splendeurs que Dieu peut détacher de lui-même en faveur d'une créature. De ce côté encore, Marie nous apparaît comme l'être le plus sublime qui puisse être, après Dieu. Elle n'est pas Dieu ; mais, dit saint Thomas, elle touche aux confins de la divinité.

Que Marie est donc grande ! Combien insuffisante l'idée qu'on a d'elle ! Nous n'avons aujourd'hui jeté qu'un regard sur sa Maternité divine, et aussitôt elle grandit à nos yeux émerveillés. Elle est plus distante du Chérubin que le Chérubin de l'homme. Elle est objet sacré. Dès lors, entourons-la d'un respect profond, elle, ses autels, ses sanctuaires, ses images, tout ce qui la représente et la rappelle. Ayons pour elle quelque chose du respect que nous inspire l'Hôte divin de nos églises. Notre amour, notre confiance, notre tendresse familière n'en seront pas diminués ; mais notre respect aura grandi, nos prières seront meilleures, et surtout nous éviterons avec plus de soin de la consterner par le péché.

Neuvième jour : MARIE, MÈRE DE DIEU (suite)

Nous venons une seconde fois étudier le contenu de ce mot sublime de Mère de Dieu, pour en faire sortir toutes les grandeurs de Marie. Ne nous étonnons pas de ce retour et de ces longueurs. Une idée très claire s'exprime en quelques mots qui suffisent ; un sujet bien vu se traite brièvement. Il en va tout autrement quand la matière dépasse nos forces. Il faut nécessairement alors avoir recours aux analogies, aux comparaisons, aux rapprochements, aux conclusions plus ou moins éloignées, aux détours, autant de procédés peu rapides. Cette méthode est la seule dont on puisse user pour étudier les perfections de Marie, abîme insondable dont nous ne voyons que la surface. Les saints eux-mêmes ont dû l'employer.

Il y a moins de chemin à pénétrer au cœur d'une citadelle qu'à en faire le tour. La citadelle est la Mère de Dieu, "Tour de David", "Tour d'ivoire", "Palais d'or", dont toute la gloire est au dedans. Malheureusement, nous ne pouvons y entrer. Il faut nous résigner à considérer le dehors pour juger de l'intérieur.

I Il est, concernant la Maternité divine, des idées fausses dont il est nécessaire de se débarrasser avant d'aller plus loin.

Quelques-uns ne voient pas plus loin que la qualité physique de Mère de Dieu. Pour eux, Marie est grande, parce qu'elle a porté le Fils de Dieu dans son sein, dans ses bras. De même, les mères d'Alexandre, de César, de Napoléon sont illustres, parce qu'elles eurent de tels fils.

Certes, l'honneur de l'enfant rejaillit sur la mère. Mais, qui ne voit qu'une femme n'est pas plus recommandable en soi pour avoir mis au monde un grand capitaine ou un saint ? qu'elle n'est pas méprisante non plus, pour avoir donné le jour à un malfaiteur ? A ce point de vue, il reviendrait à Marie de l'honneur, mais pas de mérite, ni de grandeur réelle. Ce serait un blasphème.

D'autres se rapprochent davantage de la vérité, mais s'arrêtent à mi-chemin. Ils ont l'air de croire que Marie fut créée comme le reste des hommes, placée en ce monde pour y remplir la carrière commune, comblée de dons extraordinaires à la façon des plus grands saints et que, plus tard seulement, vers sa quinzième année, à cause de sa pureté et de ses mérites, elle fut choisie comme la plus digne d'être la Mère de Dieu. Ils se représentent volontiers Dieu fouillant le monde de son regard, considérant toutes les femmes et arrêtant son choix sur Marie de Nazareth. Bref, on en vient à penser que Marie est Mère de Dieu accidentellement. Mère de Dieu, elle l'est, mais aurait pu ne pas l'être ; elle a été choisie, mais dans le cours de sa vie et à cause de ses mérites acquis. Ce n'est pas précisément Dieu qui se serait préparé sa Mère ; c'est plutôt elle qui se serait imposée par ses vertus.

Quelle erreur ! et comme elle amoindrit la dignité de Mère de Dieu ! Oui, Marie fut toujours d'une vertu absolue, mais parce qu'elle était destinée à porter le Verbe dans son sein. Oui, Marie fut choisie, mais dès avant sa naissance, dès l'origine du monde, de toute éternité. Il serait plus exact de dire qu'elle fut prédestinée. Dieu n'avait pas encore créé l'univers, creusé les abîmes, fait jaillir les grandes eaux, dressé les collines et les montagnes, que Marie était dans ses desseins et ses arrêts. Il l'avait déjà présentée à son esprit, non pas comme créature de choix, mais comme Mère de son Fils.

C'est comme Mère de Dieu qu'il l'a toujours vue, préparée, aimée. Jamais il ne la conçut autrement. Il s'ensuit que la Maternité divine est, pour Marie, non pas accidentelle et fortuite, mais *essentielle*. La raison d'être de Marie est sa Maternité divine. Marie est Mère de Dieu, ou elle n'est pas.

Nous avons insisté sur cette idée, parce qu'elle renferme une conséquence de la plus haute importance pour la grandeur de la Sainte Vierge. La voici : Marie devant remplir les plus sublimes fonctions qui puissent être commises à une personne humaine, est ornée du même coup de tous les dons que la nature humaine peut porter.

En effet, de la conduite constante de Notre-Seigneur Jésus-Christ il résulte que la sainteté d'un homme est en raison directe de sa mission, pourvu qu'il y soit fidèle. L'instrument est toujours à la hauteur de l'œuvre. Quand Dieu confie un ministère, il en donne la grâce. Plus ce ministère est élevé, plus abondante est la grâce, plus aussi est éclatant le mérite. Nous devons juger de la sainteté d'un homme par le rôle qu'il a rempli.

Ainsi, nous mettons les apôtres au-dessus de presque tous les saints, parce qu'ils ont été choisis pour fonder le christianisme. Ensuite, nous les rangeons par ordre de fonctions. Il semble qu'entre saint Jean, vierge et bien-aimé de Jésus, et saint Pierre qui renia son Maître, il n'y ait pas à hésiter et que la première place revienne à Jean. Nous la réservons cependant, et avec raison, à Pierre. Pourquoi ? Parce qu'il fut établi chef des douze et de l'Eglise, et que le Sauveur *pria en particulier pour lui afin que sa foi ne défailût pas*. Saint Paul, un moment persécuteur acharné, ne sera-t-il pas relégué au dernier rang parmi les apôtres ? Non, il sera si près de saint Pierre que l'Eglise unit leurs noms et leurs fêtes. Pour quelle raison ? Parce qu'il fut un *vase d'élection* et l'Apôtre des nations. Bref, nous sommes autorisés à conclure la dignité d'un saint de la mission qui lui a été confiée et qu'il a remplie.

Dès lors, ne voyez-vous pas la conclusion qui s'impose ? Marie, par le fait de sa Maternité divine, est infiniment au-dessus de tous ceux qui sont et qui peuvent être. Elle n'est pas, comme les apôtres, un compagnon, un ami de Jésus ; elle est sa Mère. A elle est réservé un ouvrage supérieur à la conversion du monde : le grand ouvrage de Dieu, l'Incarnation. A elle est confié le ministère sacré de recevoir le Fils de Dieu dans son sein, de le revêtir de son humanité, de donner en quelque sorte l'être à son Créateur, de former le Verbe par qui tout a été fait ! Quelle vocation ! Quel état ! Quelles fonctions augustes ! Et, par conséquent quelles grâces, quelle perfection, quelle sainteté dépassant tout ce que nous pouvons concevoir ! Comme jamais mission, ni chez les hommes, ni chez les anges, n'approcha de celle de la Sainte Vierge, de même jamais grandeur ni humaine, ni angélique, n'approcha de celle de la Mère de Dieu.

II Supposons un instant qu'il nous soit donné de nous préparer notre Mère et de la façonner à notre gré, Supposons encore ; - puisqu'il ne coûte rien de supposer, - que nous soyons riches à l'égal de Dieu, que nous ayons à notre disposition tous les biens, toutes les qualités, toutes les perfections de l'âme et du corps. Quel chef-d'œuvre nous ferions de notre Mère ! Rien ne lui manquerait. Avec quel soin pieux, quel amour, quelle libéralité nous ornerions ce sanctuaire ! Nous le contemplerions, le corrigerions, nous reprendrions notre œuvre, nous ne la laisserions que quand elle nous contenterait pleinement et que nous n'aurions plus rien à donner. Nous serions peut-être assez insensés pour mettre notre mère sur un trône et la combler de faux biens, fragiles et dangereux. Mais nous ne cesserions de répandre qu'au moment où nos mains seraient vides.

Ce qui est supposition pour nous, est réalité. pour Dieu, car Dieu se créa sa Mère. «*La Sagesse s'est bâtie à elle-même sa demeure*». Quelle haute idée nous donne de Marie cette parole : la Sagesse éternelle se préparant son palais, sa Mère ! Quelle magnificence Dieu a dû déployer, et quels trésors répandre ! Il a la puissance et la richesse ! Il a l'amour ! amour hors de proportion avec notre amour pour notre mère.

Pour renfermer l'âme du premier homme, Dieu façonna de ses mains une demeure merveilleuse, qui est le corps humain. Pour loger l'homme, il créa un palais immense et d'une ravissante splendeur, le monde. Il dessina la terre comme un jardin, il y sème les montagnes et les vallées, les fleuves comme grandes artères et les mers comme réservoirs, les plantes et les animaux, il étend par-dessus son firmament, où brillent et roulent des milliers de mondes ; il

éclaire le tout de sa brillante et pure lumière ; et enfin, quand la demeure est prête, il y introduit, comme propriétaire et roi, l'homme ébloui de tant de beautés !

Voilà ce que Dieu fit pour l'homme si petit et si ingrat. Que ne fera-t-il pas pour lui-même, pour le temple où il doit s'abriter pendant neuf mois et prendre chair, pour Marie sa Mère ! Il construira une merveille dont toutes les beautés de la création ne sauraient nous donner une idée. N'essayons pas de la décrire. Autant l'univers nous écrase de son immensité, de sa splendeur, autant Marie nous dépasse. Dieu accumula en elle tous les dons qu'il a en mains, s'arrêta de donner, quand il n'eut plus rien qui puisse se donner. Lui, si magnifique envers l'homme, comme il dut l'être envers sa Mère !

Car, sa Mère, il l'aime tellement qu'il l'a faite pour lui. Le reste, il l'a créé pour tous. « Tout est à vous » écrit-il aux Corinthiens par la plume de saint Paul, « tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas ». Mais, ma Mère est à moi seul ! Je suis son bien-aimé, elle est ma bien-aimée. Je suis à elle, et elle est à moi ! Je suis son Fils, elle est ma Mère ! « Dilectus meus mihi, et ego illi »

Après toutes ces considérations, nous sentons de reste que nous n'avons pas donné une idée suffisante de la Mère de Dieu ; que nous n'avons pas assez fait ressortir la grandeur, la puissance que sa Maternité divine lui confère.

Nous sommes du moins plus aptes à comprendre ces paroles des saints, qui passent souvent pour de pieuses exagérations. « Par sa Maternité, Marie confine à la divinité. (Saint Thomas.) - La qualité de Mère de Dieu de Dieu a quelque chose d'infini. (Saint Thomas de Villeneuve.) - La Mère de Dieu est le dernier effort de la toute-puissance divine qui en est épuisée. (Saint Bonaventure.) - O ma Souveraine, ô ma Mère, s'écrie saint Anselme, je ne vois rien qui vous égale ; tout ce qui existe est au-dessus ou au-dessous de vous. - Dieu, conclut saint Bonaventure, Dieu aurait pu faire un monde plus grand, un ciel plus vaste ; mais élever une créature plus haut que la rendre sa Mère, il ne le saurait ! »

Nous ne saurions donc nous-mêmes l'élever trop haut dans notre appréciation et notre culte. Comme aussi nous ne saurions l'invoquer trop souvent sous le titre qui lui est cher entre tous, celui de Mère de Dieu. L'Eglise, qui a le sens infaillible des choses, nous en donne l'exemple et nous y invite. A la salutation de l'ange, elle a ajouté une seconde partie où elle demande à Marie de prier pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Et pour toucher davantage la Sainte Vierge, elle l'appelle auparavant par le nom qui lui rappelle son pouvoir : "Sainte Marie, Mère de Dieu !"

Croyons-en l'Eglise de Dieu. Aimons à invoquer la Sainte Vierge sous le nom qui renferme ses [grandeurs. et](#) sa puissance. Puissions-nous tous, alors que le dernier moment sera venu pour nous, avoir la grâce de répéter dans la plénitude de nos facultés et le dernier élan d'un cœur près de s'arrêter : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de la mort !

Dixième jour : BETHLEEM

LES BERGERS - LES MAGES

« En ces jours, parut un édit de César Auguste, prescrivant le recensement de toute « la terre. Ce premier recensement fut fait par Quirinus, préfet de Syrie. Et comme tous « allaient faire leur déclaration, Joseph partit de Nazareth, en Galilée, pour aller en Judée, « dans la ville de David qui s'appelle Bethléem, étant de la famille et de la maison de « David, pour y faire sa déclaration, avec Marie son épouse alors enceinte. Pendant qu'ils « étaient en ce lieu, il arriva que le temps où elle devait enfanter, s'accomplit. Elle mit au « monde son Fils premier-né et, l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce « qu'il n'y avait point de place pour eux à l'hôtellerie.

C'est avec cette simplicité et cette sobriété de détails que l'Esprit-Saint raconte, par la plume de saint Luc, le plus considérable événement du monde : la naissance de l'Homme-Dieu. Cet événement plus grand que la création de l'univers, l'éloquence, la poésie, la musique, la sculpture, tous les arts le célèbrent et le représentent depuis deux mille ans bientôt. Ils pourront reprendre ce sujet jusqu'à la fin des temps, sans craindre de l'épuiser. Abordons-le, nous aussi, mais par un seul côté : parmi les personnages qui entourent, les premiers, l'Enfant-Dieu, nous ne considérerons que Marie.

I L'Enfant Jésus vient au monde. Il sort du sein de sa Mère, comme un rayon de lumière traverse un pur cristal. Les douleurs de l'enfantement, punition du péché, ne touchèrent pas Marie. Celle-ci fut vierge parfaite : elle l'avait stipulé dans son contrat avec l'Ange et avec Dieu. Elle garda donc intacte et absolue sa virginité dans l'enfantement comme dans la conception du Verbe. Vierge après comme avant l'enfantement, *Virgo prius ac posterius*.

« *Elle enveloppa son Enfant de langes et le coucha dans une crèche.* » C'est le seul détail donné par l'Evangile ; donc, il renferme un enseignement. Tout faible enfant qu'il est, Jésus est Dieu. Dès ce moment, il prouve qu'il est maître de la nature : il met en mouvement la terre et les cieux, il fait descendre ses anges, éclater le *Gloria in excelsis* et briller l'étoile, il amène à ses pieds bergers et mages. Il n'a donc pas besoin du secours d'une femme. Mais, il veut devoir à Marie les soins si intimes et si sacrés de la mère, pour l'honorer, nous la faire honorer et nous la montrer inséparable de lui-même, de sa première heure à sa trentième année

Que fait Marie auprès de la crèche ? Elle se tait, elle adore, elle aime, elle contemple.

Elle se tait. Le silence seul convient en ce merveilleux moment. Toute parole serait déplacée, parce qu'aucune ne pourrait être à la hauteur des circonstances et des sentiments. Marie écoute l'admirable silence de la Parole éternelle qui lui parle depuis neuf mois et se fait mieux entendre à présent que jamais. Qui pourra jamais comprendre ce que se disent la Mère et l'Enfant dans ce colloque muet que respecte le majestueux silence de la nuit ? L'autre Marie de l'Evangile avait choisi la meilleure part, en se tenant aux pieds du Sauveur pour écouter sa parole. La part de la Vierge est bien meilleure encore, car elle entend des choses que Jésus n'a dites qu'à sa Mère.

Marie adore. Depuis le jour de l'Annonciation, elle adore Jésus vivant, mais invisible, en elle. Aujourd'hui, elle le voit, elle en remplit ses yeux ; ses sentiments en sont exaltés, et son adoration muette laisse bien loin derrière elle tous les hommages des anges.

Marie aime. La mère aime son enfant dès qu'il commence à être et avant qu'il soit une personne distincte. Quand elle voit pour la première fois la chair de sa chair, son cœur se fond dans l'ivresse. Qu'elle n'ait pas l'audace, cependant, de comparer ses transports maternels à ceux de Marie. Quelque mère qu'elle soit, elle n'est pas Marie et son enfant n'est pas Jésus.

Marie contemple. Elle contemple cette misère qui l'entoure, ce délabrement affreux, cette mangeoire d'animaux où repose le Fils de l'Éternel, cette paille qui lui sert de couchette, ces pauvres langes qui recouvrent ses membres, tous ces détails navrants qui empruntent une nouvelle tristesse à la solitude et au silence de minuit. Elle peut en souffrir pour le fruit divin de ses entrailles, elle n'en est pas étonnée : elle est préparée aux sublimes leçons de pauvreté que le Fils de Dieu apporte à la terre.

Elle contemple surtout, est-il besoin de le dire ? son Jésus si beau, si divin, qui la regarde aussi. « Elle le couve de ses yeux, dit saint Amédée ; elle retourne de ses mains le Verbe de vie, elle réchauffe de son haleine Celui qui réchauffe et inspire tout ; elle porte Celui qui porte l'univers ; elle allaite un Fils, qui verse lui-même le lait dans ses mamelles et nourrit toute créature de ses dons. A son cou pend la Sagesse éternelle du Père ; à ses épaules s'appuie Celui qui meut tous les êtres par sa force ; dans ses bras, sur son sein repose Celui qui est le repos éternel des âmes saintes. »

II Un instant après, arrivent les bergers. Ils ont entendu le Gloria céleste, ils ont appris de l'ange que le Messie est né et qu'ils le trouveront enfant couché dans une crèche. Et ils sont venus, ces hommes simples et droits ; ils ont trouvé un enfant entouré de tous les attributs de la misère, ils l'ont reconnu comme Dieu, et à présent ils l'adorent.

Oh ! que cet acte d'adoration, le premier venu, du monde, dut réjouir le cœur de Marie ! Jusqu'à ce moment, son Fils n'avait eu que des humiliations ; à présent, il reçoit des hommages. Jusqu'ici son humanité seule avait paru dans la faiblesse et la pauvreté lamentable qu'il avait revêtues ; cette fois, sa divinité est reconnue. Combien Marie en fut heureuse ! Mères, comprenez-le.

Elle dut l'être doublement, parce que les premières adorations venues du monde à son Fils, lui furent présentées par des petits, par des bergers si pauvres qu'ils gardaient probablement les troupeaux d'autrui. La Vierge de l'Humilité aimait tant les petits ! Elle avait dit que Dieu exalte les humbles ; et, à peine né, son divin Enfant vérifie cette parole, en appelant à son berceau, prémices de l'univers, de pauvres pasteurs à gages.

Quand les bergers entrèrent dans l'étable, « ils trouvèrent, dit l'Évangile, Marie, Joseph et l'Enfant. » Marie et l'Enfant ! L'écrivain inspiré les unit. La première fois qu'il montre Jésus au monde, c'est avec sa Mère ! Bien plus, les premières adorations que Jésus reçoit, il les reçoit sur le sein de sa Mère, pour que sa Mère participe à sa gloire ! Marie présente son Fils aux bergers, comme elle le présentera à tous les adorateurs à venir. Marie et Jésus ! Deux noms inséparables dans l'Évangile comme dans nos cœurs.

Quelques jours plus tard, c'est une autre visite bien plus éclatante. Une caravane nombreuse et riche, aux costumes brillants, avec une longue suite d'esclaves et de montures, s'arrête devant la grotte de Bethléem. Elle a traversé de vastes contrées, guidée par l'étoile miraculeuse. Elle a passé par Jérusalem et, par cette seule question : « Où est né le Roi des juifs ? » elle a jeté l'émoi dans la ville et la consternation dans le palais d'Hérode. La voilà au but de son voyage. Trois grands personnages, les trois Mages, descendent de leurs montures et pénètrent dans la pauvre demeure.

Quel étonnement dut être le leur ! Ils venaient chercher un Roi qu'ils se représentaient, sans doute, entouré de tout le luxe oriental ; et que trouvent-ils ? Une étable, une crèche et, dans ce misérable décor, une jeune mère et un enfant. Leur foi n'est pas ébranlée. Ils fléchissent le genou et, le front dans la poussière, ils adorent dans cet Enfant le Messie attendu.

Pendant ce temps, la caravane s'est disposée autour de la grotte, les serviteurs ont déchargé les présents ; et les Mages offrent à Jésus de l'or, parce qu'il est Roi ; de l'encens, parce qu'il est Dieu ; de la myrrhe, parce qu'il est homme.

Pour la seconde fois, l'Enfant Jésus voit venir à lui des adorateurs. Après les bergers, les grands ; après les simples, les savants, après les juifs, les païens ; après Bethléem, l'Orient. Les Mages comprennent vraiment ce qu'est Jésus, puisqu'ils affirment sa divinité, son humanité et sa royauté souveraine.

Marie contemple ce spectacle. A peine né, son Fils attire à lui des adorateurs de tout rang, des contrées les plus lointaines comme des plus voisines. Ces Orientaux qui sont là, sèmeront la grande nouvelle sur le chemin de leur retour et dans leur patrie, comme les bergers dans Bethléem. Ainsi, Jésus sera connu. Marie le voit à ces commencements, augure de l'avenir, et elle en éprouve un indicible bonheur.

Sait-elle qu'elle-même est glorifiée en ce moment et s'impose, pour l'avenir, aux hommages de l'univers ? Quand les Mages entrèrent dans la maison, dit l'Évangile, « ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère. » Encore l'Enfant et sa Mère, comme à l'adoration des bergers ! De même, le vieillard Siméon prend l'Enfant entre les bras de sa Mère, et la prophétesse Anne adore l'Enfant dans les bras de sa Mère. Toujours Jésus et Marie, et Jésus dans les bras de Marie !

Ce trait, tant de fois répété, n'est-il pas superflu ? Ne savons-nous pas qu'un enfant de quelques jours ne peut se passer de sa mère et qu'il est toujours avec elle ? Oui. Et c'est précisément parce qu'il est inutile de le dire que le Saint-Esprit a dit autre chose. Il a un autre dessein : d'abord, établir fortement l'humanité de Celui qui aimera tant à s'appeler le Fils de l'homme ; ensuite et surtout, représenter d'une façon visible et palpable, par des faits, l'union intime de Jésus et de Marie. Il veut être adoré sur le sein de sa Mère, et l'être toujours ainsi, pour qu'une part de l'honneur rejaillisse sur elle. Comme il l'a associée à ses anéantissements, il l'associe à sa gloire, afin que jamais nous ne séparions la Mère du Fils dans nos hommages et nos prières. Ces deux Êtres si étroitement unis, sont l'image de deux cultes qui s'étreignent comme la Mère et l'Enfant : le culte du Rédempteur et le culte de Marie. L'instinct populaire l'a bien compris : la Vierge qu'il aime surtout à représenter et à vénérer, c'est la Vierge portant l'Enfant Jésus dans ses bras.

Au récit de ces merveilles de la vie commençante de l'Enfant-Dieu, l'Évangile n'ajoute qu'une courte réflexion ; et elle concerne Marie. " Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur " Marie seule avait un cœur assez grand pour recevoir ce dépôt sacré, assez éclairé pour en saisir tout le sens et le prix. Elle garda ces souvenirs, elle les

goûta, elle s'en nourrit, elle en vécut toute sa vie, et elle les conserva pour le monde à qui plus tard elle devait les révéler. [V. Auguste Nicolas]

Conservons-les, nous aussi, et repassons souvent dans notre cœur les suaves enseignements que nous venons de recevoir : avec les Mages, avec les bergers, adorons l'Enfant ! et adorons-le dans les bras de sa Mère ! Ne brisons jamais ce groupe sacré ! Ne séparons jamais l'Enfant de sa Mère. Unissons-les dans nos prières qui doivent passer par la Mère pour aller à l'Enfant.

Ce ne sont pas les leçons qui nous manquent ; elles se rencontrent à beaucoup de pages de l'Évangile, à tous les traits de la vie de la Sainte Vierge. Mais, hélas ! nous n'en profitons pas.

Nous ne pouvons pas dire, comme Marie, que " nous gardons ces choses au fond de notre cœur et que nous les méditons " La parole de Dieu est trop souvent pour nous la semence qui tombe dans le chemin battu, les ronces et les épines. Quoi d'étonnant qu'elle meure, quand encore elle peut lever ! Le divin Semeur jette son grain dans nos âmes ; il le jette constamment par de bonnes pensées, des lectures à notre portée, de bons exemples sous nos yeux, la parole divine distribuée tous les jours. Non, ce n'est pas Dieu qui nous manque, c'est nous qui lui manquons.

A nous donc de transformer la terre aride de notre cœur en une terre féconde où le bon grain germe, mûrit et produise à son tour des fruits. Il le faut, si nous voulons, au jour de notre mort, pouvoir présenter quelques bonnes œuvres à notre Souverain juge.

Onzième jour : LA PURIFICATION

Au 2 février, pendant la messe, on voit briller entre les mains des fidèles des cierges allumés, symbole de la *Lumière des nations*, de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, en ce jour, paraît pour la première fois dans le temple de Jérusalem. Ces cierges bénits sont religieusement emportés dans les familles pour les jours de tempête et de danger. D'autre part, les mères chrétiennes, toujours heureuses de ressembler à la jeune Mère du Sauveur, viennent après leur délivrance, demander aux prières de l'Église la pureté pour elles-mêmes et les bénédictions du ciel pour leur nouveau-né.

Ces pieuses coutumes nous rappellent un événement qui, ainsi, est plus qu'un souvenir parmi nous, mais une réalité encore vivante : la Purification de la Sainte Vierge.

I Dans l'ancienne loi, toute mère, après son enfantement, était considérée comme impure et souillée. Pendant quarante jours, si elle avait eu un fils, pendant quatre-vingts jours, si c'était une fille, il lui était défendu d'approcher du sanctuaire. Ce délai passé, elle venait au temple pour être purifiée et offrir un agneau d'un an ou deux petits de colombe, selon sa fortune. C'était la *Purification* de la mère.

En outre, « tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur », disait la loi mosaïque. Vous vous souvenez de cette nuit sanglante où l'ange exterminateur mit à mort tous les aînés des Égyptiens, pour triompher des dernières résistances du Pharaon, bourreau du peuple de Dieu qu'il tenait captif. Les maisons des Hébreux, marquées du sang de l'agneau pascal, avaient été respectées. En souvenir et en retour de cette préservation, Dieu avait imposé à son peuple de lui offrir, de lui consacrer ses fils aînés. Ceux-ci toutefois pouvaient être rachetés et recouvrer leur indépendance, moyennant cinq sicles d'argent (environ 20 francs de notre monnaie). C'était la *Présentation* et le *Rachat* de l'enfant.

Il y avait donc deux cérémonies distinctes, concernant l'une la mère, l'autre, l'enfant. Nous allons y assister.

Un matin donc, Marie prend le chemin qui conduit de Bethléem à Jérusalem. Elle porte son Enfant dans ses bras, saint Joseph l'accompagne. Elle entre dans le Temple, mêlée aux autres mères ; elle s'agenouille devant l'autel des sacrifices, pendant que le prêtre prie pour elle ; elle offre le don du pauvre, deux colombes, et se relève *purifiée*.

Purifiée ! Quel mot je viens de prononcer ! Marie n'est-elle pas la pureté même ? N'apporte-t-elle pas la purification au lieu de la recevoir ? L'Archange Gabriel ne l'a-t-il pas saluée *pleine de grâce* ? Elisabeth ne l'a-t-elle pas proclamée *bénie entre toutes les femmes* ? Son fruit n'est-il pas béni, et son enfantement divin ? N'a-t-elle pas dit elle-même que "*le Seigneur a fait en elle de grandes choses*" ? Et, dans un élan prophétique, n'a-t-elle pas annoncé que toutes les nations la diront bienheureuse ? Et cependant, elle vient se faire purifier, comme une femme souillée.

Vraiment, Ô Marie, ce que vous faites en ce moment me dépasse. Que vous cachiez votre rang de fille de David, je le conçois. Que vous taisiez votre titre de Mère de Dieu, je le comprends moins, mais je le comprends encore, puisque Dieu ne veut révéler son Fils au monde que plus tard.

Mais, ce qui me confond, c'est que vous, qui ne tenez qu'à votre virginité, vous vous dépouillez volontairement aux yeux du public de votre blanche couronne de vierge, en vous faisant passer pour une mère ordinaire et en laissant penser au monde tout ce qu'il voudra... Quel abîme d'humilité !

Si vous aviez dit ce seul mot : Cet enfant est le Messie, et je suis sa Mère, - comme tout était changé ! Le prêtre, au lieu de prier pour vous, se serait prosterné à vos pieds, laissant échapper son livre de prières et les innocentes colombes. Le temple et la ville auraient retenti d'acclamations, le peuple vous eût dressé un trône, et Hérode eût été impuissant. C'étaient pour vous les honneurs et la gloire.

Mais non. Parler serait anéantir les prophéties, contrarier les desseins de Dieu qui ne veut qu'humiliations pour son Fils et pour vous. Ce serait vous sortir de ces profondeurs d'abaissement où vous vous plaisez. Vous vous présentez comme l'épouse de l'ouvrier qui vous accompagne, comme une femme touchée par les souillures de la chair. Peu vous importe qu'on ne vous regarde pas comme vierge, pourvu que vous le soyez. Couronne virginale, auréole de la Maternité divine, vous vous dépouillez de tout pour vous rabaisser. Mais, en vous abaissant, vous vous élevez ; et, vous n'êtes si grande que parce que vous vous êtes faite si petite.

II 1° Après la Purification de la Mère, la Présentation et le Rachat de l'Enfant.

Marie racheta son Fils. Dans sa pauvreté, elle dut trouver les cinq pièces d'argent, prix de la rançon. Nouveau prodige d'humilité ! Le Maître de l'univers se laisse racheter, comme s'il ne s'appartenait pas et qu'il fût à un autre. Marie, qui sait tout, accepte la loi ; et le prêtre, qui ne sait rien, accomplit la cérémonie.

O prêtres d'Israël, ce que vous faites en ce moment, vous ne le savez pas. Celui que vous exemptez du service des autels, est le Prêtre éternel. Celui que vous laissez racheter à prix d'argent, est le Rédempteur du monde. Racheté aujourd'hui par cinq sicles, il sera vendu plus tard trente deniers. Celui pour qui vous immolez deux innocentes victimes, est la Victime sans tache immolée maintenant à chaque minute du jour. Cet enfant, c'est le Messie que vous attendez et appelez de vos vœux.

Il vient pour la première fois parmi vous. Dans douze ans, il reviendra dans ce même temple, confondre votre orgueil et vous apprendre ce que vous ne savez plus : lire dans ses livres sacrés. Dans trente ans, il reviendra encore chasser les vendeurs de sa Maison que vous laissez profaner. Dans soixante-dix ans, il reviendra une troisième fois, dans la personne des Romains vainqueurs, détruire ce temple et ce culte désormais inutiles. Et puis, il ne reviendra plus, sinon pour juger les vivants et les morts.

Eh quoi ! en présence du Messie, vos yeux n'ont rien vu ? votre cœur rien senti ? Au contact de cette chair divine, vous n'avez pas eu un tressaillement ! Mais non. Vos yeux sont obscurcis ; Dieu ne se révèle pas à des âmes telles que la vôtre. Vous n'êtes plus qu'un sacerdoce mourant qui en appelle un autre, le sacerdoce chrétien, lequel demeurera jeune et pur, celui-là, jusqu'à la fin des temps. Il n'y a parmi vous qu'un seul homme capable de comprendre et digne de connaître : c'est le vieillard Siméon, et Siméon paraîtra dans un instant.

2° Aux yeux des hommes, Marie rachète son Fils pour reprendre ses droits sur lui et en disposer à son gré ; mais, aux yeux des hommes seulement et pour se soumettre à une prescription de la loi. En réalité, elle offre son Fils, elle le donne à Dieu à qui il est, et aux hommes pour qui il s'est incarné ; elle le sacrifie prêtre et victime, elle l'immole de ses mains !

Loin de le reprendre, elle le livre. C'est là le fond même du mystère de la Purification, qui en devient si auguste.

En ce moment, ne l'oublions pas, Jésus s'offre comme victime du genre humain. Il est le premier-né de la grande famille humaine ; il est réservé à Dieu. Il dit à son Père : « Les victimes et les holocaustes ne sauraient vous plaire, mon Père, me voici ! » Il commence la sublime offrande de lui-même dont tous les instants de sa vie seront la continuation, et le Calvaire la consommation.

Mais, en s'offrant, il veut que quelqu'un l'offre. Ce quelqu'un sera sa Mère. Sans son consentement, il n'a pas voulu s'incarner ; sans ce même consentement, il ne se sacrifiera pas, car une mère a certains droits sur les jours et l'avenir de son enfant. Par sa Mère, il se fait apporter au temple, entre les mains du sacrificateur, au pied de l'autel où il s'immolera. C'est elle qui décidera, si déjà elle n'avait décidé au jour de l'Annonciation.

Quelle situation pour une Mère ! Donner sa vie comme l'ont fait des millions de martyrs, c'est de l'héroïsme. Mais, donner son Fils !... Et si ce Fils est la beauté, l'amabilité, la perfection absolues habitant un corps d'homme qui en est transfiguré, combien la difficulté augmente ! Quel est celui d'entre nous qui, ayant possédé l'Enfant Jésus un seul jour, l'aurait livré, fût-ce pour éviter la mort ?

Marie, donner son Fils ! Et pour lui réserver quel avenir ? Ah ! ici, nos yeux se troublent quand ils se portent sur les trente-trois années qui vont suivre, et surtout sur la fin de la dernière. Marie connaît les Ecritures, elle est éclairée de l'Esprit-Saint, elle sait l'avenir. Elle a présentes à son esprit des paroles prophétiques comme celles-ci : « *J'ai livré mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas détourné mon visage de ceux qui m'accablaient d'outrages et me couvraient de crachats... Je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Je ne suis même plus un homme, mais un ver de terre... Je n'ai plus ni éclat, ni beauté ; on dirait un lépreux... Ils ont compté tous mes os, ils ont percé mes mains et mes pieds, ils m'ont mis au rang des scélérats... Ils regarderont vers moi qu'ils ont attaché au gibet.* »

Ce drame épouvantable de la Passion, Marie l'a devant les yeux, ainsi que les longues années de pauvreté, de travail, de mépris, d'apostolat quelquefois triomphant, souvent persécuté. Une mère de la terre abandonnerait-elle son enfant à un pareil sort ? Jamais. Elle le serrerait plus fort dans ses bras et l'emporterait au loin. Encore une fois, quelle situation pour Marie appelée à donner son consentement ! Dramaturges, avez-vous jamais conçu rien de pareil ? Vos fictions et vos fables approchent-elles de cette poignante réalité ? Vous avez créé, il est vrai, des personnages de mères ayant à choisir entre leur vie et celle de leur enfant ; et le choix, pour elles, ne fut jamais douteux. Mais, une mère n'ayant rien à craindre pour elle et donnant librement son fils pour le salut des autres, non, votre imagination ne l'entrevit jamais.

Cette mère, c'est Marie. Elle donne son Fils par respect pour la volonté de Dieu et par amour pour nous. Elle le porte au temple dans ses bras, elle le met au pied de l'autel, elle l'offre, elle le sacrifie de ses propres mains. Elle est prêtre et victime : le premier prêtre de la loi nouvelle, offrant le divin holocauste ; la plus grande victime, après son Fils. Elle s'immole comme elle immole son Fils. Comme compensation, unis dans tous les actes de leur vie mortelle, la Mère et le Fils le sont encore sur les autels qui couvrent l'univers. Le sang qui est répandu, est le sang de Marie aussi bien que de Jésus ; et s'il y coule, c'est que Marie l'a voulu.

Puisque nous ne parcourons la vie de la Sainte Vierge que pour y puiser des leçons, il en est deux qui s'imposent aujourd'hui : leçons d'humilité et de sacrifice.

Avouons-le franchement : nous sommes des orgueilleux, plus ou moins, mais des orgueilleux tous ! Nous n'avons pas, comme Marie, des qualités et des mérites à cacher aux yeux des hommes. Nous en possédons si peu !

Mais ceux que nous croyons avoir, nous ne supportons pas qu'ils soient discutés. La contradiction, les vérités pénibles, nous sont odieuses ; les humiliations nous abattent, les contradictions nous exaspèrent. Nous nous estimons cent fois plus que nous ne valons. Bref, nous sommes des orgueilleux. - Et la Vierge Marie, par un prodige d'humilité au jour de sa Purification, s'est confondue volontairement avec le commun des femmes, elle Vierge ! elle, Mère de Dieu !

Vous venez de voir aussi quel sacrifice elle vient de faire : le sacrifice anticipé et consenti de son divin Fils. Et nous ! nous murmurons au moindre revers, nous nous désespérons sous le coup du malheur. Il en est qui montrent le poing au

ciel ! comme si le ciel était l'auteur de désastres qu'ils se sont habituellement attirés ! comme si la vie n'était pas un combat !

Revenons à une notion plus exacte du christianisme. Il n'est pas de saint qui ne fût humble, pas de saint qui n'ait été sacrifié par choix volontaire ou résignation. La Sainte Vierge est à leur tête. Si nous voulons avoir le bonheur de la voir un jour, pratiquons les vertus d'humilité et de sacrifice dont elle nous a donné de virils exemples.

Douzième jour : LA PURIFICATION (suite)

LA PROPHÉTIE DE SIMÉON

A cette époque, vivait à Jérusalem un vieillard dont l'écrivain sacré trace le portrait en deux mots : " *Il était juste et craignant Dieu.* " Il n'avait pas quelques vertus, il les possédait toutes fondues en une seule, la justice. Quoique solidement établi dans le bien par une longue vie, il n'était ni présomptueux, ni confiant en lui-même, mais craintif, *timoré*, comme un novice de la vertu.

Que faisait-il si tard dans la vie ? Il attendait, Il attendait le Rédempteur : c'était son occupation, sa profession, sa raison d'être, sa vie même ; c'était un *Expectant* de Jésus-Christ [V. Auguste Nicolas]. Le Saint-Esprit lui avait promis « *qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.* » Et il attendait, avant de mourir, de le voir.

Cet homme était le vieillard Siméon. Mû par un saint pressentiment, il se rend au Temple le matin de la Purification. Il va rencontrer le Christ, c'est pourquoi ce mystère est aussi appelé la *Rencontre*. Nous allons y assister.

I Cet Enfant que tous méconnaissent, sans hésiter Siméon le reconnaît. C'est le Messie ! Avec une audace que l'amour peut seul donner, il s'en empare. Voyez l'auguste vieillard presser dans ses bras défaillants et serrer sur sa poitrine prête à se rompre, son Dieu ! Cet instant d'indicible bonheur est la récompense de sa longue carrière de justice. Ah ! il a bien fait de s'attarder dans la vie ! Il reçoit plus qu'il ne lui avait été promis : non seulement il voit le Sauveur, mais il le possède.

Alors, son âme s'envole en un cantique où se mêlent la reconnaissance, la joie du triomphe, l'envie du départ et les accents prophétiques. Il chante le *Nunc dimittis*, qui est resté l'expression de la pleine satisfaction de l'âme, cantique que tant de bouches ont répété et que le prêtre redit dans sa prière du soir. « *Maintenant, Seigneur, vous laissez partir votre serviteur en paix.* » Je n'ai plus rien à faire en ce monde. Je n'ai plus rien à y voir, puisque j'ai vu l'Enfant-Dieu. Mes yeux, je croirais les profaner en les reportant sur autre chose. Ma joie ne pourrait que se disperser ici-bas ; laissez-moi l'emporter tout entière dans la tombe. Permettez que j'aie à annoncer à mes pères réunis dans le sein d'Abraham, l'arrivée prochaine du Sauveur dans l'espérance duquel ils se sont endormis. Cet Enfant sera la *Lumière des nations, la ruine et la résurrection d'un grand nombre, et un objet de contradiction pour les hommes.*

Telle est la triple prophétie par laquelle s'achève le cantique du saint patriarche. A la lumière de l'histoire, voyons si les événements ont confirmé ou contredit cet oracle.

II *Jésus sera la lumière des nations.*

Posons-nous cette simple question : qu'étions-nous il y a dix-neuf siècles ? De pauvres païens agonisant dans la servitude et l'abjection. Qui nous a fait passer de la nuit à la lumière, de l'erreur à la vérité, de la barbarie à la civilisation ? L'Enfant que Siméon prit autrefois dans ses bras.

Partout où cet Enfant est adoré, les peuples marchent dans la lumière, vers les vraies libertés et les vraies grandeurs. Là, les hommes se savent frères, l'esclavage est aboli, le riche est moins orgueilleux, le pauvre plus résigné, la femme honorée, l'enfant respecté. Qu'on ne nous oppose pas la prospérité des nations protestantes : elles conservent une partie de la divine lumière et, bon gré mal gré, c'est à sa lueur qu'elles marchent encore un peu.

Regardez à présent ces malheureux pays où le flambeau de l'Evangile n'a pas encore été allumé. Quelle nuit ! Quelles ignominies ! Quelles souffrances ! Quelle misère matérielle et morale ! Il en sera toujours de même jusqu'à ce que le Christ Jésus y soit connu.

Pourquoi ces malheurs au milieu desquels nous nous débattons ? Pourquoi ces cris de haine de classe à classe, d'homme à homme ? Pourquoi l'édifice social chancelle-t-il, prêt à s'effondrer ? Parce que Jésus-Christ est banni de la société, et trop souvent du sanctuaire de la famille. On veut faire sans lui de l'ordre, de la prospérité, de la paix, de la science, du bonheur et de la vertu ; et on n'aboutit qu'à l'anarchie, à la ruine, à la discorde, à l'erreur, à la souffrance et à la corruption. Il est des peuples plus malheureux que ceux qui n'ont jamais connu Dieu, ce sont ceux qui le chassent. [V. Max Caron]

Vous avez bien prophétisé, ô saint vieillard. Il n'est qu'une lumière qui puisse éclairer la marche des peuples, c'est l'Evangile. Dix-neuf siècles l'ont prouvé ; les siècles à venir continueront la preuve.

III *Jésus-Christ est né pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre*

Il n'y a pas de salut sans lui. Ecouter sa voix, c'est se sauver ; la mépriser, c'est se perdre. C'est vrai des peuples comme des individus. Dieu les ressuscite ou les ruine, selon qu'ils le veulent eux-mêmes. Jetez les yeux sur la carte du monde. Voyez tous ces peuples prospères, forts, en possession de la paix et de la vérité, en marche vers le vrai progrès. Qu'étaient-ils à la venue du Messie ? Des peuples assis à l'ombre de la mort. Qui les a fait passer de la mort à la vie ? Qui a opéré leur résurrection ? Le Christ Jésus, car il est né pour la résurrection d'un grand nombre.

Cette fois-ci, ne consultez pas vos cartes géographiques, fermez-les plutôt. Vous n'y trouveriez pas le peuple dont j'ai à vous parler. Semblable à un Bohémien vagabond, il n'a pas de patrie ; il est partout et nulle part. Il court le monde, emportant à la main sa condamnation écrite, je veux dire sa Bible qu'il ne lit même plus, car il a reconnu que les temps du Messie sont passés, témoins ces lignes de son Talmud : « Les époques assignées par les Prophètes sont écoulées. Maudits soient ceux qui comptent les temps de l'arrivée du Messie ! »

N'ayant plus rien à espérer, il réunit du moins ses membres épars pour pleurer. Tous les vendredis soir, les juifs restés à Jérusalem se réunissent vers le Mur des pleurs, sur l'emplacement du Temple, là même où Siméon annonça la ruine d'Israël. Et là, au milieu de ces ruines parlantes, au signal d'un rabbin, ils commencent leurs Lamentations, psalmodie étrange et d'une tristesse infinie. Que disent-ils en leur langage ? Nous ne savons au juste. Mais ils pleurent leur nationalité perdue, leur Temple détruit, leur Cité sainte profanée par le Turc, toutes leurs espérances brisées. Poussés par la main divine, ils viennent vérifier sur place l'oracle de Siméon : « Cet enfant est né pour la ruine d'un grand nombre en Israël »

D'autres peuples, hélas ! le vérifieront encore. Semblables, selon l'expression familière d'un écrivain, semblables à ces enfants drus et forts qui battent leur nourrice, les nations parfois chassent Dieu dont elles tiennent tout ce qu'elles ont de bon et de qui elles pensent n'avoir plus besoin. Ah ! qu'elles prennent garde ! Elle est suspendue sur leur tête, menaçante, inexorable, la parole de Siméon : « Cet enfant sera la ruine d'un grand nombre. »

IV Il sera en butte à la contradiction des hommes.

De son premier jour au dernier du monde, Jésus est un étendard pour lequel ou contre lequel les hommes lutteront toujours.

Persécuté, contredit, le divin Enfant l'a déjà été, car il a dû naître dans une crèche, Il l'est en ce moment, puisqu'Hérode le cherche, Il le sera dans quelques jours, obligé de fuir devant son bourreau, Il l'est pendant les vingt-huit années de prodigieux abaissement qu'il passe à Nazareth, pauvre enfant du peuple et simple ouvrier, Il l'est pendant les trois ans de prédications, de bienfaits, de miracles et de douceur infinie qui composent son apostolat. Lisez plutôt l'Evangile de saint Jean (chap. VII et VIII).

Quelques juifs disaient : C'est un homme de bien. - Non, disaient les autres, il trompe le peuple et abuse de sa crédulité.

Mais, reprenait quelqu'un, on a voulu le faire mourir ; et voilà qu'il prêche, sans que personne lui dise un mot. Les anciens auraient-ils reconnu qu'il est le Christ ? - Non. On ne saura pas d'où vient le Christ ; et celui-ci nous savons d'où il vient.

Jésus leur dit : La vérité vous rendra libres. - Comment, vous nous traitez d'esclaves ! Nous n'avons jamais été dans l'esclavage. - Puis, ils le traitent de Samaritain ; de possédé du démon, et finalement ils prennent des pierres pour le lapider.

Dans une autre circonstance, Jésus disait : Je donne ma vie de moi-même, personne ne peut me l'ôter. - C'est un possédé, c'est un fou, s'écrient les uns, pourquoi l'écouter ? - Mais non, répliquent les autres, un possédé rend-il la vue à un aveugle-né ?

On vient lui dire un jour : Ne nous faites pas sécher ; si vous êtes le Christ, dites-le nous clairement. - Quand je vous le dis, vous ne me croyez pas ; et quand je me tairais, mes œuvres parlent pour moi. - Et la scène se termina comme une des précédentes, par des pierres qu'on lança au Sauveur.

On le chicanait sur tout : Pourquoi vos disciples méprisent-ils nos traditions ? Ils se mettent à table sans se laver. On lui reprochait jusqu'à ses bienfaits : Cet homme ne vient pas de Dieu ; il opère des miracles et des guérisons le jour du sabbat.

Contredit tout le long de sa vie, Jésus l'est jusque dans la mort. Pendant qu'il agonise, cinq ou six personnes l'adorent, et tout un peuple l'insulte.

Contredit dans la mort, il l'est encore davantage après sa mort. D'un côté, des millions de disciples qui le confessent et meurent pour lui, D'un autre, tous les princes et tous les peuples debout pour noyer son nom dans le sang de ses fidèles. Contradiction sanglante qui dura trois siècles.

Contredit, il l'est, doubleur suprême ! par ses propres enfants qui déchirent sa doctrine. Jésus-Christ est tellement Dieu, qu'on ne veut pas croire qu'il soit homme ; il est tellement homme qu'on ne veut pas croire qu'il soit Dieu.

Jésus-Christ n'est pas consubstantiel au Père, dit Arius, il n'est pas Dieu. - Arius, vous vous trompez, dit Nestorius, Jésus-Christ est Dieu, mais il y a en lui deux personnes, l'une divine, l'autre humaine. - Arius et Nestorius, vous vous trompez tous deux, reprend Eutychès. Il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine par laquelle la nature humaine est absorbée comme une goutte d'eau par la mer.

Voici Luther qui crie au monde : Le Pape est l'Antéchrist, et l'Eglise la grande prostituée. Je vais, moi, vous ramener à la vérité et à la pureté des temps apostoliques. - Dans sa chute, il entraîne la moitié de l'Europe.

Est-ce fini de ces luttes et de ces contradictions ? Non, car elles dureront, autant que le monde. Jésus est l'éternel Contredit. Quelque humble et retirée que soit notre vie, il n'est personne d'entre nous qui n'ait perçu quelque écho de la grande et longue bataille qui se livre autour de la divinité de Jésus-Christ, de ses Ecritures, de ses enseignements, de son Eglise. Au fond de toutes les questions qui nous divisent et nous rangent les uns contre les autres, il y a la religion, Jésus-Christ et Jésus-Christ seul.

L'écrivain le plus impie du siècle qui vient de finir, ne peut s'empêcher de le reconnaître. « Drapeau de nos contradictions - dit-il à Jésus - tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs. »

Puisque l'impie lui-même donne raison au vieillard Siméon, puisqu'il se mêle de prophétiser que Jésus, mille fois plus vivant, mille fois plus aimé que lorsqu'il était en ce monde, ne peut être touché sans que le monde en soit ébranlé, une parole de plus serait de trop et je dois m'arrêter.

Mais je ne m'arrête que pour recueillir, et vous inviter à recueillir avec moi, les leçons de cette magnifique scène du Temple de Jérusalem.

Oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ est lumière. Hors de lui, il n'y a que nuit, erreur et péché. Il est lumière pour chacun de nous qui ne savons plus rien de notre origine, de notre destinée et de nos devoirs, dès que cesse de briller le Phare céleste. Il est lumière pour la famille qui se disloque, quand Dieu n'est plus là pour unir ses membres et les subordonner. Il est lumière pour les nations qui courent à d'effroyables aventures, dès que Dieu n'est plus là pour les prendre par la main et les conduire, Conservons cette Lumière, répandons-la autour de nous, en faisant connaître le grand Méconnu, Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Oui, Jésus-Christ est notre ruine ou notre résurrection, notre perte ou notre salut, suivant que nous le voulons. Il est nécessairement l'un ou l'autre ; il n'est pas dans l'état d'indifférence, il ne peut pas y être. Si nous observons sa loi, il sera notre salut, tellement notre salut qu'il sera notre résurrection individuelle, familiale et sociale. Mais, si nous le repoussons, il sera notre ruine ; nous tomberons comme sont tombés tous ceux qui ont déclaré la guerre au Christ Jésus.

Oui, aujourd'hui plus que jamais, Jésus-Christ est discuté, contredit dans sa doctrine, dans sa divinité, dans la fondation de son Eglise, et même dans son existence. Ne nous étonnons pas, ne nous alarmons pas. Pareille entreprise n'est pas la première ; aucune n'a réussi, aucune ne réussira. Puisque les forces coalisées du monde et de l'enfer se ruent ainsi sur le Christ, c'est qu'il est bien vivant !

Méprisons les blasphèmes. Bien plus, prenez rang dans la bataille et, par la parole, par l'exemple, par les mille formes de l'apostolat, soyez les vrais soldats du Christ !

Et quand viendra notre dernier jour, nous pourrons dire comme le saint vieillard de Jérusalem : Maintenant, Seigneur, laissez partir votre serviteur en paix. J'ai reconnu, aimé, servi, défendu mon Sauveur pendant ma vie. Je le vois à présent, qui vient à ma rencontre pour me recevoir.

Treizième jour : LA FUITE EN EGYPTE

Nous avons encore devant les yeux le glaive de douleur brandi par la main de Siméon sur la tête de la Sainte Vierge, au jour de la Purification, au Temple de Jérusalem. Dans un transport prophétique, le saint vieillard avait dit de l'Enfant divin : « *Il sera en butte à la contradiction des hommes.* » Puis, se penchant vers la jeune Mère, il avait ajouté : « *Pour vous, un glaive percera votre âme de part en part.* »

Le glaive ne tarda pas à frapper son premier coup, menaçant Jésus dans son existence ; son père et sa mère dans ce qu'ils avaient de plus cher. Hélas ! Celui qui n'avait pas trouvé de place dans une vulgaire auberge pour y naître, n'en trouvait pas non plus dans sa patrie pour y séjourner. A peine né, il est recherché, poursuivi, enveloppé dans un massacre, par un prince sanguinaire qui veut lui porter le coup de la mort. Il fallut l'emporter en toute hâte au delà des frontières, sur la terre d'exil. C'est la *Fuite en Egypte*, qui sera notre méditation aujourd'hui.

I Le premier roi que l'Homme-Dieu rencontra en ce monde est un monstre de cruauté : Hérode, dit le Grand. Grand, il en fut, mais par l'énormité de ses crimes. D'un naturel inquiet, il vit des ennemis partout ; autant il en rencontra, autant il en abattit. Il s'essaya par le meurtre des deux Macchabées et de son beau-père, son bienfaiteur. Puis, ce fut le tour de la seule de ses femmes qu'il ait aimée. Elle laissait deux enfants qui auraient pu, plus tard, songer à venger leur mère : Hérode les supprima.

Assailli de terreurs continuelles, en proie à un mal indescriptible qui le dévorait vivant, il tenta d'abrèger ses souffrances ; la mort dédaigneuse ne voulut pas de lui. Sur son lit de tortures, il apprit que l'aigle d'or placé par lui sur la porte du Temple avait été enlevé ; il fit brûler vifs les coupables, deux scribes fameux et quarante de leurs disciples. Cinq jours avant sa mort, comme son fils dissimulait mal sa joie, il le livra au bourreau. Ce qui fit dire à l'empereur Auguste : « Mieux vaut être le porc d'Hérode que son fils. » Trop sûr de ne pas avoir à ses funérailles des larmes de regret, il s'assura du moins des larmes de désespoir. Il rassembla dans l'hippodrome de Jéricho tous les chefs des grandes familles juives et donna l'ordre de les égorger à l'heure de sa mort, afin que chaque maison retentît de sanglots. Enfin, abandonné de tous à cause de l'odeur immonde qu'il dégageait, isolé dans son palais devenu inhabitable comme un tombeau, étouffé de sang et de terreur, ayant épuisé toutes les tortures physiques et morales qu'un homme peut endurer, il donna enfin une joie au monde en achevant de pourrir et de mourir...[V. Fouard, *Vie de N.-S. J.-C.*]

Mais, auparavant, il devait épouvanter la Judée par un crime d'autant plus atroce qu'il n'atteignait que des enfants au berceau : par le massacre des Saints Innocents. On comprend qu'un tyran ombrageux jusqu'à voir des rivaux dans ses propres enfants, et qui se faisait passer pour le Roi-Messie, ait été extrêmement inquiet quand les Mages vinrent lui dire : « *Où est né le Roi des Juifs ? Nous sommes venus pour l'adorer.* » Quelques jours après, il apprit sans aucun doute la scène du Temple, les transports de Siméon prenant le Messie dans ses bras. La prophétesse Anne ne l'avait-elle pas raconté dans toute la ville ? Alors Hérode, se voyant joué par les Mages, prit une décision qui fait frissonner d'horreur. Le renard devint tigre : il fit égorger tous les enfants mâles de deux ans et au-dessous à Bethléem, et dans les environs. Dans le nombre, se trouva, dit-on, un de ses enfants.

Quelques-uns s'étonnent de ne pas trouver ce fait abominable mentionné dans les annales de l'époque. Comme si notre foi dépendait d'un historien mal informé ou menteur ! Le règne qui finissait n'avait été qu'un tissu de crimes si atroces que le massacre de Bethléem fut moins remarqué. Selon la parole des ambassadeurs juifs, à Rome, les vivants en étaient venus à envier le sort des morts. On sait, d'ailleurs, quel cas on faisait alors de l'enfance. Quelques mois avant la naissance d'Auguste, un prodige avait annoncé que la nature était en travail d'un maître pour le peuple romain. Pour détourner ce malheur, le sénat prit un moyen radical. Il décréta que tous les enfants mâles nés dans l'année seraient mis à mort. Les patriciennes intéressées firent si bien que le décret ne fut pas enregistré, pas exécuté. Mais il fut porté. Et quoiqu'il atteignît toute la ville de Rome, il ne fit pas de bruit et il laisse parfaitement calme l'historien qui le rapporte. Pourquoi donc la tuerie de Bethléem, simple village, aurait-elle ému l'antiquité ?

L'ordre sanguinaire fut exécuté au milieu des cris de terreur et d'agonie. On raconte qu'un certain nombre de mères, leur enfant dans les bras, coururent chercher un refuge au tombeau où dormait depuis deux mille ans Rachel, la femme

préférée de Jacob, la mère de Joseph et de Benjamin. Elles espéraient qu'un lieu si vénéré, habité par la majesté de la mort, rempli du souvenir du prophète Jérémie qui souvent s'y était assis pour dire ses Lamentations, arrêterait la fureur des soldats. Il n'en fut rien. Le sépulcre fut jonché de cadavres et arrosé de sang. Il semble qu'à ce crime Rachel ait été réveillée de son sommeil vingt fois séculaire et que, sortant de son tombeau, elle soit allée à travers la campagne, inconsolable, pleurant ses enfants à jamais perdus. « Une voix s'est fait entendre. Ce sont des pleurs et des hurlements. C'est Rachel qui pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, parce *qu'ils ne sont plus*. » Rachel, ce sont toutes les mères désolées de Bethléem. [V. Max Caron, *vie de Jésus*]

II Ce massacre avait été organisé pour atteindre un seul enfant ; et, probablement, seul cet Enfant échappa. L'ange du Seigneur était venu pendant la nuit et avait dit à Joseph : « Levez-vous, hâtez-vous de prendre l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Egypte ; car Hérode cherche l'Enfant pour le tuer. » Pesez tous ces mots, dit Bossuet, vous verrez que tous inspirent la frayeur. L'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'Enfant, « et il semble, a dit un saint Père, que la terreur ait saisi le ciel avant de se répandre sur la terre. »

Joseph avait averti la Mère, la Mère avait pris l'Enfant dans ses bras ; et tous trois, à travers la nuit, s'étaient enfuis du côté de l'Egypte. Ce que fut leur voyage, n'allez pas le demander à l'imagination populaire qui s'est donné là-dessus libre carrière. A l'en croire, les lions et les panthères s'adoucirent comme des agneaux devant le Dieu-enfant, les palmiers abaissèrent vers lui leurs rameaux chargés de fruits, la terre raccourcit ses distances, les idoles croulèrent sur leur piédestal, les démons s'enfuirent, partout enfin la nature proclama la divinité de Celui qui passait. La vérité est plus amère, et aussi plus sublime. Jésus ne se distingua en rien des hommes. Le voyage fut de privations, de dangers, de craintes, d'alarmes sans cesse renaissantes, de fatigues, de toutes ces souffrances qu'un mot résume : la marche vers l'exil et la fuite devant la mort.

Sur la terre d'Egypte, ce fut du moins la sécurité, mais aussi l'isolement, l'abandon, un redoublement de pauvreté, toutes les amertumes de l'exil. Un jour enfin, l'ange descendit de nouveau et dit à Joseph : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez dans le pays d'Israël ; car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant. » C'était le retour dans la patrie, au village aimé, à Nazareth.

On ne peut méditer ces faits sans être poursuivi, obsédé par leur actualité. Quoique vieux de dix-neuf siècles, ils sont frais et neufs. On les dirait écrits d'hier pour aujourd'hui.

Dès son entrée en ce monde, Jésus est la terreur des rois. Il n'est qu'un faible enfant, et il fait trembler les puissances. Hérode le craint, le hait, le cherche, le poursuit et s'efforce de l'envelopper dans un massacre. Il ouvre la série sanglante. Combien de princes la continueront !

Insensés que vous êtes ! Jésus n'est pas votre rival. Il n'a que faire de votre sceptre, « *son royaume n'est pas de ce monde* ». Loin de venir en ennemi, il vient en bienfaiteur. Loin d'ébranler vos trônes, il vient les consolider, les asseoir sur la croyance, la justice et l'ordre. Mais, vous êtes si jaloux, vous vous sentez si faibles que, selon le mot du Psalmiste, « *vous tremblez où il n'y a rien à craindre* ». Frappez donc pour essayer de vous rassurer. Mais, quand vous aurez fait couler le sang comme l'eau et exterminé dix millions de martyrs, vous n'aurez pas encore atteint Dieu qui est intangible !

Vous êtes si soupçonneux que vous poursuivez ceux qui devraient le moins vous porter ombrage : ceux qui ont renoncé au monde pour se donner à Dieu. Une ou deux fois par siècle, vous les obligez de quitter leur Nazareth, leur monastère, leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs orphelinats, et de passer sur la terre étrangère. Ils prennent, comme saint Joseph, l'Enfant et sa Mère, Jésus-Eucharistie et l'image de Marie ; et ils partent pour l'exil. Les années passent et un jour l'ange de la bonne nouvelle vient leur dire : « *Levez-vous et retournez dans la terre d'Israël* », dans le pays de France ! . Que s'est-il donc passé ? *Defuncto Herode*, Hérode est mort. Il est mort après avoir peut-être aliéné ou détruit les maisons et les œuvres religieuses : Mais il est mort et mort misérablement. Peut-être lui fit-on des funérailles nationales ? C'est un trait de ressemblance de plus avec Hérode le premier qui, après avoir mis plusieurs années à pourrir vivant, fut porté au tombeau couvert de pourpre, la tête ceinte d'une couronne d'or, la main ornée d'un sceptre d'or, étendu sur une litière d'or : rien que de l'or et de la pourpre pour dissimuler... de la pourriture.

Héritiers d'Hérode, vous allez jusqu'à *chercher la vie de l'enfant* : non pas la vie corporelle, mais l'autre, plus précieuse, sa vie spirituelle, son âme pour la tuer. Vous enlevez aux petits enfants tout ce qui peut les faire vivre de Dieu. Vous arrachez de leur école le crucifix, de leur main le livre divin où ils apprennent à connaître Dieu, de leur cœur la foi. Vous renouvez le massacre des Saints Innocents. Vous êtes persuadés que rien n'a échappé à vos coups et que l'enfant est bien mort. Et, aux premières lueurs qui éclairent le champ du carnage, à côté des morts que voit-on ? L'enfant debout, vivant, le crucifix sur la poitrine et la foi au cœur ! Que s'est-il donc passé ? Encore une fois, *defuncto Hérode*. Hérode est mort, et l'enfant lui a échappé plein de vie. Il revient à son Nazareth, à son école chrétienne, à son église, à son Dieu ! [V. Max Caron]

Telle est l'histoire : un perpétuel recommencement. Et l'Evangile, lui, est une éternelle histoire qui, en nous racontant ce qui a été, nous dévoile ce qui est et ce qui sera. Chacune de ses pages semble écrite pour l'heure présente et, dans cette heure présente, pour chacun de nous en particulier. Toujours des luttes aboutissant à la victoire.

III Jusqu'ici, nous n'avons presque pas parlé de Marie dans ces événements où elle tient une si grande place. Mais nous avons constamment pensé à elle. Elle a toujours été présente à notre esprit, à Bethléem, sur la route de l'exil, en Egypte, depuis le moment où saint Joseph lui dit cette terrible parole : « Fuyons », jusqu'au jour où elle reprit le chemin de la patrie. Nous avons mesuré ses terreurs, alors qu'elle fuyait éperdue, percée par les cris des mères qui perdaient leurs enfants en sauvant le sien, et des innocentes victimes qui avaient, sans le savoir, la gloire de mourir pour un Dieu qu'elles ne connaissaient pas. Nous avons partagé ses fatigues et sa pauvreté. Nous avons posé sur son front virginal les premières fleurs de sa couronne de martyre.

Mais, il nous faut contempler un instant encore la Vierge emportant dans ses bras le Sauveur du monde. Le Fils de Dieu pouvait anéantir Hérode ; il pouvait lui échapper autrement que par la fuite ; il pouvait faire appel à d'autres concours, à d'autres bonnes volontés pour protéger sa vie. Mais non. Il ne veut que Joseph, et surtout Marie. Contre les fureurs d'Hérode, il n'aura d'autre asile que le sein de sa Mère. A elle, il devra tout, car il l'aime d'une façon souveraine. Comme elle l'a engendré, elle le conservera ; elle lui aura, pour ainsi dire, donné deux fois la vie.

Ainsi, Marie grandit à chaque pas. Chaque événement l'élève en dignité. Elle est inséparable de son Fils. L'Évangile nous les montre constamment enlacés. Toujours l'Enfant et sa Mère ! Toujours l'Enfant dans les bras de sa Mère ! pour enfoncer cette céleste vision au plus profond de nos âmes et nous apprendre que si jamais nous perdions Jésus, c'est encore dans les bras de sa Mère que nous le retrouverons plus sûrement.

Nous estimons Marie heureuse, parce que ses bras maternels ont été le refuge de son Fils, parce que sa vigilance et son intrépidité ont arraché le Divin Sauveur aux serres du vieux vautour de Judée. En cela, nous avons raison.

Mais, pourquoi n'y songeons-nous pas davantage ? A Jésus persécuté, chassé, voué à mort par tous les Hérode modernes, nous pouvons, nous aussi, donner un asile très sûr. Un asile dans nos cœurs, d'où aucune puissance humaine ne peut le déloger ! Un asile dans l'âme des enfants, en les arrachant aux leçons de l'impiété, en leur faisant connaître ce Jésus de Nazareth qui les a tant aimés et qu'ils sont eux-mêmes si portés à aimer ! Un asile dans l'esprit des dévoyés, en les éclairant par tous les moyens en notre pouvoir, surtout par la presse ! Un asile même dans l'âme des impies, en les séduisant par nos bienfaits et en priant pour eux ! Un asile dans nos familles, sanctuaire inviolable où nulle puissance humaine n'a le droit de fouiller ! Une place dans nos institutions politiques, puisque c'est nous qui les faisons par la voix de nos élus ! Une place enfin dans l'État, puisque l'État c'est nous !

Oh ! si chacun faisait tout ce qui est en son pouvoir, par ses prières, ses sacrifices, son zèle, son apostolat, son influence et son argent, - comme Notre Seigneur Jésus-Christ serait en sûreté parmi nous ! Seigneur, donnez-nous des hommes de volonté, d'activité, de courage de persévérance et de sacrifice, - et vous n'aurez pas à fuir dans toutes les Egyptes de l'ancien et du nouveau monde. Vous resterez dans votre France, fille aînée de votre Eglise.

Quatorzième jour : JESUS RETROUVE AU TEMPLE

Le miracle éclate fréquemment dans les premiers commencements de la vie du divin Sauveur : à son Incarnation, puisqu'un archange fut chargé du message auprès de la Vierge Marie ; au jour de la Visitation, où Jésus sanctifia par sa seule présence celui qui devait être son Précurseur ; à sa naissance, car les anges chantèrent sa venue et prévinrent les bergers, l'étoile miraculeuse brilla dans le ciel et conduisit les Mages ; au jour de sa Présentation au Temple, témoin la prophétie de Siméon ; dans sa fuite en Egypte et son retour à Nazareth, car deux fois l'ange apparut à saint Joseph pour l'avertir. L'honneur de sa divinité demandait tous ces signes extraordinaires.

Mais, à partir de ce moment, de la deuxième à la trentième année du Sauveur, le miracle se tait et le surnaturel se retire. L'Homme-Dieu s'enferme dans l'obscurité la plus complète, où rien, absolument rien ne le distingue du reste des hommes. En ces vingt-huit ans, il ne sort de l'obscurité qu'une seule fois, à l'âge de douze ans, (non pas pour révéler au monde le Dieu caché qu'il était), mais, selon une expression presque consacrée, pour émettre un rayon de sa divinité dans le Temple de Jérusalem, au milieu des docteurs et des pèlerins stupéfaits de tant de science et éblouis de tant de sagesse.

Nous sommes arrivés à ce mystère de Jésus perdu et retrouvé dans le Temple ; nous allons l'étudier. Nous ne nous écartons pas de notre sujet, nous n'oublions pas Marie. Marie, nous la retrouverons ; elle tient ici une grande place. Pour le moment, sa vie est inséparable de celle de Jésus : là où est le Fils, là aussi est la Mère.

Le premier jour du mois de mars, un grand feu allumé sur le mont des Oliviers, annonçait que la Pâque était arrivée. Ce signal, transmis de sommet en sommet, arrive vite aux extrémités de la Palestine. Les habitants de Nazareth hâtent leurs derniers préparatifs et partent pour Jérusalem. Joseph est parmi les pèlerins ; et aussi Jésus qui, arrivé à sa douzième année, est devenu fils de la Loi ; et aussi Marie qui accomplit la loi jusque dans ses conseils et ne peut se séparer de son Fils.

En tête sont les hommes. Les femmes viennent ensuite, mais peu nombreuses, car la loi pascale ne les oblige pas. Les enfants sont indifféremment avec les hommes ou les femmes. Plusieurs fois le jour, on chante des psaumes déterminés, sorte d'hymnes de marche dont les groupes se renvoient les versets en se répondant. [Fouard, *Vie de N-S. J-C.*]

Dans l'après-midi du quatrième jour, la caravane partie de Nazareth traverse Béthanie et bientôt débouche sur le mont des Oliviers. Le cri de « Jérusalem ! » parti du premier rang, devient général. Tous se prosternent dans la poussière. Jérusalem, pour eux, est la Ville sainte, la résidence du Dieu d'Israël. Ils éprouvent quelque chose de cet attendrissement et de cet enthousiasme que nos ancêtres les croisés ressentiront plus tard à la vue de la Cité sainte.

Et Notre Seigneur qu'éprouva-t-il en ce moment ? On peut dire qu'il voyait ces lieux pour la première fois, car il n'avait que quarante jours quand il fut présenté au Temple. Mais il savait que Béthanie serait son refuge ami ; le jardin des Oliviers, l'endroit de son agonie ; le Golgotha, son lit de mort ; et Jérusalem, la ville déicide. Pour Marie, en traversant ces lieux qui devaient voir le douloureux martyr de son Fils, n'eut-elle aucun tressaillement ?

Les sept jours écoulés, et les rites accomplis, les Galiléens reprirent le chemin de leur pays. Marie crut Jésus avec Joseph, Joseph le crut avec Marie, et le ciel permit l'un et l'autre. On voyagea ainsi tout un jour. Mais, le soir, hélas ! on le constata, l'Enfant n'était ni avec l'un ni avec l'autre. Et, depuis le matin, personne ne l'avait vu !

Quelle affreuse situation pour Joseph et surtout pour Marie ! Jésus perdu ! Perdu parmi les milliers de pèlerins que la Pâque amenait chaque année ! Egaré peut-être, souffrant et pleurant, sur une route opposée à celle de Nazareth ! Ravi peut-être par les Samaritains pillards qui alors infestaient le pays ! Perdu ! Pères et mères que ce mot sonne cruellement à vos cœurs ! La nuit se passa forcément pour Marie et Joseph dans l'attente de l'aurore ; le jour suivant, à refaire le

chemin parcouru la veille ; une seconde nuit vint encore arrêter leur course angoissante ; le troisième jour seulement, ils retrouvèrent leur Enfant. Vous savez où : au milieu des docteurs de la Loi.

Les docteurs expliquaient la loi mosaïque et donnaient une solution aux cas difficiles qui avaient pu se présenter dans l'année. Jésus s'était approché, lui aussi, pour écouter ; et, comme c'était le droit de chacun, il avait posé des questions. [Fouard, *Vie de N.-S. J.-C.*] Lesquelles ? Nous ne savons ; mais certainement de ces questions simples et profondes qui plus tard devaient exaspérer ses ennemis. Notre-Seigneur inaugurerait sa méthode et, perçant l'écorce de la lettre, passant par-dessus les subtilités ridicules de la casuistique et le formalisme minutieux dans lequel on enfermait la religion, il allait droit à l'esprit et à la vérité. On s'étonna de sa science. On l'interrogea, et il répondit. Alors, ce fut de la stupeur.

Mais ce ne fut que cela : ce ne fut pas la connaissance du Messie. Les sages d'Israël ne comprirent pas qui était devant eux. Il était déjà venu à eux, douze ans auparavant, et Siméon seul l'avait reconnu. Il vient une seconde fois, avec une sagesse qui n'est pas de l'homme, et personne ne le devine. Ils se contentent, les malheureux ! d'admirer, de faire asseoir l'Enfant comme un vieillard et de l'entourer comme des enfants. Ils ne prononcent pas même la parole que le peuple dira, dix-huit ans plus tard, dans ce même Temple : « Comment peut-il savoir les Ecritures, lui qui ne les a jamais apprises ? »

Joseph et Marie, eux aussi, furent étonnés, non pas de la sagesse divine de Jésus, mais de la manifestation soudaine et inattendue de la divinité qu'il avait cachée jusque-là. Ils avaient tant souffert en ces trois jours que Marie laissa échapper ce tendre reproche : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Votre père et moi, dans la douleur, nous vous cherchions. »

Que j'aime cette parole et combien elle me paraît précieuse ! Elle nous renseigne sur les relations ordinaires, je dirais même sur le ton de la conversation de Jésus et de Marie. *Mon Fils !* terme de tendresse et aussi d'autorité maternelle. Terme doux à la bouche de la mère et à l'oreille du fils ! C'est de ce nom que Marie appelait le Fils de Dieu. Le reproche discret et voilé qui suit, est aussi un rayon de lumière. Puisque Marie ose se plaindre et demander raison à son Fils de la première douleur qu'il lui cause, c'est que ce Fils était parfaitement soumis et obéissant.

Vous connaissez la réponse : « *Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses de mon Père ?* » C'est la première parole du Sauveur, consignée dans l'Evangile. Et il se trouve qu'elle a causé de l'étonnement, même du scandale. On a essayé d'en tirer parti contre la Sainte Vierge, alors qu'elle ne l'atteint pas. [V. Auguste Nicolas]

En effet, où cette parole a-t-elle été prononcée ? Dans le Temple. Devant qui ? Devant les docteurs et le peuple. Quelles sont les fonctions de Jésus en ce moment ? Il enseigne, il est docteur divin. Dès lors, ne voyez-vous pas qu'il continue son enseignement, qu'il reste dans le rôle où son père et sa mère l'ont surpris, et qu'il parle moins à Marie qu'à tous les hommes ? Il ne parle pas comme fils, mais comme Dieu. Ce n'est pas un reproche individuel qu'il adresse, c'est une vérité générale qu'il apprend au monde, et en particulier à ces parents qui disputent leur enfant à Dieu qui le réclame. A tous, il donne un enseignement qu'il répétera tant de fois plus tard : Avant tout, soyez aux affaires de votre Père qui est aux cieux ; au-dessus du père et la mère, il y a Dieu.

Au reste, s'il y a quelque dureté apparente dans la forme, vous allez en voir la compensation immédiate pour Marie. Toutes les fois que Marie va recevoir un grand honneur de son Fils, elle y est préparée par une épreuve, dit Auguste Nicolas. Une humiliation d'abord, une exaltation ensuite, la première pour mériter la seconde ; c'est la règle. Aux noces de Cana, Jésus dit à sa Mère ces mots qui nous troublent : « *Femme, que nous importe ?* » Et aussitôt après, il lui accorde un miracle, le premier de ses miracles. Sur la croix, au moment des adieux, il l'appelle encore du nom de *femme*. Mais, au même instant, il la sacre Mère de l'humanité : « *Femme, voilà votre fils !* »

Dans le Temple, il semble la reprendre aux yeux du public. Donc, il va la glorifier. En effet, dans le récit évangélique, aussitôt après la réponse qui nous occupe, vient cette phrase : « *Jésus descendit avec eux à Nazareth, ET IL LEUR ÉTAIT SOUMIS* ». Voilà la récompense ! Et quelle récompense superbe ! La présence de Jésus ! Bien plus, l'autorité sur Jésus, la soumission de l'Homme-Dieu ! Marie avait pu craindre que l'heure de l'apostolat et de la séparation déchirante n'eût déjà sonné, et que son Fils ne lui échappât. Elle accourt, elle le revendique, elle semble repoussée, elle est humiliée, puis, elle le reprend, elle l'emmène à Nazareth et le retient dix-huit ans sous son aile. A la voix de l'homme, a dit saint Thomas, le soleil un jour s'arrêta ; à la voix de Marie, le Christ trente ans s'arrêta.

II Nous ne saurions trop le redire, tous les actes de Dieu sont un enseignement. Il y en a donc un ici. Lequel ?

Quelquefois, souvent même, hélas ! nous perdons Dieu par notre faute. Parfois aussi, Dieu se cache et se retire, pour nous éprouver. Dans les deux cas, il est un moyen sûr de le retrouver, il tient dans ces, trois mots de l'Evangile : « *Dolentes Quaerebamus te, affligés nous vous cherchions.* » Quand Marie et Joseph constatèrent la disparition de Jésus, leur douleur fut navrante et leurs angoisses terribles, *dolentes*. Mais, ils ne s'immobilisent pas dans leur deuil : ils rebroussement chemin, ils précipitent leurs pas vers Jérusalem, cherchant, demandant interrogeant. Enfin, ils trouvent. Après les tortures de la perte, les joies de la rencontre et de la possession.

De même, quand nous avons eu le malheur de perdre Dieu, commençons par *souffrir* de son absence. Oh ! si nous n'en souffrons pas, si nous nous trouvons bien ainsi, nous resterons ce que nous sommes, nous ne chercherons pas, nous ne trouverons pas. Le malade qui ne sent pas son mal, le garde et en meurt. Mais, qui souffre n'a pas de repos qu'il n'ait secoué sa souffrance et trouvé le médecin. Le médecin, ici, c'est Dieu.

Comment le trouverons-nous ? En faisant comme Marie et Joseph, en *rebroussant chemin*, c'est-à-dire en renonçant à des habitudes, à des relations, à une situation qui nous perdent.

Où le retrouverons-nous ? Là même où Jésus fut trouvé : *au temple* où il réside et attend, où il pardonne et se donne. Votre joie, vous le verrez, sera grande, comme celle des parents de Jésus ; celle de Dieu ne sera pas moindre. Peut-être vos recherches dureront-elles plus de trois jours, mais le succès est infaillible.

Quand nous parlions, il y a un instant, des trois jours d'angoisses de Marie et de Joseph, plus d'un père, plus d'une mère ont songé à leur propre infortune ; car eux aussi ont perdu leur enfant. Perdu, non qu'il soit mort ; mais, - malheur plus grand ! il est mort à Dieu, à la prière, à la religion, peut-être à la foi.

Un jour, cependant, à sa douzième année, alors que l'enfant cesse d'être et que l'homme commence, il est monté au temple, à l'église, pour y célébrer, comme Jésus, sa première Pâque, sa première communion. Pendant trois jours, il avait vécu comme séparé de sa famille, dans la retraite, occupé des seules choses de son Père céleste. Et au matin du troisième, ses parents le retrouvèrent à l'église, au milieu des docteurs, des prêtres qui l'avaient interrogé, écouté, admirant la sagesse de ses réponses et de sa conduite. On le vit ensuite à la table sainte, recevant l'Agneau de Dieu ; et, quand il revint à sa place, il était rayonnant de pureté et de bonheur, entouré de célestes clartés, comme Jésus au Temple. Il était si recueilli, si pur, si beau que son père et sa mère ne pouvaient en détacher leurs yeux et pleuraient. Puis, il descendit à son Nazareth, à la maison paternelle, où il reçut les embrassements qui ne se donnent que ce jour. Ses parents étaient si heureux ! Ils croyaient vraiment avoir retrouvé leur enfant, car jamais ils ne l'avaient vu ainsi. Et lui-même, il était si heureux, si soumis ! soumis à son père et à sa mère, soumis à son Dieu qu'il sentait encore en lui, les aimant tous de tout son cœur et croyant impossible de cesser d'être à eux. [V. Max Caron, Jésus adolescent]

Mais, depuis... Ah ! depuis, que de tristes choses se sont passées ! Il est perdu, vous dis je, perdu depuis plus de trois jours, depuis trois ans, dix ans peut-être ! Depuis un long temps, il fait pleurer sa famille et son Dieu. On l'appelle, sans qu'il réponde ; on le cherche, sans le trouver. Et si ses parents veulent avoir quelques chances de le rejoindre, hélas ! ce n'est pas à l'église qu'ils devront aller le chercher, car il n'y va plus !

Et pourtant je me trompe. C'est à l'église qu'ils doivent aller le chercher, parce que là seulement se trouvent ceux qui peuvent le leur rendre : Jésus et Marie, l'Enfant qui fut perdu et Marie qui le perdit ; Jésus qui sait ce que sa mère souffrit et qui aime les mères, parce qu'il eut une mère qu'il aima ; Jésus, le bon Pasteur, qui se déchire aux ronces et aux épines, pour rattraper la brebis égarée ! Et surtout Marie qui se souvient des tortures dont saigna son cœur et qui a pitié des pauvres mères.

Oh ! priez-la. Réclamez-lui votre enfant. Rappelez-lui les trois jours durant lesquels elle agonisa, marchant, cherchant, interrogeant, priant. Dites-lui qu'il y a bien plus longtemps que vous souffrez. Répétez-lui les mots qui tombèrent de ses lèvres, ou plutôt jaillirent de son âme ulcérée : "*dolentes quaerebamus te*", nous vous cherchions dans la douleur. Et, dans sa pitié maternelle, elle vous rendra votre enfant.

N'oubliez pas que, à vous aussi, elle vous rendra votre Dieu quand vous aurez eu le malheur de le perdre par le péché.

Une seule fois, Marie fut séparée de son Fils, par une permission de Dieu qui voulut l'éprouver ; et sa douleur fut aussi immense que sa perte. Mais nous, nous ! combien de fois n'avons-nous pas perdu Dieu, sa grâce et son amitié, par notre faute ! Nous n'osons pas essayer de compter le nombre, tellement il nous effraie... Et chaque fois, ce fut par notre faute. Que notre repentir soit du moins égal à nos péchés, nos résolutions et notre vigilance en rapport avec notre désolante faiblesse.

Nous ne voulons plus commettre le péché ! le péché qui défigure et qui damne ! Mais si jamais, dans notre fragilité, nous retombons encore, nous nous souviendrions qu'il est quelqu'un qui a retrouvé Jésus et nous aidera à le retrouver : c'est Marie !

Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous !

Quinzième jour : INTERIEUR DE NAZARETH

ENFANCE DE JÉSUS - PRIÈRE

Nous sommes d'une curiosité extrême pour tout ce qui concerne la Sainte Vierge. Cette curiosité est loin d'être condamnable, elle est une preuve d'amour.

Quand l'un de nous a été privé du bonheur de connaître sa mère, il ne se résigne pas à la douleur de l'ignorer complètement. Mais il interroge ceux qui ont vécu avec elle, il les fait parler longuement, il les écoute avide et insatiable. Tel récit qu'il entend pour la dixième fois, lui paraît tout nouveau. A force de patience et, pour ainsi dire, d'opiniâtreté, il arrive à reconstituer la physionomie de sa mère et à voir la chère disparue. C'est ainsi qu'elle était, ainsi qu'elle se tenait, ainsi qu'elle parlait. Voilà bien ses traits, ses paroles, sa conduite et sa vie.

Nous sommes un peu comme cet orphelin, quand il s'agit de Marie ; et faut-il nous en étonner ? puisqu'elle est notre Mère. Il est tant de choses que nous voudrions savoir de notre Mère céleste ! Et la Sainte Ecriture, respectant l'humilité de la plus sublime des créatures, est excessivement sobre de renseignements. De temps en temps, il est vrai, elle sort de son silence pour raconter quelques-uns des grands faits, des grands mystères de son existence : l'Annonciation, la Visitation, la naissance de l'Enfant-Jésus, la fuite en Egypte, les noces de Cana, le Calvaire ! Et encore les Saints Livres parlent avec une concision que nous nous permettons parfois de trouver excessive et une profondeur qui nous désespère.

Mais, de la vie ordinaire de Marie, de sa vie intime de tous les jours, des longues années qu'elle passa dans l'obscurité la plus complète entre Jésus et Joseph ; en un mot, de ce monde d'idées qu'éveille en nous le seul nom de Nazareth, - peu de chose, presque rien. « *Jésus était soumis à ses parents. Il croissait en âge, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.* » Et c'est tout. Marie avait un fils soumis, grandissant avec les années. Deux lignes pour renfermer trente ans de la vie de la Mère et du Fils ! Quelle humilité ! Marie a choisi pour sa part le plus prodigieux des abaissements, le silence.

Essayons cependant d'écartier le voile qui nous dérobe la très grande partie de la vie de la Sainte Vierge. Entrons sous le toit béni de Nazareth. Nous le verrons tel qu'il était. Puisque le cœur a ses raisons, comme l'a dit Pascal, il a aussi ses vues, aussi claires, aussi convaincantes qu'une démonstration.

II Si nous voulons voir quelque chose dans l'intérieur de Nazareth, il nous faut déposer, sur le seuil de la sainte maison, une idée fausse qui s'impose presque fatalement à nous. Nous avons peine à concevoir qu'un Etre à la fois Dieu et homme ait eu réellement la faiblesse, les misères et les infirmités de l'homme. Nous sommes portés à croire que Jésus fut, seulement en apparence, faible, enfant, souffrant, en croissance dans son corps et dans son âme. Bref, si nous ne nous surveillons, à nos yeux, sa divinité absorbe son humanité qui bientôt n'est plus qu'un simulacre.

Telle n'est pas la vérité. La divinité de Jésus-Christ ne perd rien au contact de la nature humaine ; mais aussi, son humanité n'est nullement absorbée par la divinité à laquelle elle est unie. Jésus est Dieu, Jésus est homme complet. Comment peut-il être à la fois et pleinement l'un et l'autre ? Mystère insondable, mais vérité certaine.

Jésus fut enfant. Il eut de l'enfant la faiblesse, les besoins et les souffrances. Dès lors, sa mère remplit envers lui tous les offices de la mère. Elle le nourrit de son lait, changé au sang qui serait versé un jour sur la Croix pour la rédemption du monde, et au corps divin que nous recevons dans la Sainte Eucharistie. Elle l'enveloppa de soins, de caresses et d'amour. Elle berça et endormit ses douleurs. Elle veilla sur son sommeil. Elle essaya ses forces et soutint ses premiers pas. Plus tard, quand, à la façon des Nazaréennes, elle alla puiser de l'eau à la fontaine, elle emmena avec elle son Jésus. Elle s'enivra tour à tour des grâces de son enfance, de sa jeunesse et de son adolescence. En un mot, elle fut mère dans toute l'ampleur du terme. [V. Max Caron, Jésus enfant]

O mères chrétiennes ! nous le savons : toutes ces peines que se donna la Vierge Mère, vous les acceptez avec une joie, avec un amour qui bannit la peine. Mais, y songez-vous assez ? Ce que vous êtes, Marie l'a été ; ce que vous faites, elle l'a fait ; ce qu'est votre enfant, Jésus l'a été. Vous êtes d'autres Marie ; votre enfant est un autre Jésus, puisque par le baptême il est devenu son frère. Oh ! comme ce rapprochement vous grandit tous deux !

Votre enfant n'est pas encore capable de le comprendre. Mais vous, vous ne devez jamais le perdre de vue. Au milieu des peines et des craintes de la maternité, sachez vous dire avec une fierté sainte : je suis cependant dans la même situation que Marie. Elle fut mère comme moi. Mon occupation fut la sienne. Elle allaita l'enfant Jésus, elle le prit dans ses bras, elle le mit au berceau, elle le consola, elle le soigna, elle épia son premier sourire, elle le combla de caresses et de baisers, - absolument comme je fais moi-même. Et quand je guide les premiers pas de mon enfant, quand je le promène, sa petite main dans ma main, j'ai encore la consolation de me dire que Marie ne fit pas autrement.

J'avais bien remarqué que les païens ne respectent ni la femme ni l'enfant. Aujourd'hui, j'en vois la raison. Ils ne savent pas quelle relation il y a entre Marie et la mère, entre Jésus et l'enfant. Le rayon céleste qui éclaire tout berceau chrétien et rejaillit sur la mère, part de Nazareth.

III Puissiez-vous ajouter encore, mères chrétiennes : comme Marie éleva son divin Enfant, ainsi j'élève le mien. L'Evangile le dit : « l'Enfant Jésus croissait en âge, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes » Il y eut progrès, développement dans ses facultés intellectuelles, au moins en apparence, plus probablement en réalité. Comment expliquer que Celui qui porte l'univers dans sa main ait grandi en force, que Celui qui sait tout de toute éternité ait appris dans le temps ? Pour la seconde fois, mystère ! et mystère même de l'Incarnation ! Mais il est sûr, d'une part, que Jésus, étant Dieu, savait tout et pouvait tout. Il est sûr, d'autre part, que Jésus étant homme et enfant, se développa dans tout son être, dans son intelligence, dans son cœur, dans sa volonté.

Marie surveillait avec amour ce développement des facultés de l'Enfant-Dieu. Et un jour, elle entendit sa première parole. C'était, dit le P. Faber, sur la terre d'Egypte. Soudain, Joseph vient d'interrompre son travail, Marie a cessé de filer. Leurs yeux sont fixés sur l'Enfant qui, debout, se tient au manteau de sa Mère

De lui-même, sans qu'on s'y attende, il vient de prononcer sa première parole. Est-ce le nom de Dieu son Père ? Est-ce celui de Marie sa mère ? Nous ne savons. Mais le Verbe, parole éternelle de Dieu, vient de parler pour la première fois. Marie et Joseph avaient entendu le Gloria des anges à l'heure de minuit dans la plaine de Bethléem ; mais sa mélodie n'approchait pas du mot qui vient de frapper leurs oreilles.

Touchant mystère ! Jésus voulut apprendre les premières prières sur les genoux de sa mère. Il les apprit de sa bouche, il les répéta après elle. Et Marie savait que l'Enfant, qu'elle exerçait à la prière, était Celui-là même qui apprendrait un jour à prier au monde ; que Celui dont elle élevait l'âme vers Dieu était Dieu lui-même et n'avait qu'à rentrer en lui pour y trouver la divinité. [V. Max Caron, Jésus Enfant] - Marie et Joseph priant, Jésus au milieu d'eux, les anges du ciel faisant silence et contemplant ! Céleste spectacle que l'imagination entrevoit de loin, que l'art s'est efforcé souvent de reproduire et devant lequel la parole humaine s'arrête impuissante.

En voici un autre qui n'est pas moins touchant : Jésus apprenant les Saintes Ecritures. Pour les Juifs comme pour nous, les divines Ecritures étaient le livre sacré ; elles étaient, en plus, le livre de leur histoire nationale. Avec quelle fierté ils y voyaient se dérouler leurs origines lointaines, leur histoire si pleine de merveilles, le choix fait par Dieu de leur peuple pour être le sien, la présence continue et manifeste du Tout-Puissant parmi eux, la vie de leurs grands hommes et de leurs Prophètes, leurs grandeurs passées et leurs grandeurs futures résumées dans la personne du Messie ! Aussi, la Bible était pour eux, comme son nom l'indique, le Livre, le livre unique. Là, ils apprenaient à lire et à écrire. Là, ils méditaient toute leur vie, et le samedi au temple, et le soir à la maison.

Jésus voulut, lui aussi, apprendre les Ecritures. Il les apprit de la bouche de Marie et de Joseph ; car, saint Jean l'atteste, il ne fréquenta point d'école à Nazareth. Et nous avons ce spectacle d'un Dieu-Enfant apprenant la lettre, et le sens, et l'explication des pages que lui-même a dictées avec l'Esprit-Saint. Parfois, c'est le récit de sa naissance, de sa vie obscure et pénible, de son apostolat tour à tour triomphal et honni, de sa Passion tragique enfin, qui passe sous ses yeux. Les trois qui sont là, Jésus, Marie, Joseph, savent de qui il est question dans ces pages. Peuvent-ils alors retenir leurs larmes ? Oh ! quel drame intérieur, souvent renouvelé ! Des scènes si puissantes et si douces ne se rencontrent que dans la vie de l'Enfant-Dieu !

Et cependant, il ne tient qu'à vous, parents chrétiens, de les reproduire chaque jour. Apprenez à prier à vos enfants, priez avec eux. Jésus sera là, au milieu de vous, et aussi Marie, et aussi Joseph. Les anges se pencheront encore pour vous contempler, et Dieu pour vous bénir.

Bien plus, lisez souvent le livre écrit par Dieu, les divines Ecritures, en particulier le Nouveau Testament qui est le code de la Loi nouvelle comme l'Ancien Testament est le code de la Loi ancienne. Les âmes les mieux intentionnées vont habituellement chercher leur nourriture dans des livres humains. Ceux-ci, si excellents soient-ils, ne sont qu'un pâle reflet du livre de Dieu. Là, et là seulement, est la lumière complète, la vérité pure, la chaleur, l'onction, et surtout la grâce souveraine et triomphante. Là est le Verbe de vie, c'est-à-dire Dieu devenu parole. Il parle à chacun de nous personnellement. Chacun des mots qu'il écrit, chacune des pensées qu'il exprime, est pour nous tous et pour chacun.

Il fut un temps, peu éloigné de nous, où chaque famille chrétienne renouvelait le spectacle admiré il y a un instant dans la maison de Nazareth. Le soir, à un signal donné, le silence se faisait. Le grand Livre, - la Vie des Saints ou les Evangiles, - était apporté et, sous la présidence du père ou de la mère, la lecture commençait. Le lecteur était souvent bien entrepris. Il aurait pu dire comme Moïse envoyé en ambassade auprès du Pharaon : « Je ne sais pas parler ! » Je ne sais pas lire ! Et cependant, tous comprenaient. Les pensées pénétraient profondément dans les âmes, et la grâce descendait sur la maison.

C'est que Dieu avait parlé.

Puis, les membres de la famille se mettaient à genoux devant le vieux crucifix que les ancêtres avaient baisé de leurs lèvres mourantes. Et la prière allait, simple, naïve, ardente, tantôt prononcée par une seule voix, tantôt sortant de toutes les poitrines. C'était la prière commune, telle que Dieu la veut. C'était chaque maison devenue une autre maison de Nazareth. [V. Max Caron, *Jésus enfant*]

Il est bien de regretter ces coutumes chrétiennes. Il serait mieux de les rétablir ; et, sur ce point, il y a tant à réformer.

Il est beaucoup de familles qui se rangent sous l'étendard catholique, et qui possèdent des livres inutiles, malfaisants, honteux... de ces livres capables de faire pleurer le Crucifix et l'image de Marie ! de ces productions que l'on cache... quand on a un reste de pudeur et de respect pour l'enfance. Mais l'Evangile, le Livre de Dieu, où est-il ? Fouillez la bibliothèque, trop souvent vous ne l'y trouverez pas. Et s'il y est, qui donc le lit ?

Où est le Crucifix ? lui qui devrait être appendu à la place d'honneur. Peut-être caché dans quelque coin où nul œil étranger ne pénètre. Mais, dans la salle où l'on se réunit, où l'on reçoit, ne l'y cherchez pas. Les habitants de la maison ont senti qu'il ne pourrait, sans frémir, entendre ce qui s'y dit, voir ce qui s'y passe. C'est pourquoi, non seulement par couardise, mais aussi par un sentiment instinctif que je n'ose pas condamner, ils l'ont relégué au fond de quelque alcôve, d'où il est censé ne pas voir et ne pas entendre.

Il y a pis. Il n'est presque pas de prêtre, tant soit peu versé dans le saint ministère, qui n'ait eu cette navrante aventure. Il est venu préparer à la mort une personne qui a vécu sous l'étiquette chrétienne. Dans la maison, rien ne manque : de beaux meubles, de beaux tableaux, de belles statues. Il demande un Crucifix pour le faire baiser au moribond. Stupeur ! On se regarde, on s'agite, on court, et l'on revient avec un Christ de quatre sous, emprunté au fermier ou à la femme de chambre.

La prière, où se dit-elle ? Chacun est censé la faire à part et, trop souvent, personne ne la fait. Point de prière en famille. Ils ne sont pas rares, ceux qui croiraient se déshonorer s'ils fléchissaient le genou en présence de leurs enfants et si seulement ils remuaient les lèvres pour prier. Inutile d'ajouter que leurs enfants héritent de leur lâcheté et la développent singulièrement ! [V. Max Caron]

C'est ainsi que Dieu est sorti de la famille. Et quand Dieu sort de la famille, celle-ci se brise, et la société devient malade à en mourir. Ne cherchez pas tant de remèdes, il n'en est qu'un : la réintégration de Dieu dans la maison par la prière, par les lectures pieuses, par l'observation de la loi divine. Essayez, et vous verrez. Comme un rayon de miel se compose de cellules, la société se compose de familles. Réformez les vôtres, d'autres suivront, et ce sera un commencement de restauration chrétienne et nationale.

Seizième jour : INTERIEUR DE NAZARETH (Suite)

LE TRAVAIL

Le Pape Léon XIII, voulant refaire la société par la famille comme on reprend une maison par les fondements, a introduit dans le monde chrétien une dévotion nouvelle et bien touchante : la dévotion à la Sainte Famille. Et l'image destinée à répandre cette dévotion représente les trois membres de la Sainte Famille, non pas en prière, mais au travail. C'est ce tableau que nous allons étudier. Marie y a sa place. Elle est un modèle de travail pour la femme et la Mère, comme Joseph et Jésus le sont pour l'homme.

Il y a, dans l'Evangile, quelques lignes navrantes pour qui sait méditer, car elles laissent voir jusqu'à quel point la Sainte Famille fut pauvre. Saint Joseph revenait d'Egypte, ramenant l'Enfant et sa Mère. On s'attend à le voir prendre, sans hésiter, le chemin de Nazareth, sa patrie, où il retrouvera ses petits avoirs. Non, il se dirige vers Bethléem ; et il faut qu'un ange vienne lui dire de se retirer en Galilée, à Nazareth. Sans aucun doute, si Joseph et Marie avaient laissé dans leur village quelque chose qui vaille, ils n'eussent pas hésité à y revenir, pour mettre le divin Enfant et eux-mêmes à l'abri du besoin. Puisqu'ils optent pour Bethléem, c'est qu'à Nazareth, ils n'ont à peu près rien laissé. Ils sont, sur le chemin du retour, à peu près comme l'ouvrier à qui il est indifférent d'aller ici ou là, parce que rien ne l'attend nulle part et qu'il ne cherche que du travail. La Sainte Famille vécut donc dans la pauvreté. Je ne dis pas dans la misère, parce que le travail et l'ordre donnent toujours du pain. Elle eut la vie simple, modeste, de l'ouvrier qui demande à ses bras les choses nécessaires à l'existence. La maison de Nazareth fut la maison du travail ; les trois personnes qui l'habitaient gagnèrent leur pain par un travail assidu.

Voyez saint Joseph tailler le bois pour en faire sortir la nourriture de la Reine du ciel et de Celui qui, tirant sans cesse de sa fécondité sans l'amoindrir, du premier au dernier jour du monde nourrit la terre, les plantes, les fleuves, la mer, les animaux et l'homme. Quelle tâche sublime! Et comme le cœur du bon charpentier devait se gonfler de noble fierté, comme ses forces devaient se décupler, à la pensée que sur lui reposaient les deux vies les plus augustes qui puissent être

Marie, est-il besoin de le dire ? eut une part des travaux de la maison, Elle fut la mère, elle fut la femme d'intérieur, permettez-moi de descendre plus bas et de dire : elle fut la femme de ménage. Elle fila et tissa les habits : son Fils, d'après la tradition, ne porta jamais que des habits tissés par sa Mère. Elle prépara la nourriture. Elle s'appliqua à ces occupations d'intérieur si multiples qu'elles n'ont pas de nom, et si pénibles qu'elles rendent la vie très méritoire. Cette obscure besogne à laquelle on ne veut pas s'abaisser de crainte de déchoir et que des milliers de femmes repoussent comme déshonorantes, ce fut la part de la Mère de Dieu.

Pour Jésus, quand il eut atteint sa douzième année, il commença sa vie de pénible travail. Un matin, il revêtit une robe d'une étoffe plus grossière ; à ses mains, il prit des outils, et il descendit à l'atelier, il alla travailler pour les autres et chez les autres. C'était sa vie d'ouvrier qui commençait. Elle dura dix-huit ans, six fois plus que son apostolat.

Pendant dix-huit ans, il s'enferma dans une boutique de charpentier; il donna à son travail tous ses soins et toutes ses forces, sans toujours le réussir; il arrosa de ses sueurs et parfois marqua de son sang le bois qu'il façonnait de ses mains divines ; il alla chercher et reporter de l'ouvrage ; il essuya les rebuffades et les reproches des clients ; il sentit peser sur lui le dédain qui s'attache aux gens de basse condition ; il coudoya des mœurs grossières, peut-être perverses. Et, quand il rentrait le soir, meurtri dans son cœur et meurtri dans ses membres, qu'attendait une dure couche, il savait que ce serait à recommencer le lendemain, jusqu'à ce que dix-huit ans fussent écoulés ! [V. Max Caron, *Jésus adolescent*]

Durant ces années, saint Joseph s'était endormi dans le baiser du Seigneur, il n'était plus là pour partager le travail du divin ouvrier et le soutenir de sa douce compagnie. Jésus dut désormais travailler seul et travailler pour deux !

Qu'on ne s'imagine pas que Jésus étant Dieu, infiniment fort, ne souffrit pas de ce genre de vie, et que le travail ne fût pour lui qu'un simulacre. Homme aussi bien que Dieu, il éprouva, comme nous, les écrasements de la fatigue, l'accablement du corps et de l'esprit ; car, dit l'Écriture, il fut homme de douleurs, soumis à nos infirmités.

O mon Jésus ! vous voilà ouvrier quelconque pendant la très grande partie de votre vie d'adolescent et d'homme ! Et votre Mère, je la vois passer plus de trente ans dans les soins obscurs d'un pauvre ménage ! Que faisiez-vous donc tous deux, vous dans votre établi, elle dans son modeste intérieur ? Fallait-il que vous, Dieu, vous sentiez toutes les meurtrissures du travail pour racheter le monde ? Non, la moindre de vos souffrances suffisait à payer les dettes de l'humanité. Votre sainte Mère avait-elle quelque chose à expier ? Non plus, elle fut toujours pure, et la peine du travail est une punition du péché. Avait-elle des mérites à acquérir ? Déjà, au jour de l'Annonciation, avant qu'elle fût votre Mère, elle était pleine de grâce. Qu'est-ce donc ? et que faisiez-vous tous deux à Nazareth ? Vous donniez un grand exemple, vous arrêtiez sur nos lèvres les plaintes et les murmures ; surtout vous étiez occupés à réapprendre au monde une vérité qu'il ne savait plus : combien le travail est noble et sanctificateur.

II Il reste dans la société trop de personnes, hélas ! qui gaspillent leur vie en des frivolités sans nom et qui arrivent au seuil du tombeau, n'ayant en mains pas une œuvre accomplie. Le public, du moins, les méprise et les regarde comme des parasites de l'humanité. Elles peuvent promener leur luxe et leur ennui ; partout elles emportent avec elles les stigmates de la honte dont le peuple les a marquées. Nous savons que la vie n'est pas une fête, mais un devoir. Ne rien faire, c'est ne rien être. Nom, naissance, situation, fortune, qu'êtes-vous ? On n'est quelqu'un que par ses actes. N'être utile ni à soi, ni aux autres, c'est tomber au-dessous de tout rang et se placer immédiatement au-dessous de rien. Ne pas agir, n'est-ce pas en quelque sorte anticiper la mort ?

Ainsi nous jugeons et avec justice. Or, cette estime de l'action, inconnue au paganisme, nous vient directement de Nazareth, de Jésus et de Marie. Si elle ne suffit pas toujours à corriger le désœuvré, elle est du moins sa première condamnation et la glorification de l'homme qui produit. Tel est le premier résultat des illustres exemples partis de la maison de Nazareth : un renversement dans les idées.

En voici un second : la réhabilitation du travail physique, manuel. Celui-ci, à la venue de Notre Seigneur, était considéré comme un opprobre. L'épithète dont on l'avait flétri, le prouve assez : on l'appelait travail servile, travail d'esclave, réservé aux seuls esclaves. Il était beau, alors comme aujourd'hui, d'être un grand capitaine, penseur, écrivain, artiste ; mais, il était déshonorant de remuer la terre, de bâtir des maisons, de confectionner des habits, de préparer les aliments. Un homme libre n'aurait pu, sans ignominie, s'abaisser jusque-là.

Le monde en était là quand, un jour, il apprit que Dieu fait homme avait dédaigné le sceptre pour prendre en mains des outils de charpentier, et que sa Mère s'était enfermée presque toute sa vie dans un ménage obscur d'ouvriers. L'homme qui travaille de ses mains regarda surpris vers le divin charpentier et, se voyant un tel frère, il osa relever son front. Son humble compagne put se dire qu'elle n'est pas si abjecte, puisque ce qu'elle fait, la Mère de Dieu le fit avant elle. [V. Max Caron, *Jésus adolescent*] On réfléchit et on comprit ce qu'il y a de noble dans le travail.

On comprit que l'homme le plus estimable est le plus utile, et que le mérite doit se mesurer aux efforts et aux sacrifices.

On se rappela que Dieu, ayant créé l'homme, le plaça dans un jardin de délices pour qu'il le cultivât. Après la chute, au travail il ajouta la peine ; mais la loi du travail est antérieure au péché et indépendante de lui.

On comprit cette parole des Saints Livres : « *L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler.* » Qu'est-ce qu'un oiseau qui n'a pas d'ailes ou n'en fait pas usage ? Un être tronqué, indigne de son nom. Il n'est pas moins misérable l'homme qui, ayant un cerveau et des membres, ne s'en sert pas.

On comprit enfin que l'homme qui produit, est un créateur : Il crée, en effet, ou tout au moins il achève la création commencée par Dieu. Repassez l'histoire du morceau de pain que nous mangeons et que Jésus-Christ, sur ses autels,

change en sa propre substance. Qui le fait ? L'homme avec Dieu. Dieu nous donna le grain de blé et la terre, et il s'arrêta. Au cultivateur de continuer, de labourer, de jeter le grain, de le surveiller, de le recueillir, de le moudre et le reste.

Voyez l'église ou nous sommes. Dieu a fourni les matériaux bruts et informes, la pierre, le bois, des métaux sans pureté et sans force. L'homme les a extraits, façonnés, préparés, disposés selon un plan qui est de lui.

Regardez cette belle statue de la Vierge qui nous rassemble ici. Dieu a créé le marbre. Le carrier l'a sorti du sein de la terre ; le sculpteur s'en est emparé et, après s'être absorbé dans la méditation pour fixer le type de beauté idéale et pure qui voltige dans son imagination, il a fouillé ce bloc pour en faire jaillir un chef-d'œuvre. Lui aussi a créé en collaboration avec Dieu.

Et moi qui écris ces pauvres pages en l'honneur de ma Mère du ciel, j'ai reçu une intelligence et des éléments d'idées. Mais, cette intelligence, j'ai dû la cultiver ; ces idées naissantes, il a fallu les féconder, les rendre visibles à l'œil par des caractères.

En un mot, toujours le travail nous associe à l'œuvre de la création. Dieu veut bien commencer, mais il exige que nous achevions. Il nous réserve une part dans l'exécution et dans la gloire. Quel honneur incomparable pour nous ! Cet honneur, le Juif ne l'a pas. Depuis dix-neuf cents ans, il multiplie prodigieusement les trente deniers de Judas. Mais le vrai travail, celui d'Adam, des patriarches, de Marie et du Christ, paraît lui être interdit depuis le jour où il reprocha à Jésus d'être ouvrier et fils d'ouvrier.

Travailleur, tu peux lever le front, car ta tâche est sublime. Dans ton champ, dans ton atelier, dans ta mansarde ou ta chaumière, tu es aussi grand que le philosophe dans son cabinet ou le chimiste dans son laboratoire, car tu fais œuvre aussi belle que lui. Mais, rappelle-toi qui t'a tiré de l'opprobre où tu gémissais : Jésus ouvrier ! N'oublie pas que le rayon divin qui t'a transfiguré, vient de Nazareth.

N'oublions pas non plus que le travail, si beau en lui-même, est sanctificateur. Il nous purifie, nous assainit, nous sanctifie indirectement et directement.

Il chasse le mal, comme l'oisiveté l'attire. On a pu voir des gens privés de tout principe religieux, rester purs, parce qu'ils avaient la passion du travail : tel fut Littré, un passionné de l'étude. Mais, d'oisif vertueux, n'en cherchez pas, il n'en est point.

Ne craignons pas d'appliquer la même règle aux peuples. Pendant qu'ils sont actifs, ils conservent la pureté des mœurs et prospèrent. Cessent-ils d'agir et de produire ? Ils pourrissent et se désagrègent. Un jour, Rome venait de déclarer la guerre à ses voisins. Elle se choisit un général. On alla le chercher et on le trouva dans son champ, creusant le sillon. Le général quitta sa charrue, se mit à la tête de laboureurs comme lui, livra la bataille et vainquit. Tant que Rome fut pauvre et qu'elle alla chercher aux champs ses généraux et ses soldats, elle conserva l'austérité de ses mœurs, fut victorieuse et grandit. Mais quand, inondée des richesses et des dépouilles de l'univers, elle crut n'avoir plus qu'à jouir, elle fléchit sous le poids de ses vices, tomba et mourut. Telle est l'histoire des peuples. [V. Max Caron, Jésus adolescent]

Non seulement travail et vertu sont corrélatifs ; mais, chez le chrétien, l'un produit l'autre. Le travail est cause, il nous rend purs et saints. L'Homme-Dieu, en le prenant pour sa part, l'a sanctifié par son divin contact, il lui a communiqué une vertu surnaturelle et expiatoire, il en a fait un instrument de salut éternel. De sorte que, quand nous travaillons, nous méritons comme le divin Sauveur, nous expions, nous prions et nous nous sanctifions.

Je n'y mets qu'une condition : travailler en chrétien, en union avec Dieu, par amour pour lui. Est-il donc si difficile de dire : Mon Dieu ! je peine, je souffre ; mes peines et mes souffrances, je les accepte en expiation de mes fautes, je vous les offre, je les unis à celles que vous ressentez sur la terre. C'est bien peu de chose, ce mot, cet élan du cœur, il est tout cependant, puisqu'il surnaturalise toutes nos actions. Le poids de la journée n'en sera pas plus lourd, au contraire ; nous aurons près de nous, avec nous, l'Ami divin qui a dit : « Vous tous qui pliez sous le fardeau, venez à moi, et je renouvellerai vos forces. »

Il est une constatation effrayante, qu'il faut avoir le courage de faire. Que de travaux, de prières, d'ennuis, de larmes ont traversé notre vie ! Et tout cela est, aux yeux de Dieu et pour beaucoup de chrétiens, comme si ce n'était pas ! Tout cela n'a eu aucune valeur rédemptrice, sanctifiante, réparatrice. Tout cela est perdu ! Perdu uniquement, parce que l'offrande n'en a pas été faite à Dieu. Il y avait là de quoi sanctifier bien des âmes, racheter bien des péchés, acquérir bien des mérites. Et c'est perdu !

Quelle leçon ! Quel avertissement pour l'avenir ! Presque tous les jours, nous avons assez à souffrir pour expier nos péchés de tous les jours. Ne manquons pas cette occasion de nous sauver. Travaillons, peinons et souffrons en union avec le divin Rédempteur. Tout par Dieu, avec Dieu et pour Dieu ! Notre vie sera une prière, et notre éternité une récompense.

Dix-septième jour : INTERIEUR DE NAZARETH (Suite)

AMOUR DE JÉSUS POUR MARIE

Deux fois déjà nous avons pénétré dans la maison de Nazareth, y cherchant Marie et Jésus, essayant de surprendre leur vie de chaque jour, pour en faire le modèle de la nôtre. Nous y avons trouvé la prière: Jésus s'essayant, sur les genoux de sa Mère, à dire les premières paroles saintes et à épeler, sous sa dictée, les divines Ecritures. Nous y avons trouvé aussi le travail : travail quotidien et pénible sur lequel le Fils de Dieu s'est courbé pendant dix-huit ans, et sa Mère pendant presque toute sa vie. Deux spectacles divins dont on ne s'éloigne qu'à regret, mais qui en appellent un troisième.

En effet, quand nous avons dit que la vie de Nazareth fut une prière continuelle et un dur travail, nous n'avons encore rien dit, car nous avons omis le principal. Nous n'avons pas prononcé encore le mot profond et infini qui résume les trente ans de la vie intime de la Mère et du Fils. Ce mot, c'est l'amour. Marie aima Jésus, Jésus aima Marie ; ce fut leur occupation et leur vie. Des effluves d'amour allant de la Mère au Fils et du Fils à la Mère, et, s'il se peut, se multipliant dans cet échange incessant, c'est l'existence même de Jésus et de Marie.

Je me rends très bien compte qu'ici nous sommes au bord d'un abîme insondable. Jamais œil humain n'ira jusqu'au fond du cœur de Marie, encore moins du cœur de Jésus, surtout lorsqu'ils sont tournés l'un vers l'autre et qu'ils se parlent. Mais, on contemple une montagne dont on ne voit pas le sommet. Contemplons de même cet océan d'amour, en nous résignant d'avance à n'en pas sonder les profondeurs.

Ce sera assez, pour aujourd'hui, de regarder Jésus aimant sa Mère ; réservant pour demain l'autre partie du tableau, Marie aimant Jésus.

I Dieu est amour. Il a besoin d'aimer. Il faut un aliment aux flammes de son cœur. Ce qu'il aime, c'est comme nous la beauté, mais la beauté vraie et impérissable, c'est-à-dire une âme pure. Il fallait donc qu'il créât un être idéalement beau, où tout lui plaise et rien ne lui déplaise, un être, charme de ses yeux et joie de son cœur. Cet être, est-il besoin de vous le dire ? est Marie. De toute éternité, il prévient et prépara ce chef-d'œuvre de beauté ; et, quand vint le moment de le réaliser, il l'orna de toutes les perfections compatibles avec la nature humaine, il en fit une merveille au-dessus de laquelle il n'y a que lui-même.

Représentez-vous un nombre colossal. Ajoutez-y des unités, des chiffres pendant des jours, des mois et des années ; vous obtiendrez un nombre qui ne pourra plus s'énoncer et auquel cependant on pourrait ajouter encore. C'est à peu près de cette façon que Dieu procéda quand il créa Marie. Il entassa perfection sur perfection, grâce sur grâce, beauté sur beauté ; il ne s'arrêta que lorsqu'il fut obligé de s'arrêter, quand il arriva aux confins de la divinité, selon la pensée de saint Thomas. Depuis ce jour, il contemple cette merveille de grâce qui contente pleinement son besoin d'aimer.

C'est tout ce que je peux imaginer pour vous donner une idée de l'amour de Dieu pour Marie. Marie est toute belle, et Dieu a un cœur infini.

Mais le Verbe fait chair a d'autres raisons encore d'aimer Marie. Il est son Fils. Il voit en elle non seulement la merveille de la création, mais encore sa Mère. Il l'aime comme Dieu, et il l'aime comme Fils.

Le sentiment le plus durable et le plus profond, après l'amour maternel, est l'amour filial qui lui fait pendant. Amitiés les plus chaudes, qu'il faut peu de chose pour vous refroidir et vous éteindre tout à fait ! Passions de la jeunesse, combien durez-vous ? Amour juré au pied de l'autel, que tu es éphémère ! quand encore tu n'es pas trahi ! Que de fois le mot éternel appliqué à nos affections et à nos regrets, est devenu une sanglante ironie ! Les liens les plus étroits se relâchent et se brisent.

Mais, au-dessus de ces ruines de nos sentiments, plane toujours l'image sacrée de notre mère que rien ne peut atteindre. A elle nos vives tendresses, notre respect aussi familier que profond, nos confidences, nos épanchements, nos prévenances, le tout aboutissant à un culte véritable dans le sanctuaire de notre âme. A elle aussi le pouvoir de nous vaincre. Que de fois, un mot, un cri, une larme de la mère a remué un cœur d'enfant que rien n'avait pu ébranler ! Et quand nous perdons celle qui nous a donné le jour, il se forme autour de nous un vide que rien ne peut remplir, et à notre cœur une blessure qui saigne toujours.

Jésus, homme parfait, eut ce culte de l'homme pour sa mère. Petit enfant, il aima les bras de Marie pour s'y enfermer, son sein pour y dormir, son visage pour déposer ses baisers, sa voix et son sourire pour y répondre, et surtout son cœur. Devenu plus grand, il me semble le voir quitter par moments ses outils et venir demander à sa Mère la parole et la caresse dont il ne pouvait se passer. [V. Max Caron]

Ces détails, il est vrai, n'ont rien que d'ordinaire. Mais, ils prennent une valeur singulière, si l'on se pose ces deux petites questions : qui aime ? Jésus, la source éternelle de l'amour. Qui est aimé ? Marie, la mère incomparable. Quand on songe à la puissance d'aimer de l'un et à l'amabilité de l'autre, quand on se souvient que Jésus aima autant qu'il dut et autant qu'il put, on se rend compte que jamais amour filial n'approcha de celui du Fils de Marie, et c'est à peine si nous osons dire encore que nous aimons nos mères.

Dans certaines circonstances, cet amour dut éclater plus fort. Pour un bon nombre d'entre vous, il y eut un jour où, revenant du cimetière, vous avez trouvé une place vide à la maison, et vous avez pensé : Cette place, le cher disparu ne l'occupera plus, jamais plus. Le cher disparu, c'était votre père ; la place vide, c'était la sienne. Vous n'avez pas osé l'occuper. Vous vous êtes ingéniés à la dissimuler et à la rendre moins visible, pour qu'elle ne rouvrit pas la source de vos larmes. Mais, avant tout, vous vous êtes jetés au cou de votre pauvre mère, et vous avez juré à la veuve désolée de l'aimer pour deux, pour vous et pour celui qui était parti.

Un deuil semblable frappa la maison de Nazareth. Saint Joseph venait de mourir, sa place était vide, Marie était veuve et Jésus à moitié orphelin. Oh ! ce jour-là, il dut y avoir entre la Mère et le Fils de chaudes étreintes et un redoublement de tendresse. Dès lors, Jésus dut aimer sa Mère pour deux, pour lui et pour son père adoptif

Jésus avait, d'aimer Marie, une raison qu'aucun enfant ne peut avoir. Il a une Mère Vierge. Et, vous le savez, Notre-Seigneur est l'amant et le chaste époux des vierges. Il a pour saint Jean une tendresse de cœur, parce qu'il est vierge. Dans le ciel, pour cour intime, il ne veut que des vierges qui seuls le suivent partout il va. Et si, depuis dix-neuf siècles et aujourd'hui plus que jamais, il se lève dans tous les pays et dans toutes les classes sociales des légions de personnes qui choisissent Jésus-Christ pour époux, c'est qu'elles ont la promesse d'accompagner un jour l'Agneau sans tache et de ne jamais le quitter.

Or, Marie n'est pas seulement une vierge, elle est la Vierge, la Vierge des vierges qui conduit le cortège d'honneur du divin Agneau. Quelle raison pour que Jésus l'aime davantage ! C'est la seule fois que dans une mère il trouvera une Vierge.

II Au premier abord, on reste stupéfait quand on voit Notre-Seigneur passer trente ans, sur trente-trois ans de vie, dans le silence de Nazareth. A en croire l'incrédule, il perd son temps. En réalité, il est à la période la plus féconde de sa vie. Il rebâtit le vieux monde. En particulier, par son amour pour Marie, il réhabilite la mère et l'amour filial. Il nous montre comment nous devons aimer nos mères de la terre et notre Mère du ciel.

A la venue de Notre Seigneur, l'épouse avait cessé d'être la compagne de l'homme, pour devenir son esclave. Elle était encore moins mère qu'épouse. Son rôle était celui de la nourrice et de la bonne. Elle nourrissait son enfant, mais ne l'élevait pas ; elle avait la charge de son corps, pas de son âme. Elle lui donnait ses soins pendant qu'il en avait besoin ; mais bientôt elle le voyait échapper et passer sous la direction exclusive du père qui le façonnait à son gré ou le remettait à des mains étrangères. Et le pauvre enfant, privé des douces et fortes influences maternelles, était lancé à travers les dangers de l'adolescence et les orages de la jeunesse. A vrai dire, il n'avait pas de mère ; par là, s'expliquent bien des misères. D'Alembert, fils d'une grande dame qui s'était contentée de le mettre au monde et l'avait ensuite remis à des mains mercenaires, disait avec autant de cruauté que de raison : « Cette grande dame, ma mère ! Pas du tout. Ma mère, c'est la verdurière du coin ». Plus infortuné que le philosophe du XVIII^e siècle, l'enfant de l'antiquité n'avait de mère d'aucune sorte, pas même la marchande d'herbes du coin. Ordinairement, pas une femme n'avait pétri son âme de sa main douce, patiente et pure.

On conçoit que l'enfant n'eût ni respect pour une mère qu'il voyait méprisée et vouée à tous les dédains ; ni amour, ni reconnaissance pour celle à qui il devait si peu. L'amour filial, qui nous paraît aujourd'hui si naturel et si sacré, n'existait presque pas.

Jésus le rapporte au monde, non pas en prêchant, mais en agissant, en donnant l'exemple. Il entoure sa Mère d'un culte de respect et d'amour, lui, Fils de Dieu et Dieu. Il est soumis à elle comme à son père adoptif, plus encore. Du même coup, il rend à la mère sa dignité et il trace à l'enfant son devoir. Pour le moment, personne ne le regarde. Mais, dans quelques années, quand il aura prouvé sa divinité, les hommes prendront modèle sur lui. La mère, fière de reprendre sa place et son rôle, se fera un honneur de mériter la considération dont elle est entourée et de remplir la sublime tâche qui lui revient. Son fils et sa fille lui devant beaucoup, lui rendront beaucoup.

Ne craignons pas de le dire : si aujourd'hui la famille est à peu près débarrassée des turpitudes du monde païen et du monde juif, si la maternité impose une scrupuleuse dignité de vie, si l'enfant qui fait pleurer sa mère est voué à la méprisante colère du public, nous le devons à Jésus et à Marie.

Nous leur devons autre chose encore : de savoir comment nous devons aimer Marie.

Les actes de Dieu sont tellement féconds dans leur simplicité et en quelque sorte divergents dans leur direction qu'ils atteignent souvent plusieurs buts à la fois. C'est le cas ici. Jésus nous a appris non seulement à aimer notre mère, mais encore à aimer la sienne, car sa Mère est la nôtre. Ce qu'il fut pour elle, nous devons l'être, nous aussi.

Or, regardez encore vers la maison de Nazareth, dites moi ce que vous y voyez, dites-moi surtout si vous le faites vous-mêmes. Oh ! je ne doute pas de vos sentiments envers Marie ; mais, qu'est-ce que des sentiments en désaccord avec la conduite ? Ne la faites-vous jamais pleurer, votre Mère du ciel ? Elle vous a envoyé tant de saintes inspirations, elle a si souvent parlé à votre cœur : lui avez-vous toujours obéi ? Et après vos désobéissances et vos abandons, lui avez-vous demandé pardon ?

L'avez-vous consolée, avez-vous essuyé ses larmes ? Elle en verse parfois, elle en versait à la Salette : qu'avez-vous fait pour les arrêter ? Vous ne pourriez, sans être bouleversés, voir pleurer votre mère : comment se fait-il que les douleurs de Marie vous touchent si peu ? Car elle est notre Mère, réellement. Dès lors, il lui faut nos cœurs. Tout ce qui part de nous a une répercussion sur son âme qui en vibre de joie ou de douleur.

Conduisons-nous de façon à ne jamais contrister notre Mère céleste, afin que, au jour du jugement, à la vue de Marie, nous puissions nous élancer dans ses bras, en disant : « Ma Mère ! » et qu'elle-même puisse nous recevoir sur son cœur, en répondant : « Mon fils ! » Ce sera la réunion définitive de la Mère et des enfants.

Dix-huitième jour : INTERIEUR DE NAZARETH (Suite)

AMOUR DE MARIE POUR JÉSUS

La période de la vie de la Sainte Vierge qui s'étend de l'Annonciation à la trentième année du divin Sauveur, est pleine de douleurs. Souvenez-vous de la froide nuit du 25 décembre, de l'abandon et du dénuement de l'étable de Bethléem, du glaive de douleur prédit par Siméon, des cris des Saints Innocents et de leurs mères faisant trembler Marie pour son Fils, de la fuite de la Sainte Famille vers l'Egypte et de son exil. Souvenez-vous de la vie à Nazareth, non seulement humble et cachée, mais pauvre et laborieuse ; de Jésus courbé sur son travail de charpentier, de Marie partageant cette pauvreté et ce labeur, qui la font infiniment plus souffrir pour son Fils que pour elle-même. Souvenez-vous enfin que la divine Mère attendait avec effroi le temps marqué par Dieu, où son Fils, ravi à son affection, serait chassé, trahi, mis en croix. En vérité, ces trente ans de vie sont une trame de douleurs, et nos yeux, semble-t-il, n'y découvrent pas de bonheur.

Cependant, l'Eglise, qui a le sens sûr et délicat des choses, l'Église place dans cette période les Mystères joyeux de la vie de la Sainte Vierge. Elle considère cette époque comme pleine de joie pour elle. D'où vient donc à Marie cette joie qui surpasse toutes ses douleurs ? De Jésus qu'elle possède bien à elle, tous les jours et tous les instants. Elle l'aime, elle en est aimée. A tout moment, elle lui montre son amour, et elle reçoit des témoignages du sien. Sa vie intime avec Jésus, ce fut le bonheur inexprimable de sa vie, ce furent ses Mystères joyeux que nous repassons chaque fois que nous disons le Rosaire.

Quand nous avons pénétré dans la maison de Nazareth, nous avons trouvé que ce qui la remplissait, c'est l'amour : un amour allant du Fils à la Mère, de la Mère au Fils et se renforçant dans ce continuel échange. Déjà, nous avons essayé de descendre dans le cœur de Jésus, pour y découvrir les trésors de tendresse qu'il dépensait pour sa Mère. Il nous reste à descendre dans le cœur de la Mère, pour y découvrir les trésors de tendresse qu'elle dépensait pour son Fils. Nous verrons par là même combien elle nous aime, nous, ses enfants.

I Ici, posons la question déjà posée une fois : Qui aime ? Marie. Qui aime-t-elle ? Jésus.
C'est Marie qui aime.

Mères, c'est à vous que je m'adresse. Si je vous demandais dans quelle mesure vous aimez vos enfants, vous répondriez : Comment nous les aimons ? Quelle question ! Mais... nous les aimons à l'infini, jusqu'aux sacrifices les plus héroïques, autant que nous-mêmes, plus que nous-mêmes ! car si nous rencontrions la mort allant à nos enfants, nous la conjurerions de changer de route et de venir à nous.

Nous savons, mères, que vous n'exagérez pas, que vous dites vrai. Au moment où Dieu vous honora de la maternité, il mit dans vos cœurs des trésors de dévouement, d'héroïsme et de tendresse que la vie n'épuise pas et qui ont dû vous surprendre vous-mêmes. Quand vous avez trouvé en vous cette puissance extraordinaire d'aimer, ce besoin impérieux et nouveau de vous donner totalement à votre enfant, vous avez eu de la peine à vous reconnaître et vous vous êtes demandé si vous étiez la même personne.

Vous aimez comme seules vous savez aimer. Votre cœur est un des chefs-d'œuvre de Dieu.

Et cependant, je puis vous le dire sans vous offenser, votre amour maternel, comparé à celui de Marie, n'est qu'une étincelle à côté du foyer du grand soleil. Vous savez avec quel soin Dieu forma sa Mère : il la voulut le plus possible semblable à lui ; et, comme il est surtout amour, il la fit surtout amour. Autant elle vous domine par sa pureté et sa grâce souveraine, autant elle vous dépasse par son cœur. Votre cœur à vous, si vaste soit-il, n'est qu'une copie réduite du type qui est Marie. Votre amour reste dans les limites humaines ; celui de la Mère de Dieu plane au-dessus des régions de l'humanité. Si vous pouviez voir comment Marie aima son Fils, vraiment, je le crains, vous n'oseriez plus dire que vous aimez. Et, puisqu'en aimant si fort, vous restez à une si prodigieuse distance de la Mère divine, concluez combien elle aima son Jésus !

Une nouvelle puissance d'aimer lui vient de sa virginité. Bossuet, après saint Bernard, a fait cette observation fine et profonde, que le cœur le plus capable des grandes affections et des sublimes dévouements, est le cœur des vierges. On dirait que, n'ayant rien dépensé, il a plus à donner, et que les forces qu'il n'a pas employées il les a accumulées pour l'avenir. C'est une explication des actes sublimes de dévouement que nos religieuses multiplient dans tous les pays et qui arrachent des cris d'admiration même à leurs ennemis. Si Jésus-Christ a voulu ses prêtres vierges, c'est encore pour qu'ils aient un cœur égal à leur tâche.

Or, Marie est plus que vierge : elle est la Vierge des vierges, leur modèle et leur gloire. Après avoir aimé son Fils avec son cœur incomparable de Mère, elle l'aime avec son cœur neuf et fécond de Vierge.

Par le fait même de sa virgine Maternité, elle a, concernant Jésus, un droit et une dette tout particuliers d'amour. Jésus est tout d'elle, sans participation d'un père naturel ; il est l'os de ses os et la chair de sa chair. Donc, il est tout à elle. Donc, elle a le droit de l'aimer seule, sans partage, et de garder pour elle tout son trésor. La part d'affection que le père se réserve sur son enfant, Marie la revendique comme son bien, et elle concentre en elle l'amour paternel comme l'amour maternel.

C'est son droit. C'est aussi son devoir. Jésus, privé de père sur la terre, ne doit pas être frustré de son affection. Il a, il est vrai, celle de son père adoptif ; mais il veut celle d'un vrai père. Il faut qu'il la retrouve quelque part. Il la retrouve dans le cœur de sa Mère qui l'aime pour elle et pour le père qui lui manque.

Amour maternel de Marie, de quelque côté que je vous considère, vous me paraissez sans limite ; plus je vous regarde, plus vous grandissez à mes yeux. Avançons encore.

Souvent l'enfant préféré est celui qui n'était plus espéré. C'est d'une tendresse particulière qu'Abraham aima Isaac ; et Jacob, Joseph et Benjamin ; et Elisabeth, saint Jean-Baptiste. Il leur sembla qu'ils recevaient un surcroît de bonheur et de bénédiction, et ils l'apprécièrent davantage. Quelle joie dans une famille quand la place vide jusque-là entre le père et la mère vieillissants, vient à être occupée par un enfant qu'on n'attendait plus !

Le cas de Marie fut plus extraordinaire encore, puisqu'il fut miraculeux. Vierge, elle ne pouvait être mère ; humble entre toutes les créatures, elle ne s'était jamais permis d'envisager l'incomparable honneur d'être la Mère du Messie. Et voilà qu'elle est Mère ! Et voilà qu'elle est Vierge ! Et voilà qu'elle est Mère de Dieu ! Moins elle attendait son divin Enfant, plus elle l'aima. A sa surprise, mesurez son amour.

L'enfant chéri entre tous est celui qui a le plus coûté. On l'aime en raison du prix dont on l'a payé. Sa valeur vient souvent des larmes qu'il a fait verser, des mortelles inquiétudes qu'il a causées, des vies qu'il a exposées. Il a coûté davantage, on l'aime davantage, c'est naturel.

Eh ! qui pourra jamais dire tout ce que Jésus coûta à sa Mère ? Qui pourra comprendre de quel prix elle paya ce divin trésor ? J'évoquais devant vos yeux, il y a un instant, Bethléem, le glaive de Siméon, le massacre des Saints Innocents, l'Égypte, Nazareth avec sa pauvreté, son travail, ses privations qui faisaient saigner le cœur de la Mère parce qu'ils atteignaient le Fils, Nazareth avec l'image toujours présente des grandes douleurs qui approchaient. Ajoutez-y la séparation déchirante à la trentième année de Jésus, les trois ans d'apostolat, la Passion, la Croix, le Calvaire et, pour finir, les années d'exil que Marie dut passer ici-bas avant de rejoindre son Fils dans le séjour de la gloire. Représentez-vous cette longue vie de douleurs qui ont fait de la Sainte Vierge la Reine des martyrs ; et vous comprendrez que si Marie n'avait aimé son Fils qu'en raison de ce qu'il lui coûta, elle l'aurait aimé sans mesure.

II Mais, elle avait encore un autre motif supérieur à tous les autres. En effet, nous n'avons pas répondu à la seconde question : qui est-ce que Marie aimait ? Jésus.

A ce seul nom de Jésus, combien l'horizon s'élargit ! Jésus, c'est la beauté qui produit l'extase ! C'est l'union de toutes les qualités humaines et divines. C'est l'Être infiniment aimable dont les perfections se déroulent toujours nouvelles et toujours grandissantes. Marie l'aima autant qu'il le mérite.

Sans doute, la mère aime son enfant, surtout parce que c'est son enfant. Il n'est pas de pire aveugle qu'elle. Cependant, les défauts, les fautes, les ingratitude de l'enfant, incapables d'arrêter le cœur de la : mère, en ralentissent les battements. Le cœur de Marie battit toujours plus fort : pour elle, jamais de surprise désagréable ; mais, tous les jours,

son Jésus développait devant elle de nouvelles perfections, comme un merveilleux panorama déroule successivement ses splendeurs.

Un soir, sainte Thérèse traversait silencieusement son cloître, quand elle vit venir un enfant d'une idéale beauté, qui s'arrêta devant elle, la regarda tendrement, lui sourit et lui dit : « Comment vous appelez-vous ? - Thérèse de Jésus. - Et moi, dit l'enfant, je suis le Jésus de Thérèse. » A partir de ce jour, la grande mystique ne vit plus que le divin Enfant et n'aima plus que lui.

L'angélique jeune fille qui eut le bonheur de voir l'Immaculée aux Roches Massabielle, eut l'âme remplie de cette vision pendant le reste de sa vie. Que les beautés de ce monde devaient lui être insupportables ! Et nous-mêmes, tout terrestres que nous sommes, s'il nous était donné d'entrevoir Dieu seulement une minute, cette divine image nous poursuivrait sans cesse, et notre cœur, vidé à l'instant de toutes les affections de ce monde, serait rempli de Dieu seul.

A présent, que dire de Marie qui ne vit pas Jésus un instant, mais le vit, le posséda d'une possession complète pendant trente ans ! Elle s'enivra tour à tour des grâces de son enfance, des charmes de son adolescence, du plein épanouissement de son âge mûr et surtout des splendeurs de sa divinité qui, de jour en jour, perçaient à travers son humanité comme une fleur sort de sa tige. Quelle vie d'extase ! Que de fois la Vierge bénie, vaincue par l'amour, dut laisser son travail pour serrer son Fils dans ses bras ! Concevez donc ! S'entendre dire par Jésus : "Ma Mère !" Et pouvoir lui répondre par ce mot tant de fois dénaturé et qu'elle seule eut jamais le droit de prononcer : "Mon Fils adoré !" Si son cœur ne se brisa pas dans ces trente ans de familiarité divine, c'est que Dieu était là pour le contenir et en régler les mouvements !

J'ai déjà eu l'occasion de vous le dire : tout dans la vie de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, tout est instruction. Il y en a une ici : comme Marie aimait Jésus, ainsi nous devons l'aimer, ainsi elle nous aime.

Oui, nous devons aimer Notre-Seigneur, comme Marie l'aima. S'il n'y a pas entre lui et nous les liens de la maternité, il y en a bien d'autres. N'est-il pas notre Dieu, comme le sien ? N'est-il pas notre Rédempteur ? N'est-il pas notre Frère et notre ami ? Qui nous a aimés autant que lui ? Ne lui avons-nous pas coûté plus qu'il ne coûta à sa Mère ?

Enfin, Marie a pour nous un amour sinon égal, du moins semblable à celui qu'elle a pour son Fils. Il n'y a pas à tergiverser : elle est notre Mère ; au Calvaire, elle nous a acceptés pour ses enfants. Depuis ce jour, sa tendresse maternelle s'est reportée sur nous. Je n'y mets qu'une condition requise par une piété éclairée : c'est que nous ressemblions en quelque chose à son divin Fils.

Les mères, dit Bossuet, ont des yeux tout particuliers ; elles voient des choses que seules elles savent voir. Rencontrent-elles un enfant qui ressemble au leur ? Tout de suite, elles le remarquent ; bien plus, elles l'aiment à cause même de cette ressemblance. Et si elles ont perdu leur enfant, oh ! alors, c'est bien mieux. Leur âme adopte cet enfant pour remplacer, dans leur cœur, celui qu'elles pleurent ; elles dépensent à son profit les trésors de tendresse qu'elles tenaient en réserve.

Vous voyez l'application. Au moment même où Marie perdait son Fils, elle en recevait d'autres, nous-mêmes. Mais son âme, selon l'expression de Bossuet, est restée pleine de l'image de Jésus. Lors donc qu'un fidèle lui dit : ma Mère ! elle l'amène, semble-t-il, en présence du divin Sauveur et lui parle ainsi : Puisque vous êtes mon enfant ; vous devez ressembler à mon Fils bien-aimé. Voyons ! En quoi lui ressemblez-vous ?

Si les traits de ce chrétien n'ont aucun rapport avec ceux de Jésus, s'ils en sont l'opposé et la négation, quelle doit être la douleur de la divine Mère ! Un tel fils à la place du sien ! Quel douloureux échange !

Mais, quand Marie trouve quelqu'un qui lui rappelle son Fils, elle est ravie. Cet enfant, dit-elle, est pieux et recueilli à l'église ; il écoute la parole de Dieu, il prie. Ainsi était mon Fils quand il avait son âge et que je le conduisais au temple. A douze ans, il nous quittait pour aller, disait-il, travailler aux choses de son Père. - Ce jeune homme veille avec soin sur la pureté de son âme, il fuit le monde et ses dangers. C'est tout à fait mon Jésus dans son adolescence, ami de la pureté et du silence. - Cet homme exerce la charité envers les malheureux. Oh ! cela, il l'a sûrement pris à mon Fils qui ne vit jamais une souffrance sans la soulager. Tous ceux-là sont vraiment mes enfants, frères de mon Fils Jésus. Aussi, je les aime, je les protégerai, je les aiderai. Après avoir été mes enfants sur la terre, ils le seront dans le ciel.

Dix-neuvième jour : INTERIEUR DE NAZARETH (Suite)

SOUSSION DE JÉSUS À MARIE

Prière, méditation des Saintes Écritures, travail, amour mutuel sans cesse grandissant, voilà la vie de Jésus et de Marie, telle qu'elle nous est apparue jusqu'ici. Il est inutile d'ajouter que les résultats de nos recherches sont absolument certains. Cependant, il est une remarque à faire.

Que l'occupation principale et continue de Jésus et de Marie ait été la prière, nous l'admettons comme une vérité qui s'impose ; mais nous ne le trouvons pas dans l'Évangile qui ne se donne pas la peine de le dire.

De même, que la maison de Nazareth ait été une maison de travail, nous le concluons pour Marie de sa condition d'épouse d'ouvrier, et pour Jésus du reproche que les juifs lui adressèrent dans sa vie publique : « N'est-ce pas le fils du charpentier, charpentier lui-même ? Mais l'Évangéliste ne rapporte ce trait qu'accidentellement et plus tard.

Et encore, que le Fils ait aimé sa Mère, et la Mère son Fils, et que jamais il n'y ait eu d'amour comparable au leur, c'est d'une telle évidence que nous serions surpris si l'écrivain sacré, toujours si sobre, s'arrêtait à nous en informer.

Mais, il est une chose qu'il écrit en toutes lettres, d'une façon formelle et explicite : *Jésus était soumis à ses parents, "erat subditus illis"*. Ces trois mots renferment l'histoire de la presque totalité de la vie du Sauveur et de trente ans de la Sainte Vierge. Soumission de Jésus et autorité de Marie, tout est là. L'Esprit-Saint passe sous silence toutes les vertus pratiquées par Jésus et toutes les gloires acquises par Marie pendant un tiers de siècle, pour ne parler que de l'obéissance de l'un et du pouvoir maternel de l'autre. On dirait vraiment que, durant ces longues années, la Mère n'a fait que commander et le Fils qu'obéir. C'est, du moins, tout ce que Dieu a voulu que nous sachions. Evidemment, il y a là quelque chose de grand que nous devons rechercher.

I Pour l'homme, il n'est pas de bien plus cher que l'indépendance, pas de sacrifice plus dur que la sujétion. Obéir, c'est soumettre son esprit, sa volonté, son activité, à une direction étrangère ; c'est s'effacer, céder de sa personnalité et tomber un peu au rang d'un instrument. On conçoit que notre orgueil s'en accommode mal. Le travail nous coûte : cependant l'homme travaille, et même avec un certain plaisir, s'il agit à sa guise ; mais, s'il faut faire sa tâche sous les ordres d'un maître, sa peine en est doublée.

J'entendais dernièrement un ouvrier, sortant de l'atelier, qui disait : « Oh ! celui-là, il est bien, il commande ! » Il parlait d'un contremaître qui avait sans doute autant de peine que lui, sans compter qu'il obéissait lui-même à un patron ; mais, comme il avait l'honneur de commander à quelques hommes, on l'estimait heureux. Voilà bien la nature humaine s'étalant avec son sot orgueil. Lucifer tomba dans le gouffre infernal en criant : « Je n'obéirai pas ! Je serai semblable au Très-Haut ! » Aujourd'hui, une armée de révoltés pousse ce cri : « Ni Dieu, ni maître ! » Les résignés eux-mêmes et les chrétiens ont de la peine à se soumettre. Obéissance, tu es bien difficile !

Précisément parce qu'elle est le plus complet des abaissements, le Fils de Dieu l'a prise pour sa part. Lui qui commande aux mondes semés par sa main dans l'espace ; aux phalanges célestes dont il est le Roi, aux milliards d'hommes qui s'agitent et qu'il mène, Lui qui a l'empire, il s'en dépouille totalement et se met au rang des sujets. De Maître qu'il est, il se fait serviteur. Il obéit à une femme, à un charpentier, dans la maison, à l'atelier, au dehors, partout et en tout. Il est plus qu'obéissant, il ne se contente pas d'exécuter des ordres ; il est soumis, ce qui marque la sujétion complète de la volonté, de l'intelligence, du cœur, de tout l'être.

Je sais bien qu'il était soumis à la plus sublime créature qui puisse être et à son digne Epoux. Mais, la distance entre les deux qui commandent et Celui qui obéit, n'en reste pas moins infinie, comme entre l'homme et Dieu. D'ailleurs, Jésus n'obéit pas à Marie parce qu'elle est Marie, ni à Joseph parce qu'il est Joseph, mais parce qu'ils sont l'une sa Mère, l'autre son père d'adoption, tous deux ses créatures ; et aussi parce que son intention est de s'anéantir en prenant la forme de l'esclave. Si, par impossible, son père et sa mère étaient indignes, il leur serait encore soumis. Il se les choisit d'une haute vertu pour l'honneur de sa divinité, et non pour diminuer ses abaissements.

Qu'il ait effacé sa volonté devant la leur pendant son enfance, nous le comprenons ; car il est homme et voulait le paraître. En commandant en maître dès son bas âge, il eût peut-être servi sa divinité, mais nui à son humanité qu'il voulait prouver clairement, lui qui s'appelle si souvent le Fils de l'homme. Mais, ce qui nous confond, c'est que son obéissance se soit prolongée au-delà de toute mesure et de tout exemple, jusqu'à sa trentième année. La tutelle pour lui s'étend presque jusqu'au bout de sa vie. Il cesse d'être enfant, il est adolescent, il est homme, il est en pleine virilité et sa soumission est toujours égale. A douze et quinze ans, le fils acquiert un commencement de liberté en rapport avec son intelligence et ses forces ; à vingt ans, il en a davantage ; à vingt-cinq ans il échappe à sa famille, pour en fonder une à son tour. Pour le divin Sauveur, rien de pareil : aucun changement : toujours soumis, à la fin comme au commencement, homme comme petit enfant, jusqu'à ce que trente ans soient accomplis. Et si, dans les trois années d'apostolat qui suivent, il agit par lui-même, c'est qu'il doit parcourir sa carrière de Prophète et de Messie.

A l'âge de douze ans, au temple de Jérusalem, il fait preuve d'une sagesse divine ; il jette dans l'admiration et la stupeur les docteurs, les prêtres et le peuple accouru de toutes parts. Bref, il se révèle Dieu pour qui saurait voir. Pour annoncer ainsi le Dieu qui est en lui, il semble échapper à ses parents, se soustraire à leur autorité, séparer sa vie de la leur et vouloir désormais marcher seul. Mais, ce n'est qu'une fausse alerte, une feinte sublime destinée à nous faire apprécier davantage ses abaissements. Il montre qu'il est Dieu ; puis, il reprend le joug de l'obéissance, il se remet au niveau des autres enfants, près de son père et de sa mère, pour qu'on sache bien que c'est un Dieu qui obéit. Il ne monte si haut que pour redescendre et nous faire mesurer la grandeur de ses divines humiliations. Celui qui obéissait désormais, c'était sans doute le Fils de Marie, l'homme ; mais aussi le Fils de Dieu, le Dieu qui s'était révélé tel.

Si Napoléon, après Austerlitz et Iéna, après avoir conduit de formidables armées et imposé ses conditions à l'Europe, était revenu prendre sa place, comme un petit enfant, auprès de sa mère, nous serions émerveillés. Jésus fait davantage. Il descend du haut de sa divinité où il a paru un instant, pour continuer à obéir. « Il descend, dit Auguste Nicolas, de Jérusalem à Nazareth, du temple à la boutique, du Père Céleste à Joseph le Charpentier. »

Mon Jésus ! Par votre soumission totale, prolongée jusque dans l'âge de votre virilité, que voulez-vous donc nous enseigner ? - Deux vérités, mon enfant : que ma Mère est bien sublime, puisqu'elle disposa si longtemps du Fils de Dieu ; que l'obéissance est une vertu bien nécessaire au monde, puisque j'ai cru devoir passer trente ans à vous l'apprendre.

II Marie eut sur Jésus toute l'autorité de la mère ; après la mort de saint Joseph, elle y joignit celle du père ; elle garda son pouvoir sur l'homme comme sur l'enfant.

Comme cela la grandit ! Commander à Dieu ! Lui commander, non seulement dans sa première enfance, mais à l'âge où l'homme est son maître ! Quel honneur ! Quelle puissance ! Quelle éminente dignité ! Autant Jésus s'abaisse par l'obéissance, autant Marie est élevée. Les abaissements de l'un sont l'exaltation de l'autre. Un plateau d'une balance ne peut baisser sans que l'autre monte d'autant. Quand donc nous voyons Jésus si bas, que Marie doit être haut placée !

Jésus se trouve si bien sous l'aile de sa Mère qu'il y revient après sa première Pâque, qu'il s'y attarde, qu'il y reste le plus possible, plus qu'aucun homme y resta jamais, et qu'il semble y oublier la Mission dont son Père l'a chargé. Il est trente ans à sa Mère, et trois ans au genre humain ! Non, rien ne publie la grandeur de Marie comme cette soumission prolongée !

Esprits bizarres, vous cherchez péniblement dans l'Evangile quelques paroles de Jésus-Christ, dures en apparence : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois, aux choses de mon Père ?... Que vous importe, à vous et à moi, qu'ils n'aient pas de vin ? » Ces paroles, vous les considérez avec inquiétude, sinon avec malice. Vous les prenez à la lettre, sans en rechercher l'esprit, le sens, le but final qui est le triomphe de Marie. Et vous ne verriez pas la gloire qui revient à la Mère de Dieu, de cette soumission de trente ans ? Cessez donc votre travail à la loupe, regardez bonnement avec vos yeux et voyez Marie disposant du Fils de Dieu pendant presque toute sa vie ! Que voulez-vous de

plus pour elle ? Son Fils pouvait-il lui donner un plus grand pouvoir ? Pouvait-il chanter une plus belle louange en son honneur ? Les faits ont leur valeur, je pense, aussi bien que les paroles. Et quelle parole, même divine, aurait pu être aussi élogieuse pour Marie que ce long silence de la soumission ?

« Admirez, dit saint Bernard, ce qui vous plaira davantage, ou de l'infinie condescendance du Fils dans sa soumission, ou de la suréminente dignité de la Mère. Des deux côtés, prodige égal. Dans cet assujettissement de Dieu à une femme, humilité sans exemple ; et dans cet ascendant d'une femme sur Dieu, grandeur sans rivale. »

Oui, pour Marie, une grandeur sans rivale ; et, pour le monde, un exemple d'humilité sans égale.

Jésus-Christ crut devoir obéir trente ans sur trente-trois ans de vie. Il consacra trois ans à évangéliser le monde, et trente ans à enseigner l'obéissance. L'Evangile ne nous dit rien de Jésus enfant sinon qu'il croissait, jugeant inutile d'ajouter que, dans un âge si tendre, il obéissait. Il nous le montre, à l'âge de douze ans, descendant du temple à Nazareth, où il est soumis. Pendant les dix-neuf ans qui suivent, pas un mot de lui, sans doute parce qu'il ne fit rien d'extraordinaire et que cette longue période de sa vie se résume tout entière en ce mot : "il leur était soumis".

Quelle longue leçon ! Et, par conséquent, combien importante ! Jésus venait corriger notre orgueil et instruire les hommes de leurs devoirs. Et comme l'humilité est le caractère même du chrétien, il devait en donner un exemple à jamais mémorable. Comme l'obéissance est la voie royale par laquelle nous devons passer tous, il y est entré le premier. Ceux qui commandent sont si portés à oublier qu'au-dessus d'eux il y a Dieu, et ceux qui obéissent si prompts à se révolter que, pour les encourager tous, Jésus-Christ a cessé de commander pour obéir. Ne nous étonnons pas qu'il ait consacré la plus grande partie de sa vie à la soumission.

Mais n'oublions pas la leçon qu'il nous a donnée. Les moindres de ses paroles sont pour nous des oracles ; ce qu'il a fait durant un tiers de siècle doit nous impressionner bien plus vivement. On n'est pas chrétien sans la vertu d'obéissance. La société humaine repose elle-même sur le principe de l'autorité ; qu'il soit détruit ou seulement ébranlé, familles et Etats tombent pêle-mêle dans l'anarchie et le sang.

A présent, nous allons sortir de la maison de Nazareth qui nous a retenus si longuement. Nous n'avons pas tout vu, nous n'avons pas tout dit : peu importe. L'essentiel est que nous ayons compris les sublimes tableaux qui ont passé devant nos yeux, et que nous emportions cette conviction : à Nazareth, Jésus-Christ ne perd pas son temps ; il n'est pas comme un conquérant qui prépare une campagne. Sa vie retirée est aussi féconde, plus féconde peut-être que sa vie publique, puisque par trois ans de prédications, de miracles et de bienfaits il n'a pu s'attacher qu'un petit nombre de disciples. Mais, en ce moment, il pratique d'une sublime façon toutes les vertus qu'il prêchera plus tard : l'amour filial, la pauvreté, l'obscurité, le travail, la souffrance, la douceur, l'humilité, l'obéissance. A l'insu des hommes et des démons, il est en train de rebâtir le monde.

Il est un trait fort connu. Le philosophe Libanius, admirateur de Julien l'Apostat, rencontra un jour un chrétien et lui demanda : " Que fait à présent le fils du charpentier ? - Un cercueil. » A quelques jours de là, Julien frappé par une flèche venue on ne sait d'où, était couché dans la tombe. Pendant les trente ans de son obscurité, le divin Charpentier faisait aussi un cercueil, non pas pour un empereur impie, mais pour le vieux monde. Il taillait la Croix du haut de laquelle il devait tout attirer à lui ; il façonnait un moule pour y couler le monde moderne.

Vingtième jour : LES NOCES DE CANA

César contemplant un jour, à Cadix, la statue d'Alexandre le Grand, se prit soudain à gémir et à pleurer. Et comme on lui demandait la raison de sa douleur « Malheureux que je suis, répondit-il, à mon âge celui-ci avait déjà conquis le monde, et moi je n'ai rien fait encore ! » Aussitôt il revint à Rome, pour saisir la première occasion de tenter quelque chose de grand.

Voilà bien l'homme, toujours pressé parce qu'il dure peu. Dieu, lui, ne se hâte pas, parce qu'il est éternel. Quoique Jésus-Christ se proposât un ouvrage plus grand qu'Alexandre et César, il se fait attendre pendant des siècles ; et quand enfin il est descendu parmi nous, il se recueille encore trente ans dans l'obscurité. Alors seulement il se révèle au monde qui le possède sans le soupçonner.

C'est aux noces de Cana. Sa Mère s'y trouve et tient une grande place dans cette scène. On dirait même que cette page de l'Evangile a été écrite tout exprès pour mettre en un relief saisissant la bonté et la puissance de Marie. Ces deux vérités, bien souvent on les établit sur la parole de l'homme, des saints et des docteurs. Ici, c'est Dieu qui va les affirmer par un miracle éclatant.

I Notre Seigneur est au commencement de sa vie publique. Il vient du Jourdain où il a reçu le baptême de Jean. Deux disciples ont quitté le Précurseur et se sont attachés au Christ ; deux autres se sont joints à lui en route.

Or, en ce temps-là, « *Il y eut des noces à Cana, en Galilée ; et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi invité avec ses disciples* » et y alla. Pendant le repas, *le vin manqua*. Marie, avec son œil de femme exercé à ces détails d'intérieur, Marie s'en aperçut. Elle s'en émut, par pitié pour les époux et les convives. Elle est femme, elle est mère, elle est pauvre, elle est bonne ; elle ne peut pas ne pas compatir à cet embarras domestique. Se tournant vers son Fils, elle lui dit simplement « *Ils n'ont plus de vin !* » Dans ce mot apparaît toute l'âme de Marie avec sa discrétion, sa bonté, sa confiance absolue. « *Ils n'ont plus de vin !* » Elle demandait donc à Jésus d'en donner par un miracle ; et de miracle, Jésus n'en avait point fait encore.

Vous savez la réponse qu'on met habituellement dans la bouche de Jésus : « *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* » Oh ! cette parole, je ne la puis souffrir, elle n'est pas la vraie. Le texte primitif est tout autre. La locution hébraïque se traduit mot pour mot : « *Que fait cela à moi et à vous ?* » Qu'est-ce que cela peut nous faire que le vin manque ? Pourquoi m'entretenir de cette affaire ? Que vous importe à vous, ma Mère, et à moi venu ici-bas pour les choses de mon Père ? Que nous importe à tous deux ? *Quid mihi et tibi ?* D'ailleurs, cette version s'accorde seule avec la suite de la réponse du Sauveur : « *Mon heure n'est pas encore venue.* »

Comment donc ! Il n'y aurait rien de commun entre Jésus et Marie ? Mais, tout leur est commun : la chair qui les revêt, le sang qui circule dans leurs veines, le cœur qui bat dans leurs poitrines, l'amour qui les unit, les sentiments qu'ils partagent, leur volonté en harmonie, la mission qu'ils remplissent, tout, sauf la divinité.

D'autre part, le divin Sauveur reçut toujours avec condescendance et affection ceux qui venaient lui demander des miracles de guérison :

«Ayez confiance ; votre foi vous a sauvé... Je n'ai jamais rencontré une telle foi en Israël... O femme, votre foi est grande ; à cause de ce que vous venez de dire, ce que vous désirez va s'accomplir. » La foi, la confiance, voilà des sentiments auxquels Jésus ne résista jamais.

Et Marie mille fois plus croyante et plus confiante que tous les lépreux et les aveugles guéris, serait repoussée par une réponse brutale ! Mettez sa parole dans la bouche de Madeleine, de la Chananéenne, d'une pécheresse et d'une étrangère quelconque, du cœur de Jésus s'échappera une louange, et de sa main une grâce. Et parce que Marie est la sainteté à son plus haut sommet, parce qu'elle est Mère de Dieu, elle recevrait de son Fils cette réponse sévère jusqu'à l'injustice, humiliante jusqu'à l'outrage : Que me voulez-vous ? Vous savez bien qu'il n'y a rien de commun entre vous et moi. - Non, non ! Tout nous dit non : notre cœur, notre raison, le texte véritable et la science aussi. « Femme, que nous importe à tous deux ? »

Reste ce mot de femme qui blesse les oreilles modernes. Mais, dans les langues anciennes, il n'avait rien d'offensant ; souvent même, il était un terme de respect.

Tout cela n'empêche pas que Jésus refuse le miracle demandé ; et il motive son refus par un second considérant très grave : «Mon heure n'est pas encore venue». Le temps n'est pas encore arrivé où mes miracles remueront les foules. Mon Père qui mesure tout, jusqu'à la rosée des fleurs, mon Père a marqué les époques ; il ne nous appartient pas de les prévenir.

Sans doute, Marie va se soumettre à ces hautes raisons ? Pas du tout. Comme si son Fils n'avait rien objecté, comme s'il avait consenti, elle se tourne vers les serviteurs et leur dit simplement : « *Ce qu'il vous dira, faites-le.* »

Vous savez le reste. Il y avait, dans le vestibule de la maison, six grandes urnes de pierre, couvertes de feuillage, selon l'usage de l'Orient, pour conserver aux eaux leur fraîcheur. Jésus les fit remplir et dit : « *Puisez maintenant.* » On puisa : c'était du vin. Le miracle était accompli.

II En vain chercherait-on dans les ouvrages des hommes, dans les chefs-d'œuvre de l'éloquence, les écrits des docteurs et les pages inspirées des saints, une page aussi lumineuse que celle-là sur le rôle bienfaisant de Marie. En parlant ainsi, je me rends très bien compte que j'énonce une sorte de naïveté : car, ici, c'est Dieu qui enseigne, et personne n'enseigne comme lui ; c'est Notre Seigneur qui se donne la peine de mettre en pleine lumière l'œuvre de sa Mère, et vous savez s'il réussit. Dans la scène des noces de Cana, éclatent avec une netteté singulière la bonté compatissante de Marie, sa puissance, et jusqu'à ses procédés et à ses touchantes industries.

Que Marie s'occupe de nos besoins spirituels, nous nous y attendons et nous le savons. Elle est le canal de la grâce. Mais, qu'elle s'intéresse à nos besoins matériels, si petits soient-ils, avec une sollicitude maternelle, nous n'osions l'espérer ; et c'est ce que proclament les noces de Cana.

En effet, qu'est-ce que Marie veut éviter à ces pauvres époux dont le nom même nous est inconnu ? Est-ce un grand malheur qui les menace dans leur vie, dans leur santé, leurs petits avoirs, l'avenir de la famille qu'ils fondent en ce moment ? Non, bien moins que cela : une honte purement humaine, une confusion d'amour-propre, un froissement de leur vanité, une interruption de leur banquet qui, en est à son troisième jour.

Ils ne manquent pas d'une chose nécessaire à la vie, ils ne manquent pas de pain. Ils manquent de vin, d'un vin épuisé par des libations prolongées ; ils manquent, de vin pour continuer leur noce à la façon orientale, plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines.

Pour le leur donner, il faut un miracle, le premier de Jésus ; et Marie n'hésite pas à le demander. Bien plus, elle n'attend pas que les pauvres époux lui aient avoué leur embarras et l'aient priée de leur venir en aide. Elle les prévient. Elle a vu, cela suffit ; son cœur est ému et son intervention assurée.

O Marie, nous savions que vous êtes bonne, bonne à l'infini et que, quand il s'agit du salut d'une âme, vous mettez tout en mouvement. Mais, que vous preniez part à nos difficultés de chaque jour, que vous préveniez nos demandes, que le remède nous arrive parfois avant que nous l'ayons réclamé, que vous provoquiez parfois le miracle pour nous procurer une sorte de gâterie, vraiment nous nous refuserions à le croire si l'Évangile ne nous le montrait avec une éblouissante clarté.

Il nous montre aussi, dans la même scène, l'étonnant pouvoir de Marie sur son Fils. Ce qu'elle demande de lui, c'est un acte dont il se montre parcimonieux et, pour ainsi dire, avare : un miracle. Cet acte de sa toute-puissance, Jésus n'est pas disposé du tout à le faire. Il a même de très graves raisons de s'en abstenir, et il les donne : le moment de manifester sa divinité n'est pas encore venu ; un miracle serait hors de proportion avec le besoin, avec l'effet à obtenir.

Marie ne se résigne pas à voir cette noce de pauvres gens se terminer en confusion pour tous. Elle n'accepte pas sa défaite : de défaite, il n'en est pas pour elle. Elle ne se donne pas même la peine de répondre aux raisons si fortes de Jésus. Mais, sûre de son Fils, avec une confiance imperturbable elle se tourne vers les serviteurs : « *Faites ce qu'il vous dira.* » J'ai demandé un miracle, il va se faire. - Et il se fait.

Quel pouvoir ! A douze ans, Jésus avait apparu au Temple entouré de divines clartés, comme si l'heure de son apostolat avait sonné ; et Marie, accourant, l'avait repris et gardé dix-huit ans encore sous son égide. A trente ans, le Sauveur déclare que le temps de ses miracles n'est pas encore venu ; et Marie lui fait avancer l'heure de ses prodiges, comme elle avait reculé celle de la séparation. Le Christ lui dit qu'il ne fait pas de miracle pour si peu ; et elle lui force la main, pour ainsi dire. C'est ainsi qu'elle dispose de son Fils et de son Dieu. C'est ainsi qu'elle peut tout, tout !

Quels moyens emploie-t-elle pour obtenir de si beaux triomphes ? Oh ! bien simples, vous avez dû le remarquer.

D'abord, elle ne demande pas, ne supplie pas, ne commande pas. Elle montre, elle expose, elle informe un mot : « *Ils n'ont plus de vin* ». Telle une mère qui, à table, se contente de dire à son fils : « Je n'ai plus de vin », et qui est aussitôt servie. Il lui a suffi d'indiquer. Marie procède de même, tant elle est sûre d'être exaucée !

Ensuite, elle ne se met pas en frais d'arguments pour vaincre son Fils. Elle ne discute pas ses objections, ne raisonne pas avec lui. Bien plus, elle ne lui répond même pas un mot. Elle fait comme s'il n'avait rien dit, comme s'il avait tout accordé, ou comme si elle n'avait pas entendu. Elle s'adresse aux serviteurs : « *Tout ce vous dira, faites-le.* »

C'est absolument étrange, n'est-ce pas ? Oh ! c'est que Marie entretient avec son Fils une conversation muette qui échappe à toute oreille. On a remarqué qu'elle ne parle que quatre fois dans l'Évangile, elle qui a enfanté le Verbe ! Ne nous en étonnons pas. Elle est en colloque intime perpétuel avec Dieu.

Pour le moment, Jésus lui dit : je ne vous ai refusé le miracle que pour éprouver votre constance, signaler l'énormité de la faveur que vous demandez et faire ressortir votre puissance. Mais, je n'ai parlé que pour ceux qui nous entourent. Mère, je ne puis rien vous refuser. C'est à cette parole secrète que fait suite l'ordre de Marie aux serviteurs.

Enfin, toutes les fois qu'elle va recevoir une grâce insigne, elle est d'abord humiliée. L'humiliation a eu lieu, la gloire vient après. Marie le sait. Elle est sûre que le refus doublement motivé de son Fils est l'avant-coureur d'une promesse, et que son épreuve aboutit à un triomphe : de là, son assurance et cet ordre : « *Faites ce qu'il vous dira.* »

Ainsi, Marie sort du festin de Cana avec une auréole de bonté sans égale et de puissance telle que rien ne lui résiste.

Vérité infiniment consolante pour nous ! Ce que Marie fut aux noces de Cana, elle l'est encore ; ce qu'elle fit pour de pauvres époux, elle le fait pour nous. On ne saurait assez le dire : quand le Saint-Esprit écrit , c'est pour les siècles ; il ne raconte pas, il enseigne. Lors donc qu'il met en scène la Sainte Vierge, c'est pour nous montrer ce qu'elle est vraiment, ce qu'elle fait toujours. D'autant plus qu'il parle d'elle si rarement ! S'écarter de cette règle, c'est rabaisser la vie de la Sainte Vierge au niveau de la vie d'un saint quelconque. Ses paroles et ses actions seront édifiantes, rien de plus. Je saurai qu'à Cana elle fut assez compatissante pour demander un miracle et assez puissante pour l'obtenir, et ce sera tout.

Et ce ne serait pas assez. L'œuvre de Marie à Cana se continue ; nous tous sommes les convives de Cana. Quelle est la vie, l'occupation de Marie au ciel ? Elle contemple son Fils ; et elle nous regarde, nous aussi, ses enfants. Relevant ses yeux vers Jésus, elle dit : Voyez ! un tel est malade, tel autre souffre de la misère ; celui-ci est dans le deuil, celui-là sur la pente du désespoir. Mes enfants, et vos frères, sont malheureux. Ils sont divisés, la discorde règne parmi eux, ils sont persécutés par les méchants, on leur enlève votre image et la mienne, on s'efforce de leur ravir leur foi. Voyez !

Son Fils peut lui répondre comme autrefois : Que nous importe à tous deux ! Ne savez-vous pas que le disciple doit souffrir comme le Maître, et le fils comme la Mère ? Mon heure n'est pas venue. Non, le temps n'est pas arrivé ou la force de mon bras remettra tout en place. - Alors, Marie, sans se déconcerter, se baisse vers nous comme elle se tourna vers les serviteurs de Cana, et nous dit : Faites tout ce qu'il vous dira, observez ses commandements, et je réponds du reste ! Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent.

Obéissons donc à Dieu, soyons chrétiens ; et il est certain qu'il ne résistera pas, qu'il reprendra un jour ces paroles : « *Puisez maintenant* ». Oui, puisez à la source que je viens d'ouvrir, à la source de la paix, de la consolation, du bonheur, de la prospérité et des bénédictions de la terre ; puisez à la source du miracle, en attendant de boire à la source de l'éternelle félicité.

Vingt et unième jour : MARIE PENDANT LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE SEIGNEUR

Voilà l'annonce d'un sujet qui n'existe pas, un titre sans chapitre. Pendant les trois ans de la vie publique de son divin Fils, Marie n'agit pas, ne parle pas, ne paraît pas. Elle est effacée à un tel point que, sans deux passages de l'Évangile qui prouvent sa présence, on serait tenté de croire qu'elle n'est plus sur la terre. L'Évangile ne dit rien d'elle.

C'est précisément parce qu'il n'en dit rien que nous devons rechercher la raison de son silence, et qu'une question se pose immédiatement : comment se fait-il que la Sainte Vierge qui jusqu'ici a occupé une si grande place dans la vie de Jésus, n'en tienne plus aucune ? Pourquoi Notre-Seigneur qui s'est montré si longtemps inséparable de sa Mère, qui l'a entourée de tant de gloire et honorée d'une soumission de trente ans, la rejette-t-il dans l'ombre et ne parle-t-il d'elle que pour la rabaisser aux yeux de la foule ?

Cette simple remarque a troublé bien des âmes. Il leur a semblé que l'obscurité de Marie était pour elle une diminution. Elles se sont demandé avec inquiétude si nous ne mettons pas la Vierge trop haut, puisque son Fils lui-même, sa carrière de Sauveur une fois commencée, semble l'oublier et la mettre si bas [V. Aug. Nicolas].

Tel est le problème qui se présente. Il vaut la peine d'être discuté. Avant de le résoudre, il faut le poser nettement, dans toute son ampleur, c'est-à-dire exposer en détail et sans en rien dissimuler les abaissements de Marie pendant l'apostolat de son Fils.

I A l'inverse des autres hommes, Marie semble diminuer d'éclat à mesure qu'elle avance dans la vie. Elle pourrait dire comme le Précurseur : « *Il faut que le Messie grandisse, et que je diminue.* » Sa personnalité s'efface à mesure que celle de Jésus se dégage et s'accroît. Au commencement de sa Maternité, pendant que son Fils lui est inhérent, elle est en pleine lumière surnaturelle. Les miracles se succèdent éclatants, rapprochés, à l'Annonciation, à la Visitation, à la Maternité, à la purification, à la fuite en Egypte et au retour à Nazareth. Puis, c'est une dizaine d'années de silence que vient rompre l'apparition de Jésus au milieu des docteurs. Cette fois, ce sont dix-huit ans d'effacement complet qu'aucun fait ne traverse, qu'aucun prodige n'illumine, si ce n'est le long prodige de la soumission de Jésus. Un miracle cependant vient clore cette période d'obscurité : le miracle de Cana, aussi glorieux pour Marie que pour son Fils.

Mais, à partir du moment où Jésus commence à prêcher, Marie n'existe presque plus ; son obscurité est complète. Le Christ se choisit des compagnons parmi des pêcheurs qui deviennent sa nouvelle famille. Il nous fait connaître leurs

noms, leurs actes, leurs paroles, leurs questions, leurs réponses, leurs doutes, leurs caractères, leurs défaillances et leur dévouement. De Marie, rien ; ni une action, ni une parole.

Il s'assoit sur la margelle d'un puits pour converser avec la Samaritaine ; il accepte l'amour de la Madeleine à qui il promet un renom éternel, il la loue d'avoir choisi la meilleure part, il nomme Marthe, il défend la femme adultère, il rend son fils à la veuve de Naïm, il est touché du denier de la veuve. Et parmi toutes ces femmes que le monde n'oubliera jamais plus, il n'y a pas une place pour Marie.

Le Christ se transfigure au Thabor, et se donne à la sainte Cène : Marie est absente.

A ses derniers moments, il console les femmes de Jérusalem, il prie pour ses bourreaux, il promet son paradis à un voleur : et il ne pense à sa Mère que pour la donner [V. Auguste Nicolas].

Jamais il n'est question d'elle. Je me trompe: il en est question deux fois, pour la rabaisser. Quand une femme s'écrie: « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ! » Jésus détourne cette louange de sa Mère et la reporte sur ceux qui sont fidèles à la grâce : « Plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent. » Lorsqu'on vient lui dire que sa Mère et ses frères, impuissants à percer la foule, cherchent à lui parler, il a l'air de méconnaître sa Mère et de renier ses parents. « Ma mère et mes frères, les voilà ! » dit-il en désignant la multitude. « Quiconque fait la volonté de Dieu, écoute et observe sa parole, celui-là est mon frère, et ma mère. »

Ce qui achève de nous confondre, c'est que les Evangélistes rapportent tous ces faits sans s'étonner, presque sans les remarquer, et que Marie ne songe nullement à se plaindre. Elle accompagne habituellement le Sauveur dans ses courses apostoliques ; mais, elle est confondue dans la foule dont rien ne la distingue ; et si quelqu'un vient l'en faire sortir, aussitôt son Fils l'y replonge.

Evidemment, il y a de quoi ébranler les faibles et alarmer les aimants. Que les uns et les autres se rassurent. Nous sommes en présence d'un mystère, c'est-à-dire d'une vérité cachée qui va jaillir et couronner Marie de sa suprême gloire.

Deux faits sont à expliquer : le silence fait autour de la Sainte Vierge pendant la vie publique du Sauveur, et l'espèce de dureté avec laquelle son Fils semble lui parler. Il est bon de les envisager séparément.

II Une simple question va tout éclairer. Que fait Jésus pendant les trois dernières années de sa vie ? Il enseigne, il convertit, il guérit, il sauve. Qu'est-il en ce moment ? Ni fils, ni ouvrier ; il est Sauveur, tellement Sauveur que son nom, Jésus, signifie Sauveur. Il a eu trente ans pour sa Mère, il lui en reste trois pour le genre humain. Il est tout entier aux ignorants qu'il doit instruire, aux égarés qu'il doit ramener, aux pécheurs qu'il doit sanctifier. Il l'a dit maintes fois : « *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues... Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.* »

Il est le Pasteur qui laisse quatre-vingt-dix neuf brebis pour courir après la centième qui s'est égarée. Les quatre-vingt-dix neuf fidèles, remarquez qu'il les abandonne pour la fugitive. Il est encore le Père si heureux d'avoir retrouvé son prodigue que l'aîné en devient jaloux. De fait, il recherche la société des pécheurs, il s'assoit à leur table ; et aux Phariséens qui s'en scandalisent il répond : « *Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs* » Il pousse la preuve à bout en choisissant pour son successeur Pierre qui l'a renié, en chargeant d'écrire sa vie le publicain Matthieu, en faisant son grand apôtre du persécuteur Paul. En un mot, tout son temps, tous ses soins, toutes ses préoccupations sont aux pécheurs.

Dès lors, l'oubli où il laisse sa Mère n'est-il pas expliqué ? S'occuper d'elle, ne serait-ce pas dire qu'elle en a besoin, la mettre au niveau des autres hommes et, en quelque sorte, l'outrager ? L'obscurité ou le Sauveur la laisse est le plus magnifique témoignage qu'il puisse rendre à sa sainteté. Moins il fait pour elle, plus il la proclame pure. Le seul éloge qu'il puisse faire d'elle, est celui du silence. Plus ce silence est profond, plus Marie est honorée. Elle n'a rien de commun avec les pécheurs ; il ne doit donc pas être question d'elle à présent.

Elle n'est ni égarée, ni prodigue, ni ignorante, ni malade ; elle est sainte éminemment. Le Sauveur n'a pas à travailler pour elle ; pour le moment, il est aux autres.

Marie n'en reste pas moins la plus chère au cœur de son Fils. Le médecin, selon la pensée de Bossuet, va droit au malade et ne donne aucune attention aux autres personnes de la maison, qu'il préfère cependant, parce qu'elles ont la santé. On néglige les gens de la famille, pour s'occuper d'un hôte parfois importun. Le Père de l'Evangile est tout à son prodigue, quoiqu'il aime davantage l'aîné. De même, le divin Sauveur est tout entier aux pauvres pécheurs, mais il réserve ses tendresses à sa Mère. Pendant qu'il semble l'oublier, il est avec elle. Il n'a pas à lui parler : une conversation intérieure les unit toujours. Alors que les disciples et les foules peuvent croire qu'il n'a pas une pensée pour celle qui le porta dans son sein, il répand sur elle des grâces ineffables.

Marie connaît ce mystère et se réjouit de son effacement. Comment s'en plaindrait-elle, d'ailleurs, elle qui, pendant trente ans, a, pour ainsi dire, absorbé son Fils ? A présent, sa Maternité doit être obscurcie pour laisser rayonner la divinité de Jésus. Quand le soleil paraît à l'horizon, il éteint les astres qui sont au firmament, et les efface d'autant plus complètement qu'ils sont plus rapprochés de lui. Le soleil est le Sauveur ; l'astre le plus voisin est Marie qui subit à présent une éclipse momentanée, avant-coureur d'un plus brillant éclat.

Nous comprenons que Jésus enveloppe de silence sa Mère pendant trois ans. Mais, comment expliquer les sévérités, au moins apparentes, que nous avons signalées ? Ici, la difficulté paraît plus grande ; au fond elle ne l'est pas.

Au moment dont nous parlons, Marie n'est pas encore sur le trône où l'univers doit la vénérer ; elle y monte. Sa physionomie n'est pas encore complète, elle s'achève. Ses perfections grandissent, et elles ne le peuvent que par l'humiliation. On ne monte qu'en descendant, on ne s'élève qu'en se rabaisant.

Si Notre Seigneur, dans ses voyages à travers la Judée, avait exalté sa Mère et lui avait attiré les hommages des peuples, c'était pour elle d'innombrables mérites de moins et une Sainte Vierge qui ne serait plus la nôtre. C'eût été encore, à en croire d'illustres commentateurs, un danger effrayant pour son âme. Etre portée, de si bas si haut, jusqu'à être la Mère de Dieu et, en outre, être acclamée par les multitudes, quel vertige pour l'orgueil ! Et si la chute se produit,

quelle chute ! Qui ne frissonne à cette pensée ? C'est pourquoi, dit saint Augustin, « la mesure de l'humilité pour chacun doit être la mesure de sa propre grandeur. » Pour ne pas tomber, il faut être aussi humble qu'on est grand. Marie étant la plus élevée des créatures, devait être la plus humble ; et pour être la plus humble, être la plus humiliée.

Or, pour être humiliée vraiment et à fond, il fallait qu'elle le fût de deux façons : comme *Mère de Dieu* et par la main de son *Fils*. Tout autre outrage ne l'aurait pas atteinte, sa vraie grandeur restant intacte. Qu'on l'eût attaquée comme femme, comme épouse d'un charpentier, comme pauvre ouvrière, peu lui aurait importé : elle se serait réfugiée dans sa dignité de Mère divine. Que même les juifs eussent nié sa Maternité, peu lui importait encore, si son Fils l'avait proclamée. Mais après trente ans d'intimité sans égale et d'autorité parfaite, se voir, à la face des peuples, délaissée, méconnue, presque désavouée comme Mère par Jésus, alors qu'il appelle Samaritains et pécheurs aux divins embrassements, voilà l'humiliation suprême, la seule réelle, et la nécessaire ! Enlevez-la, il n'en reste plus de vraiment dure ; et comme il en fallait une, il fallait celle-là !

Il la fallait aussi, parce qu'elle devait être à la dimension de Marie qui, infiniment plus haute que toute créature, devait être infiniment plus rabaissée.

Il la fallait encore, parce que la Mère devait ressembler au Fils et que les humiliations de l'une devaient se rapprocher autant que possible des humiliations de l'autre.

Jésus-Christ s'est anéanti autant que faire se peut, en s'incarnant et en voilant sa divinité ; Marie s'abaissera en se dépouillant de sa Maternité divine aux yeux des hommes et en passant pour une femme ordinaire.

N'eût-il pas été étrange, d'ailleurs, que ce qui fait l'humiliation du Fils fût la gloire de la Mère ? Marie ne pouvait se dire Mère de Dieu, sans dire que le Fils de Dieu est né de la femme ; elle ne pouvait s'élever sans abaisser son Fils.

Il la fallait enfin, cette suprême humiliation, parce que le grand mystère de l'Incarnation ne devait être révélé que plus tard, même aux apôtres. C'eût été la dévoiler que proclamer Marie Mère de Celui qui établissait sa divinité à grands coups de miracles.

Telles sont les raisons pour lesquelles Marie est immolée si longuement, si publiquement par la main de son Fils, dans ce qu'elle a de plus auguste et de plus cher, dans sa dignité de Mère de Dieu.

Marie sortit de l'épreuve, plus grande et plus parfaite. Ne s'abaisse pas qui veut : pour donner, il faut avoir ; et pour s'humilier, posséder quelque grandeur. Marie descendit des hauteurs de la Maternité divine à la bassesse des femmes ordinaires, comme son Fils était descendu du ciel sur la terre. Ainsi, elle se rapprocha davantage encore de Dieu. Ses humiliations passagères ont abouti à un triomphe éternel.

Vingt-deuxième jour : MARIE AU CALVAIRE

La Sainte Vierge est totalement effacée pendant la vie publique du Sauveur. Elle n'est pas à la Transfiguration, dont le but était d'éclairer et d'affermir le cœur des apôtres. Elle n'assiste pas même au prodige ineffable de l'Homme-Dieu se donnant en nourriture et en breuvage à ses compagnons et, par eux, à tous les hommes. Mais, dès qu'il s'agit de souffrir, elle est là. Celle qui n'avait été ni au Thabor ni à la sainte Cène, est au Calvaire. Aussitôt que la Croix est dressée, Marie est auprès.

Elle y est *seule*. Apôtres et disciples se sont enfuis. Marie de Cléophas, Madeleine et saint Jean ne sont là que comme la suite de la pauvre Mère qu'ils veulent soutenir, et ils ne comprennent pas le mystère de la Rédemption qui s'accomplit en ce moment. « Le prodige étonnant d'un Dieu souffrant pour ses ennemis, n'a pour témoin que la Sainte Vierge. Les Juifs et les païens n'y voient qu'un homme, qu'ils haïssent ou méprisent, attaché à une croix. Les femmes de Galilée n'y voient qu'un juste qu'on fait mourir cruellement. Marie seule, représentant toute l'Eglise, y voit un Dieu souffrant pour les hommes. » [Nicole]

Elle y est *debout*, comme pour un office, dans l'attitude du sacrificateur. En effet, elle immole son Fils et elle-même pour les péchés du monde. Non seulement elle assista au grand drame final de la Rédemption, mais elle y prend part. A la Passion s'ajoute sa Compassion. Elle nous enfante à la vie et s'établit notre Mère. Contemplons-la dans cette douloureuse et sublime fonction de co-Rédemptrice du genre humain, renvoyant plus loin [Voir : « Les douleurs de la Sainte Vierge » - vingt-cinquième jour] l'étude de ses effroyables Douleurs.

La Rédemption n'est pas indépendante, isolée de l'Incarnation : elle en est la fin, le terme et le couronnement. Elle en sort comme le fruit de la fleur, ou la fleur de la tige. Jésus-Christ ne s'est fait homme que pour souffrir ; il n'est pas né dans le temps pour vivre, mais pour mourir pour nous. Il ne s'est pas transformé en holocauste dans le cours de sa vie mortelle ; il est né victime, pour vivre et mourir victime. Il a commencé son immolation à Bethléem, l'a continuée trente-trois ans en Egypte, à Nazareth, en Judée, et l'a achevée au Golgotha. La crèche et la croix se touchent et ont une même raison d'être. La croix est la consommation du sacrifice inauguré par la crèche.

Mais l'Incarnation n'a pas eu lieu sans la Sainte Vierge. Le Fils de Dieu ne s'est pas fait Fils de l'homme sans mère ; il ne l'est pas même devenu à l'insu de celle qui serait sa mère : il ne s'est incarné qu'après le consentement délibéré, libre, explicite de Marie ; il n'est descendu dans son sein virginal qu'après son "*Fiat*" !

Or, ce *Fiat* porte non seulement sur le fait de la conception du Verbe, mais sur toute sa vie, sur sa mission ici-bas, sur sa Passion. Par ces mots adressés à l'ange « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole,* » Marie dit d'abord : « Je consens à être la Mère du Messie. Et elle dit aussi : « Je consens à être la Mère d'un Dieu qui naîtra dans une crèche, fuira devant Hérode, s'ensevelira dans la pauvreté et le mépris, se fera charpentier, sera haï, persécuté, contredit et, finalement, mourra dans les supplices comme un malfaiteur. Je consens encore à partager ses souffrances, comme toute mère le fait naturellement et nécessairement pour son fils. »

Telle est l'étendue du consentement donné par la Sainte Vierge, au jour de l'Annonciation. La rétrécir, serait taxer d'ignorance grossière Marie qui connaissait les Ecritures, la vie et la mort du Messie.

Ce serait même dire que Dieu a trompé la Vierge de Nazareth et extorqué son consentement, en lui cachant la vie de son Fils et les souffrances attachées à la Maternité divine. Car, ce qu'il demande à Marie, ce n'est pas seulement de

concevoir et d'enfanter le Verbe, c'est d'être sa vraie Mère toujours, de souffrir avec lui et, en somme, de l'immoler. Puisqu'il lui demande un pareil sacrifice, il lui en révèle toute l'étendue et toute l'horreur.

Dès la proposition de l'ange, Marie vit donc distinctement la Croix et toutes les étapes qui la précèdent. Elle accepta. Elle accepta de mettre au monde un Fils pour le donner, le perdre et le sacrifier. Elle devint Mère de Jésus-Christ, avec l'intention de l'immoler. Elle l'offrit en holocauste à Bethléem, elle l'offrit à la Présentation au Temple, elle l'offrit tant de fois encore ! Ainsi, elle coopéra au rachat du genre humain. C'est la première phase de sa co-Rédemption.

Voici la seconde. Au Calvaire, elle immola son Fils et elle-même.

L'heure de l'immolation suprême a sonné. Marie doit être là, pour accomplir le sacrifice divin en union avec son Fils. Au Golgotha, se trouvent tous les hommes qui vont être rachetés ; le Père qui s'apprête à recevoir le sang de son Fils comme rançon de nos péchés ; le Saint-Esprit en l'amour duquel nous allons devenir enfants du Père ; et le Fils qui va donner sa vie. Il faut qu'il y ait sa Mère sans laquelle il n'est pas né, et sans laquelle il ne veut pas mourir ; sa Mère qui ne l'a reçu dans son sein, revêtu de sa chair, nourri, élevé, conduit à l'âge d'homme que pour le livrer à la mort !

Elle est là, en effet, et *debout*, ferme et héroïque, elle renouvelle expressément le consentement donné à l'ange, elle offre le grand sacrifice de son Fils, elle le livre aux hommes et le donne à Dieu. Elle se livre et se donne elle-même. Aux souffrances de la divine Victime, elle ajoute les siennes qui sont les mêmes. La Mère et le Fils saignent des mêmes blessures et agonisent sur la même croix. « O Marie, s'écrie saint Bonaventure, pourquoi donc êtes-vous allée, vous aussi, vous sacrifier sur le Calvaire ? Un Dieu crucifié ne suffisait-il pas à notre Rédemption, et fallait-il que sa Mère fût crucifiée avec lui ? » Sans doute, la mort de Jésus-Christ était plus que suffisante. Mais Marie devait la consentir et la vouloir en ce suprême moment, comme elle l'avait consentie et voulue trente-trois ans auparavant. Elle tint à contribuer à notre salut par l'offrande de ses douleurs et par son martyre tout spontané.

Quelle générosité ! C'est la générosité même de Dieu. Dieu a un Fils engendré de toute éternité, égal à lui-même, délices de son cœur, contentant pleinement son besoin d'aimer. Et néanmoins, tel est son amour pour les hommes qu'il le livre à la mort pour eux. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. »

Marie ne fait pas moins. Elle a un Fils unique dont la vue produit l'extase, dont l'absence arrête la vie ! Un Fils splendeur de l'humanité et divinité visible, qui a épuisé sa fécondité et respecté sa virginité. Et telle est sa pitié pour nous qu'elle l'immole sur une croix pour nous sauver. Qu'il meure, afin que les hommes vivent : Marie a tellement aimé le monde qu'elle lui a donné son Fils unique.

On n'adopte des enfants que si l'on n'en a point. Dieu en possède un, et il veut nous avoir pour enfants. Comment va-t-il s'y prendre pour réaliser son dessein ? Dans son amour infiniment ingénieux et inventif, il perd en quelque sorte son Fils pour nous adopter, et il fait mourir l'unique héritier pour nous donner part à ses droits. - Marie n'en est pas quitte à meilleur compte.

Elle aussi a un Fils, et elle nous veut pour enfants, quoiqu'il lui en coûte la mort de son premier-né. Elle se joint donc au Père éternel, et tous deux, d'un commun accord, livrent leur commun Fils au supplice.

C'est pour cette grande tâche que Marie est au pied de la croix. En ce moment, elle enfante les hommes à la vie de Dieu, et elle devient notre Mère. Il nous reste à le considérer.

II Marie est mère. Elle remplit ici la fonction première imposée à la femme dès le commencement : « *Tu enfanteras dans la douleur.* » Elle opère le douloureux enfantement de l'humanité à la vie surnaturelle.

Jésus-Christ n'a pas voulu racheter le monde sans la coopération de Marie. La Passion du Fils n'a été effective que par la Compassion de la Mère. Réellement donc, la Sainte Vierge nous fait passer de la mort à la vie ; elle nous donne une nouvelle naissance, elle nous enfante. C'est tellement vrai que le Sauveur, en ce moment même, la proclame Mère des hommes.

Sa Maternité est si féconde qu'elle ne s'arrête pas à l'enfantement d'un Fils, mais s'étend à nous tous. A la crèche, elle enfante le Chef, la Tête, à la vie humaine ; à la Croix, les membres à la vie divine. A Bethléem, elle travaille en coopération avec le Père ; au Calvaire, en coopération, avec le Fils. Des deux côtés, même fonction : elle met au monde, elle donne la vie.

Vérité plus touchante encore ! le véritable enfantement de Marie est moins celui de Jésus que le nôtre, le premier n'ayant eu lieu qu'en vue du second et pour le rendre possible. Le but final de la Maternité divine n'est pas de donner la vie à l'Homme-Dieu, mais aux hommes qu'il faut sauver. L'enfantement des hommes est la fin, celui de Jésus est le moyen : car Jésus ne naît que pour mourir, et nous renaissions pour vivre toujours. S'il n'y avait pas eu des hommes à racheter, Marie n'aurait pas été Mère ; la raison dernière de sa Maternité, c'est nous.

Enfantement d'une fécondité prodigieuse ! Tous les hommes en sortent, les damnés comme les élus, les morts comme les vivants, - puisque tous reçoivent la vie, et que ceux-là même qui la perdent l'auront reçue. Dieu avait rendu la Vierge mère de son *Premier-né*, par un miracle ; par un miracle plus étonnant, il la rend mère de milliards d'hommes. Il lui communique la fécondité divine par laquelle il a lui-même tout créé, par laquelle son Fils retire l'univers du tombeau et souffle la vie aux ossements desséchés.

Rébecca souffrant des douleurs de la maternité, le Seigneur lui dit comme encouragement : « *Deux nations sont dans vos entrailles, et deux peuples en sortiront.* » Dans les entrailles de la divine Mère, il y avait plus que deux nations : il y avait tous les peuples du passé et de l'avenir, tous les hommes couchés dans la tombe, tous ceux qui iront les rejoindre. Marie est la nouvelle Eve, la *Mère des vivants* : elle a rendu la vie à tous ceux que la première Eve avait mis à mort.

Aussi, quelles *douleurs* dans cet enfantement de l'humanité ! On peut dire qu'elles furent autant de fois renouvelées que d'hommes en sortirent. Chacun de nous eut sa part distincte dans ces souffrances et déchira Marie pour naître. De même que chaque homme, en proportion ses péchés, a fait l'office de bourreau sur la personne de Notre Seigneur ; de même que nos fautes d'aujourd'hui ont agité les fouets et planté les clous ; de même aussi, nous avons torturé notre

Mère du ciel quand elle nous mit au monde. Nous avons été arrachés à ses entrailles par le fer ! son cœur a été ouvert tout sanglant pour nous y recevoir.

Saint Jean raconte dans son Apocalypse qu'il vit « *une femme environnée du soleil, couronnée d'étoiles, ayant la lune sous ses pieds, et poussant de grands cris dans le travail de l'enfantement.* » Cette femme est Marie, dit saint Augustin.

Qui donc met-elle au monde avec tant de douleur, elle soustraite à la malédiction portée contre les mères ? Ce n'est pas Jésus, qui sortit de son sein virginal comme un rayon de lumière traverse un cristal très pur. C'est donc nous ! Et à notre Mère si forte, si héroïque, nous arrachons des cris déchirants !

Sans doute, il y a du bonheur dans ces tortures maternelles. Toute mère, au moment de le devenir, lutte entre la douleur et la joie, les larmes et le sourire. Marie, en livrant son Fils à la mort, a l'immense consolation de donner la vie au genre humain. Mais, telles sont ses souffrances que la Grande Muette en pousse des cris !

Oh ! ces cris, ne cessons jamais de les entendre ! Cette douleur, ne l'oublions jamais ! car Marie ne peut l'oublier. Sainte Mélanie, d'une nombreuse famille qu'elle avait eue, ne conservait qu'un petit enfant. Et cet enfant, malheureux reste d'une grande ruine, loin de consoler sa mère, ne faisait qu'aigrir ses douleurs ; il semblait n'être en ce monde que pour lui rappeler ceux qui étaient partis pour l'autre. N'est-ce pas le cas de Marie ? Ne lui rappelons-nous pas Celui qu'elle perdit, l'échange qu'elle fit de Lui et de nous au Golgotha ?

Souvenons-nous au moins du prix dont elle nous a payés. Sachons bien que nous sommes enfants de douleur et de sang. « N'oubliez pas, dit l'Écclésiastique, les gémissements de votre mère. Souvenez-vous toujours quels maux elle a endurés pour vous, et que sans elle vous ne verriez pas le jour. »

Oui, souvenez-vous ! Quand le mal vous attire, que la chair se révolte et que la volupté devient troublante, souvenez-vous des douleurs de votre Mère ! Quand le démon vous entraîne, laissez-vous émouvoir par les cris de votre Mère qui vous appelle, vous retient et vous réclame ! Elle a pu clouer son Fils sur une croix, elle a pu assister à son supplice pendant trois heures, parce qu'il le fallait pour notre salut. Mais, ce qu'elle ne permet pas, c'est que par leurs péchés, les hommes dressent un nouveau gibet pour elle et son Fils !

Par amour pour elle, par amour pour le divin Crucifié, reculons devant une pareille monstruosité. Enfants de Marie, n'oublions pas les gémissements de notre mère !

Vingt-troisième jour : MARIE, MÈRE DES HOMMES

Quand nous prions la Sainte Vierge et que nous faisons appel à sa puissance, les termes ne nous manquent pas. Nous lui donnons les noms de *Vierge puissante*, de *Reine de tous les saints*, de *Reine des anges*, de *Reine du ciel*. Les malades l'appellent leur *Salut* ; les affligés, leur *Consolatrice* ; les pécheurs, leur *Refuge* ; les navigateurs, leur *Etoile* ; et tous les chrétiens, leur *Secours*. Tous ces titres viennent se fondre en un seul d'où ils découlent et que nous énonçons toutes les fois que nous disons l'*Ave Maria* : celui de MÈRE DE DIEU !

Quand nous nous adressons à sa bonté et, surtout, quand le cas est pressant, nous ne faisons pas tant de détours. Nous oublions notre science et notre vocabulaire, nous redevenons enfants et nous poussons le cri de l'enfant : *Ma Mère* ! Nous ne saurions mieux dire. C'est le mot qui touche et remue les entrailles, le mot aimé de la mère plus encore que de l'enfant. Il n'est si juste et si puissant que parce qu'il est si spontané.

Il est regrettable qu'il n'ait qu'une partie de son sens et de sa valeur dans beaucoup de bouches qui le prononcent. Combien s'imaginent que nous appelons Marie du nom de mère, parce qu'elle est bonne par nature, bonne toujours, bonne à l'infini, bonne à l'égal de la mère ! Ce titre, à leurs yeux, n'est qu'une comparaison, une expression figurée, aussi exacte que possible, mais en somme une figure. Marie est bonne comme une mère : c'est tout ce qu'ils voient.

Ils ne voient que l'ombre de la réalité, car Marie est vraiment la Mère des hommes, dans toute l'ampleur du terme. Elle n'est pas ; pour nous, *comme* une mère elle est *notre Mère*. Donnez-vous seulement la peine de distinguer entre l'âme et le corps. Marie n'a pas formé nos corps, mais elle a enfanté nos âmes. De même que de sa chair elle a formé la chair de Jésus-Christ, sans produire son âme divine ; de même aussi, mais à l'inverse, elle a tiré nos âmes de ses entrailles, sans former nos corps. Comme une mère bâtit le corps de son enfant avec sa propre substance, mais n'a aucune part à la création de son âme qui vient tout entière de Dieu ; de même, mais inversement encore, Marie a engendré à la vie nos âmes mortes par le péché ; mais elle a laissé à nos mères de la terre le soin de nous revêtir de notre enveloppe matérielle. Sans nos mères de la terre, nous ne serions pas en ce monde ; sans Marie, nous n'aurions pas droit au bonheur de l'autre vie. Bref, elle est notre Mère spirituelle, notre Mère selon l'esprit, comme a dit saint Augustin. C'est assez pour qu'elle soit vraiment notre Mère : car, si nous donnons ce titre à celle qui a formé notre corps, pourquoi le refuser à Celle qui a rendu là vie à l'esprit qui nous anime ?

Ceci posé, il est facile d'établir la Maternité de Marie envers nous.

Il faut-il même l'établir sur des preuves ? Il est des vérités si éclatantes et si instinctives qu'on craint de les ébranler en les appuyant.

Je sens, moi, que Marie est ma Mère, et je tiens autant à cette idée qu'à ma foi. Je suis sûr que la plupart de ceux qui me lisent ont la même conviction qu'ils défendraient avec la même ardeur. Je rencontre un petit enfant ignorant : « Aimes-tu bien la Sainte Vierge ? - Oh ! oui. - Pourquoi ? - Parce qu'elle est ma Mère » C'est tout ce qu'il sait, ou plutôt il le sent plus qu'il ne le sait.

Je regarde dans le monde, et je vois partout les visages s'épanouir au nom de Marie, les foules courir là où l'on parle de Marie, charger de fleurs des autels qui sont ceux de Marie, chanter des cantiques et bâtir des oratoires en l'honneur de Marie, remarquer, parmi toutes, les fêtes de Marie, recourir à elle dans tous les cas désespérés avec une confiance touchante et absolue. Dans tous ces actes, elles apportent une familiarité tendre, aimante, filiale, qu'elles n'ont ni avec Dieu, ni avec les saints, et qui est celle de l'enfant avec sa mère.

Quand le malheur est imminent, sans raisonnement et comme d'instinct, nous nous réfugions dans les bras de la Sainte Vierge. A elle nous nous adressons, pour forcer Dieu s'il fait la sourde oreille. Quand nous sommes gravement coupables et que, honteux, nous n'osons pas lever nos yeux vers le Tout-Puissant dont nous sentons le regard sévère peser sur nous, nous osons encore parler à Marie, tout lui dire, tout lui avouer et la prier de nous réconcilier avec Dieu, Nous la choisissons comme intermédiaire. Nous agissons comme le jeune homme coupable qui fuit son père irrité, mais voit sa mère en cachette, pleure avec elle, la gagne à sa cause et s'en va, sûr qu'elle arrangera tout.

Allez donc dire au grand coupable que la mort va prendre, que Marie n'est pas sa Mère ! Il nous maudira, comme on maudit celui qui nous enlève notre dernier espoir. Les crimes envers Dieu nous émeuvent ; ceux envers la Sainte Vierge nous font saigner le cœur. Les persécuteurs ont essayé d'arracher du monde le nom de Jésus-Christ ils ne l'ont jamais tenté sérieusement pour celui de Marie, tellement l'entreprise serait folle. Qu'on se serve de toutes les armes qu'on voudra, de la discussion perfide, du mensonge, de l'ironie, des tourments et de la mort, jamais, jamais on n'enlèvera au chrétien cette inébranlable conviction que Marie est sa Mère. Le fond de l'Océan, supérieur aux agitations de la surface, reste toujours calme. Notre âme est si profonde et a des recoins si sûrs que les flots du monde n'y atteignent pas ; et, dans un de ces abris, nous avons logé Marie comme notre Mère ! Personne ne l'en délogera !

Remarquez bien que notre amour pour Marie est tout spécial. Il n'est pas celui que nous portons à un père, à un frère, à une sœur, à une épouse, à un ami, à un bienfaiteur. Il n'est pas non plus celui que nous gardons à notre Créateur et à notre Rédempteur. Il est à part, ayant des caractères à lui. Il est fait de tendresse douce et souriante, de familiarité et de respect, de sincérité et de pudeur, d'abandon et de caresses, de soumission et presque d'audace, de confiance sans limite et de quelque chose qui confine à l'adoration, Il est cet amour qu'on ne trouve que dans le cœur de l'enfant, et que l'enfant n'a que pour sa mère. Il est lui, et pas un autre. Impossible de le confondre !

Qu'on n'essaie pas d'expliquer la genèse de ce sentiment si particulier et si universel, si indéclinable et si vif, par l'éducation et l'hérédité. Il échappe à ces causes toujours variables, par sa permanence et son universalité.

D'ailleurs, consultez nos missionnaires qui se sont trouvés, eux, en face de la pure nature. Quand ils apprennent aux sauvages qu'il y eut sur la terre et qu'il est dans le ciel une femme pure comme l'aurore, plus belle que les anges, bonne au point de n'être que bonne, si parfaite que le Tout-Puissant n'a pu mieux faire, si puissante qu'elle obtient tout, si élevée qu'elle est la Mère de Dieu ; quand ils ajoutent que cette femme si pure, si belle, si bonne, si parfaite, si puissante et si élevée est leur vraie Mère, ces pauvres sauvages pleurent d'attendrissement et de joie ; et tout de suite ils acclament leur Mère du ciel. Contre les autres vérités du dogme chrétien ils regimbent souvent, à celle-là ils font un accueil enthousiaste. Les autres, ils les oublient ; celle-là, jamais plus. Du premier coup, Marie s'installe dans leur cœur comme Mère ! Eux qui saisissent si difficilement, ont compris et pour toujours.

Etonnant ! Mystère ! dira-t-on. Ce n'est pas étonnant, et il n'y a point de mystère en ceci. Le missionnaire est allé au devant d'un désir, d'un besoin de ces âmes primitives. Par sa parole, il a éveillé une idée latente, un sentiment vague, une croyance qui sommeillait au fond de ces âmes ensevelies sous des siècles d'ignorance, d'erreurs et d'abrutissement. Pour les faire naître, le simple exposé de la vérité a suffi.

Une étincelle met le feu à la poudre, parce que la poudre a de la force emmagasinée et qu'elle attend l'étincelle. La parole évangélique a fait jaillir la croyance à la Maternité humaine de la Sainte Vierge, parce que cette croyance n'attendait qu'un mot de vérité pour se révéler et s'établir. Dieu lui-même a mis ce sentiment au cœur de l'homme quand il l'a pétri. La nuit de l'erreur peut l'obscurcir, le soleil de vérité lui rend inmanquablement son éclat et sa force.

II Le cœur devine en Marie notre Mère. La raison vient à son tour et, à priori, avant toute preuve, elle affirme que, dans l'ordre surnaturel et religieux, nous devons avoir une mère qui ne peut être que Marie.

On peut n'avoir ni frère, ni sœur, ni épouse, ni enfant ; mais chacun de nous a une mère. C'est qu'il la faut non seulement pour nous mettre au monde, mais pour remplir auprès de nous, le long de notre vie d'enfant, d'adolescent et même d'homme, une fonction qu'elle seule peut remplir. Combien d'hommes ont été incomplets, uniquement parce qu'ils n'ont pas connu leur mère !

«Quand l'homme s'éveille à la vie, le premier objet qu'entrevoient ses yeux, dans le vague de leur premier regard, c'est un sourire de mère. Après l'avoir porté neuf longs mois dans son sein, et l'y avoir aimé déjà d'un amour anticipé qui lui en a rendu le poids léger et l'enfantement héroïque, à peine est-il né qu'elle lui fait comme un sein nouveau de ses soins, de ses caresses, de ses alarmes, de ses veilles, de ses dévouements, de sa chaleur et de sa substance maternelle. Cent fois elle le réenfante à la vie, elle le dispute à la faiblesse, aux dangers, à la maladie et à la mort. Et quand elle a fini cet enfantement prolongé à l'existence, elle commence d'autres enfantements à la vérité, à la vertu, à la famille, à la société, à la religion, qui la rendent autant de fois mère de l'objet unique de tant d'amour, de tant de soins. Elle ne cesse de l'assister, en intervenant dans tous les chocs auxquels il est exposé avec l'autorité du père, la partialité des frères, les exigences des maîtres, les écueils de l'expérience et des passions, les épreuves de la vie dont elle reste pour lui le port, après même qu'il est embarqué dans ses orages, et dont son souvenir est comme l'étoile, quand la mort a glacé ce cœur... Le souvenir de la mère revient toujours et triomphe le dernier. Caché et comme retranché au fond du cœur le plus sublime ou le plus pervers, seul, souvent, il a le pouvoir de l'attendrir et de le purifier ; et il ressuscite dans le malheur ou le danger, avec celui de Dieu, comme le confident et le recours le plus instinctif de la nature humaine». [Auguste Nicolas]

Nécessaire à l'enfant, la mère ne l'est pas moins à la famille dont elle est le lien vivant, souple et fort, entre les enfants et le père, et les enfants entre eux. Une famille sans mère, ce sont des membres épars, sans union et sans vie centrale ; rien ne tient ; tout diverge. C'est pourquoi Dieu a mis dans nos âmes un sentiment naturel, le premier à naître et le dernier à mourir, le culte de notre mère. Ceux qui ont eu le malheur de ne pas la connaître, souffrent de ce sentiment qui demande impérieusement à être satisfait et reste sans emploi. Ceux qui la perdent, fussent-ils sexagénaires, la cherchent le reste de leur vie. Ils sont, pour ainsi dire, désorientés ; et à leur existence il manque quelque chose.

Tel est l'ordre établi par Dieu dans la sphère naturelle et sociale : une mère pour l'homme, une mère dans la famille, et, en chacun de nous, un besoin d'attachement et d'amour qui y répond et veut être satisfait.

Ce même ordre se retrouve dans le monde supérieur de la religion. Comme il faut une mère à l'homme, il la faut au *chrétien* ; comme il en faut une à la famille, il la faut à la grande famille religieuse que nous formons ; comme il en faut une pour contenter notre cœur d'homme, il la faut pour satisfaire notre cœur de chrétien. Cette mère spirituelle, nécessaire à ce triple point de vue, est Marie.

En effet, l'Auteur de notre religion est l'Auteur de notre nature, et il est visible qu'il a calqué l'une sur l'autre. Jésus-Christ n'est pas venu détruire, mais perfectionner. Lui-même a revêtu notre humanité avec ses mœurs, ses inclinations et ses sentiments. Il a pris un cœur d'homme et de fils ; il a eu une mère et a voulu avoir besoin d'elle. Ce qu'il a été, évidemment nous devons l'être. Tout ce qui est bon dans la nature qu'il nous a donnée, nous le retrouverons purifié, ennobli, grandi, surnaturalisé dans la religion. Et puisqu'il a fait un chef-d'œuvre en créant la mère, il est impossible qu'elle disparaisse.

C'est pourquoi, tout chrétien a une mère. Il ne peut pas plus se passer d'elle comme chrétien que comme homme. Si elle nous est nécessaire dans notre lent acheminement vers la vie du cœur et de l'esprit, dans nos chocs avec l'entourage, dans nos froissements, nos peines et nos fautes, je ne vois pas comment nous pourrions, sans Marie, nous soutenir dans notre difficile évolution vers Dieu, dans nos luttes incessantes, dans nos découragements, nos tristesses, nos chutes et nos hontes.

Qui donc nous donnerait la confiance ? cette confiance dont le divin Sauveur a proclamé tant de fois l'efficacité souveraine et la nécessité absolue, en accordant tout à ceux qui l'avaient entière, en refusant tout à ceux qui en manquaient. Oh ! je sais bien qu'il n'a rien négligé pour se l'attirer. Avant de paraître en ce monde, il s'est comparé à la nourrice qui allaite son enfant, à la mère qui le caresse et le console. Descendu parmi nous, il s'est dit notre Frère pour achever de nous apprivoiser. Il n'y a pas réussi complètement : car il est homme, ce qui diminue notre abandon ; il est Dieu, ce qui inspire le respect ; il est notre juge, ce qui éveille la crainte. Aussi, pour venir à bout de nos craintes, entre lui et nous il a placé l'être le plus doux et le plus attrayant, la femme ; la femme dans son caractère le plus indulgent, la mère ; la mère dans son état le plus élevé et le plus puissant, la Mère de Dieu ; la Mère de Dieu dans sa situation la plus humaine et la plus rapprochée de nous, la Mère des hommes. Ainsi, chaque chrétien a une mère, Marie !

Ce n'est pas tout. La famille veut une mère, nous l'avons dit. Et nous, nous formons une famille vaste comme l'univers, ancienne comme le monde et durable comme lui, la famille chrétienne. Elle a un Père, qui est Dieu. Lui manquera-t-il une mère pour en unir les membres, amortir les chocs et réparer les ruptures inévitables ? Non, elle ne sera pas inférieure à la famille humaine, elle aura sa Mère en Marie !

Enfin, il serait surprenant qu'une affection aussi profonde, aussi pure, aussi sainte que celle que nous portons à notre mère, n'existât pas dans une religion calquée sur notre nature. Notre cœur serait privé de sa satisfaction la plus légitime, heurté dans son penchant le plus fort. On pourrait soupçonner que Celui qui régénéra l'homme n'est pas Celui qui le créa ; ou qu'après avoir fait le cœur humain, Dieu se repentit de l'avoir ainsi formé et qu'il y a contradiction entre ses deux œuvres successives. Mais Dieu ne se reprend pas, ne se corrige pas, ne se contredit pas, il continue et améliore. Pour donner libre cours à nos aspirations les meilleures et mettre en œuvre toutes nos puissances d'aimer, Il nous a donné une Mère qui est la sienne [V : Auguste Nicolas].

C'est la troisième raison pour laquelle, avant tout examen dogmatique, notre raison affirme que Marie doit être notre Mère. Nous verrons qu'elle l'est. En attendant ce supplément de preuves, saluons Marie comme notre Mère, et aimons-la comme telle. Personne n'est père comme Dieu, personne n'est mère comme la Sainte Vierge.

Vingt-quatrième jour : MARIE, MERE DES HOMMES (Suite)

Un enfant, sur les genoux de sa mère, traçait pour la première fois le signe de la croix sur son corps. Quand il eut prononcé les noms des trois personnes divines « Maman, dit-il, il n'y a pas de mère ! » Ce que la mère répondit, l'histoire ne l'ajoute pas. Si elle fit une réponse, ce ne put être que celle-ci : « Rassure-toi, mon enfant, il y a une mère ; c'est la Sainte Vierge. »

Dans tous les cas, cette question de l'enfant est le cri de la nature humaine. Dans la religion, il faut une Mère ! Une Mère qui nous aime, nous presse dans ses bras, nous porte jusqu'à Dieu, nous protège, nous défend, nous console et nous encourage ! Une Mère à qui nous puissions tout confier, tout avouer, dans le sein de laquelle il nous soit permis de pleurer, qui puisse, qui veuille s'interposer entre Dieu et nous pour arranger nos perpétuels différends ! Une Mère qui contente notre besoin d'aimer et à qui nous puissions donner cette partie de notre cœur réservée à elle seule ! Une Mère qui chauffe de sa présence, éclaire de sa lumière, adoucisse de sa bonté la grande famille humaine. Cette Mère, il la faut, parce que notre cœur nous dit qu'elle est ! Il la faut, parce que la raison, même privée de la révélation, affirme qu'elle doit être.

Telle est, en effet, la première certitude à laquelle nous avons abouti, en ne consultant que notre propre conviction et nos lumières naturelles. A présent, nous allons ouvrir le Symbole de notre foi, et Dieu lui-même mettra le sceau à notre enquête par sa parole.

I Les trois personnes divines adoptent avec nous les relations qu'elles ont entre elles : le Père céleste devient notre Père ; le Fils de Dieu devient le Fils de l'homme ; c'est en l'adoption du Saint-Esprit que nous devenons enfants de Dieu. La terre est ainsi une image du ciel.

Dès lors, comment voulez-vous que la Sainte Vierge reste en dehors de cette loi et que la Mère de Dieu ne soit pas notre Mère ? Pour quelle raison serait-elle oubliée et, pour ainsi dire, écartée de ces rapports avec l'humanité ? Par sa Maternité divine, elle est entrée dans la famille divine ; elle en a pris les grandeurs et les abaissements volontaires ; elle s'est accommodée au plan éternel. Avec la Trinité sainte, elle s'est abaissée vers nous. Et comme le Père s'est incliné

vers nous jusqu'à être notre Père, et le Fils jusqu'à être notre Frère aîné, et le Saint-Esprit jusqu'à nous adopter, la Mère à son tour s'est inclinée jusqu'à être notre Mère.

C'est d'autant plus croyable et plus nécessaire qu'elle avait moins à descendre et moins de chemin à faire pour nous rejoindre : car elle est femme et mère. Par nature et de toute éternité, les trois personnes divines sont Père, Fils et Esprit, mais seulement par rapport à elles. Par rapport à nous, elles ne le *sont* pas ; elles le *deviennent*. Par une volonté libre, elles deviennent dans le temps notre Père et notre Frère, qu'elles n'étaient pas. Pour Marie, il n'en va pas de même. Elle appartient à la famille humaine ; quoi de surprenant qu'elle en soit la Mère ?

Epouse de Dieu notre Père, elle est nécessairement notre Mère. Le même acte qui la rend Mère de Jésus-Christ, la rend notre Mère, puisque son Fils premier-né est notre Frère. Et comme notre union avec Jésus-Christ est encore plus intime que celle de frère à frère, comme nous ne formons avec lui qu'un seul corps dont il est la Tête, comme nous sommes les sarments d'un cep qui est lui-même, c'est d'une maternité unique, inséparable, indivisible que Marie est Mère de Jésus et Mère des hommes. Le mystère n'est pas qu'elle soit Mère des hommes, mais Mère de Dieu ; et le mystère des mystères serait qu'étant Mère de Dieu, elle ne le fût pas des hommes.

Bien plus, elle n'est Mère de Dieu que pour être la nôtre. Nous ne sommes les frères de Jésus-Christ que parce que nous sommes les enfants de Marie. S'il n'avait pas fallu une Mère aux hommes, il n'y aurait pas eu de Mère de Dieu. La maternité divine n'est pas le but, elle n'est que le moyen de la maternité humaine. Jésus-Christ n'avait pas besoin de mère pour lui : s'il en a pris une, c'est pour s'incarner et nous sauver ; il n'a eu une Mère que pour nous, pour qu'elle nous engendrât enfants de Dieu, en un mot, pour qu'elle fût notre Mère. Ne nous étonnons pas de cette vérité ; elle est tout entière dans le Symbole, et tout genou fléchit quand elle est énoncée.- : « *Qui propter nos homines et propter nostram salutem... incarnatus est de Spirite Sancto ex Maria Virgine* : C'est pour nous, hommes, et pour notre salut que Jésus-Christ s'est incarné du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie. » Pour nous il a pris une mère qui se trouve en même temps la nôtre, parce que seuls nous avions besoin d'une mère qui nous ré-enfante à la vie de Dieu.

C'est tout le contraire qu'on s'acharne à croire. On s'imagine que Marie fut d'abord Mère de Dieu, puis plus tard seulement, par surcroît et bonté surérogatoire, Mère des hommes. C'est l'éternelle erreur qui consiste à séparer nettement deux actes qui n'en font qu'un : l'Incarnation et la Rédemption. La Rédemption est l'Incarnation qui s'achève, comme l'Incarnation est la Rédemption qui commence. Au jour de l'Annonciation, Marie savait que le Verbe s'incarnait pour nous racheter, qu'il la prenait pour Mère de Dieu, uniquement afin qu'elle nous enfantât à la vie. Au moment même où elle accepta d'être Mère de Dieu, elle fut donc la nôtre ; et elle accepta d'être la Mère de Dieu pour arriver à être Mère des hommes.

Ne nous scandalisons pas à demi, et disons hardiment que, en un sens au moins, Marie est mieux notre Mère que celle de Jésus-Christ. Jésus, elle l'enfante à la vie humaine, et nous à la vie divine, elle rend mortel l'Immortel par essence, elle rend immortels les mortels par nature ; elle lui donne moins la vie que la mort ; elle nous arrache à la mort et nous revêt d'une vie éternelle. Combien elle est notre Mère ! [V. Aug. Nicolas]

Approchons-nous davantage encore de la mère.

Qu'est-ce que la Mère? Celle qui donne la vie, répond saint Thomas. Il est vrai que la source de la vie, comme de tout don, est Dieu. Mais, c'est *par* Marie que la vie de l'âme nous est venue, comme c'est *par* nos mères que nous est arrivée la vie du corps. Car, notre vie est Jésus-Christ. Et Jésus-Christ, Marie nous l'a donné une première fois, en le recevant dans son sein comme une victime destinée au sacrifice ; en l'engendrant, elle nous a engendrés tous, *quos in uno genuisti* (S. Ambroise) ; puis une seconde fois, en l'immolant au Calvaire et en nous enfantant dans des douleurs inénarrables.

Elle nous le donne encore tous les jours par les sacrements qui ont leur origine en Marie, a dit un saint. Tous viennent d'elle puisqu'ils puisent leur vertu dans la chair immolée du Christ.

Mais comment notre pensée ne se porterait-elle pas surtout sur l'ineffable sacrement de l'Eucharistie dont la Sainte Vierge n'est pas séparable, même par la pensée. Pas de Vierge Marie, pas de Corps divin à donner aux millions de catholiques qui l'attendent et ne vivent que par lui. Pas de Vierge Marie, pas d'Eucharistie ; ceci nous explique la fureur des protestants à démolir Marie ! Quelle dette nous avons ici envers la Sainte Vierge ! Car « *la chair du Christ est la chair de Marie* », a dit saint Augustin.

Elle est sienne, étant une portion de la sienne ; elle est toute sienne, venant tout entière d'elle. C'est donc la chair de Marie aussi bien que celle de Jésus, que nous recevons dans ce merveilleux sacrement. « Ayant pris sa chair de Marie, c'est la chair même de Marie que Jésus-Christ nous donne à manger pour notre salut. » (Saint Augustin.) La Sainte Vierge peut s'approprier les paroles de son Fils et nous dire : « *Hoc est corpus meum, ceci est mon corps.* » Elle peut ajouter avec l'auteur des Proverbes : « *Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai mêlé.* » Ah ! la voilà, la vraie vie ! Jésus-Christ donné par Marie ! Marie elle-même ! Qui donc pourrait lui disputer le nom de Mère ?

II A ces conclusions si évidentes s'ajoute la déclaration solennelle de Jésus mourant. « *Jésus ayant vu sa Mère et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils. Et ensuite, au disciple : Voilà votre Mère.* »

Toute la question se résume en ces deux mots : si Jésus s'est adressé à tous les chrétiens en s'adressant à saint Jean, Marie est la Mère de nous tous.

Or, comment en douter ? Jésus a toujours parlé au monde : toutes ses paroles et tous ses actes sont un enseignement général ; il n'a jamais parlé et agi qu'en *Sauveur des hommes*. Et en ce moment de la mort où se prononcent les suprêmes paroles, dernier et précieux écho de l'âme qui s'envole, en ce moment où le Christ est plus Sauveur que jamais, on donnerait à ses paroles un sens étroit et privé ? On le ferait parler comme un homme et à un homme ? On lui donnerait comme dernier souci la conservation de sa Mère et de son disciple aimé ?

Non ! Cette fin, digne d'un homme, est indigne d'un Dieu Rédempteur. Ce qui l'occupe en cet instant plus que jamais, c'est le salut du monde. A sa Mère, il pense sans doute ; mais si elle avait besoin de défense, il pourrait l'entourer de douze légions d'anges. Quant à Jean, il a sa voie tracée ; il ira devant lui jusqu'à la chaudière d'huile bouillante. D'ailleurs, Marie, en vertu de son universelle Maternité, aimera Jean comme son fils, et Jean l'aimera comme sa Mère, et ils s'aimeront d'autant plus qu'ils ont été donnés les premiers l'un à l'autre et qu'ils sont dignes l'un de l'autre. Mais, il n'est pas question d'eux seuls ici : Marie est donnée comme Mère à tous les hommes, tous les hommes sont donnés comme enfants à Marie.

On tire une difficulté de ce que Jésus parle personnellement à Jean et le donne personnellement à Marie. Mais, en vérité, à qui voulez-vous donc qu'il s'adresse et qui voulez-vous qu'il donne? Les Apôtres se sont enfuis, Jean seul est là; à lui seul il peut parler, lui seul il peut confier à sa Mère. D'ailleurs, il s'agit si peu de la personne de Jean, que son nom n'est pas prononcé. Le fils donné à Marie est le *disciple* de Jésus ; c'est en tant que *disciple aimé de Jésus* que Jean devient le fils de Marie ; donc, tous les disciples, tous les chrétiens le deviennent en même temps que lui, dans la mesure où ils sont aimés de Jésus.

Ce nom de *Femme* donné par Jésus à Marie et qu'on a voulu retourner contre elle, est lui-même une preuve. Conçoit-on qu'un homme, à moins de raisons tout à fait spéciales, appelle sa mère autrement que mère ? Et Jésus l'appelle *Femme*. Pourquoi ? Parce que ce terme est général comme la Maternité humaine de Marie. Parce qu'il la dépouille de sa qualité de Mère de Jésus uniquement pour la mieux revêtir de son titre de Mère des hommes. Parce qu'elle est cette Femme signalée dès l'origine du monde, comme devant écraser la tête du serpent et être la *Mère des vivants*.

Si jamais le sens d'une parole doit être éclairé par les circonstances où elle fut prononcée, c'est bien ici; car les circonstances ont la solennité de la mort. A l'heure où nous sommes, Jésus consomme son sacrifice et nous rend enfants de Dieu.

Il nous présente à son Père et lui dit : *Voilà votre Fils !* A cette même heure, Marie, par l'offrande de son Fils et par sa propre Compassion, achève de nous enfanter à la vie et d'être notre Mère. Il est donc naturel que Jésus lui présente les hommes qu'elle a enfantés et qu'il lui dise : *Voilà votre Fils. Voilà vos enfants !* Femme, tout chrétien est votre enfant ! et de tous les chrétiens vous êtes la Mère, parce qu'ils vous doivent la vie !

C'est le vrai sens de ces paroles tant de fois mises en avant et si peu comprises : «Voilà votre Fils! Voilà votre Mère !» A en croire le vulgaire, Marie *commence* à être notre mère au pied de la Croix. Elle ne l'était pas, elle le *devient* à cette heure. Elle inaugure sa fonction de mère, au moment où son Fils achève celle de Sauveur. De même que désormais elle aura Jean pour Fils, de même *désormais* elle nous aura pour enfants. Mère de Jésus Jusque-là, elle sera Mère des hommes à l'avenir.

Telle est l'idée commune. Elle a quelque chose de vrai, et de faux énormément.

Oui, il est vrai que Jésus, en proclamant de sa bouche divine Marie notre Mère, a rendu ses devoirs plus pressants et plus sacrés, en les promulguant ; il a dirigé directement son amour maternel sur nous et, sans la détacher aucunement de lui, il l'a attachée davantage à nous. Il est vrai encore qu'à partir de ce moment nous nous sentons mieux : enfants de la Sainte Vierge, comme elle-même se sait mieux encore Mère du genre humain, depuis qu'elle a été sacrée telle. Un roi est roi avant son couronnement comme après ; il croit l'être davantage, quand il a reçu les serments de ses sujets et prêté les siens. Marie, elle aussi, a plus conscience de sa dignité et de sa fonction de Mère des hommes depuis l' "*Ecce Mater tua*" - "Voilà votre Mère". Mais, n'ajoutons rien de plus, et gardons-nous de dater sa Maternité humaine de la Croix.

Cette Maternité est contemporaine de la Maternité divine. Elle a commencé au jour de l'Annonciation. En devenant Mère de Dieu, Marie est devenue Mère des hommes, puisqu'elle n'a été Mère de Dieu que pour être Mère des hommes. En recevant le Fils de Dieu dans son sein, elle nous a reçus nous-mêmes et nous a portés jusqu'au Calvaire. Elle a commencé à nous enfanter à Bethléem, elle l'achève en ce moment. Elle n'est pas pour nous une Mère nouvelle, nous ne sommes pas pour elle de futurs enfants. Elle consomme sa longue et douloureuse gestation. Par ce mot : « Voilà votre Fils ! » Jésus lui dit : Voilà les hommes que vous avez mis au monde, ils sont bien vos enfants. Par cet autre : « Voilà votre Mère », il dit aux hommes : Voilà celle qui vous a donné la vie, elle est bien votre Mère !

Après avoir prononcé ces mots, «Jésus vit que tout était consommé». Ce qui était consommé, il le dit ailleurs : «J'ai consommé, ô mon Père, l'œuvre que vous m'avez donnée et faire, pour que vous soyez glorifié et qu'ils aient la vie éternelle» Ce qui était consommé aussi en ce moment, c'est l'œuvre confiée à Marie, l'enfantement des hommes à la vie.

Et Marie pouvait dire comme son Fils : « J'ai consommé, Ô Père céleste, l'œuvre que vous m'avez donnée à faire, pour qu'ils aient la vie éternelle. J'ai consommé l'enfantement des hommes. En leur donnant la vie, j'ai achevé ma première Maternité ; je commence la seconde, qui est d'amour et de protection. »

Vingt-cinquième jour : LES DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE

BETHLÉEM. - PROPHÉTIE DE SIMÉON. - FUITE EN EGYPTÉ. PERTE DE JÉSUS. - PAUVRETÉ

Nous sommes ainsi faits que nous associons l'innocence et le bonheur. Il nous semble que l'un doit accompagner l'autre, qu'une âme pure doit avoir en partage toutes les félicités et que, si la douleur doit s'attaquer à quelqu'un parmi nous, c'est au coupable.

Quand vous avez rencontré une personne irréprochable, bienfaitante, dévouée, et que le malheur a fondu sur elle, vous avez éprouvé une surprise, presque une révolte, et peut-être vous êtes-vous écriés : Si Dieu n'était juste, je dirais que c'est injuste.

Voyez cet enfant qui réunit toutes les grâces et l'innocence de son âge. Si une maladie torture son petit corps, il vous semble que la méchante douleur, dans sa course incessante à travers le monde, s'est trompée d'adresse.

Que serait-ce donc si nous avions vu de nos yeux Marie, l'Immaculée, la créature parfaite, l'innocence totale et la beauté idéale ; que serait-ce, dis-je, si nous avions vu la douleur rôder autour d'elle et se permettre de l'attaquer ? Nous aurions crié, affolés : Arrière, douleur, ne touche pas. Tu es la punition du péché, tu n'as rien à faire ici.

Ainsi raisonnent les hommes, et Dieu raisonne tout à rebours. A Marie, pour qui nous voudrions une succession ininterrompue de félicités terrestres, Dieu réserve toutes les douleurs. Celle que nous placerions sur un Thabor, il la conduit au Calvaire. Pour exprimer ses souffrances, le prophète trouve le terme ordinaire insuffisant ; il a recours au terme de *Contrition*, brisement total de l'être. Il convoque toutes les douleurs de la terre et les met au défi de ressembler à celles de Marie. Il interroge tous ceux qui passent et leur demande si jamais ils virent souffrance pareille. Il cherche dans la nature un point de comparaison pour nous faire saisir l'immensité de cette douleur, et il ne trouve que la mer, si grande qu'elle paraît sans limites.

A son tour, l'humanité donne à la Sainte Vierge les noms si expressifs de *Vierge des douleurs*, de *Mère des douleurs*, de *Notre-Dame de Pitié*, de *Notre-Dame de Compassion*, de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, de *Reine des Martyrs*. Ses grandes souffrances, c'est à l'autel de la Vierge que l'homme les porte, pour les adoucir à ce contact.

Enfin, l'Église ratifie ces sentiments de l'humanité catholique. De même qu'elle nous arrête à quatorze stations de la voie douloureuse du Fils, elle nous conduit à sept stations de la Mère. Ce sont ses Sept Douleurs. Elles ne sont pas les seules, elles ne sont que les principales étapes de sa voie douloureuse dont le point culminant est le Calvaire. Mais d'une étape à l'autre, que de souffrances auxquelles on ne songe presque pas et auxquelles il faut donner un souvenir.

Les souffrances de Marie commencèrent avec sa glorieuse Maternité. En lui apportant une vie de bonheur confinant à l'extase, son Fils lui apporta une vie de tourments.

Rappelez-vous la nuit de Noël ! Quelle nuit d'angoisses pour la Vierge de Nazareth ! Après trois jours de marche, se voir repoussée de toute maison habitable, errer dans la campagne à la tombée d'une nuit de décembre ! Pour mettre au monde le Fils de Dieu, n'avoir que le creux d'un rocher en partage avec deux animaux ! Coucher le Roi de gloire dans une mangeoire ! Oh ! laquelle de nos mères connut pareille détresse ?

Quarante jours plus tard, au jour de la Purification, le vieillard Siméon se penchant vers la jeune Mère laissait tomber dans son âme, ces paroles, véritables flèches au cœur : « Cet enfant sera le Contredit. Pour vous, un glaive de douleur transpercera votre âme. »

Mettez-vous bien en face des choses. Vous avez quinze ans, quand un ange vient vous dire ces simples mots : « Votre existence sera traversée par bien des malheurs. » A l'aurore de la vie, apprendre que cette vie sera une tempête ! Etre certain que le malheur viendra fréquent, inexorable ; et ne pas savoir lequel, ne pas savoir quand ! A la certitude du fait ajouter l'incertitude du mode et du moment ! Se sentir menacé de toutes parts, et ne savoir contre qui se garer ! Sentir des glaives invisibles suspendus sur sa tête et ne pouvoir les écarter ni même les voir ! Quelles précautions prendre, quelles démarches faire ou éviter, de quelles armes se munir, où aller, où ne pas aller, où courir, où se cacher ? Quand viendra le moment ? A quel endroit le coup mortel frappera-t-il ? Oh ! si au moins on savait de quel coup il faudra mourir, ce serait une espèce de repos. Il est moins dur, a dit saint Augustin, de souffrir une mort que de les appréhender toutes. Quelle inquiétude, quelle anxiété, quelle angoisse de tous les instants ! La raison du pauvre malheureux ainsi prévenu, tenaillé à la fois par la certitude et l'incertitude, tiendra-t-elle debout ?

Par pitié pour nous, Dieu nous cache les croix qui nous attendent. Envers Marie il n'usa pas de ces ménagements. Il mit devant ses yeux les souffrances qui l'attendaient. Elle ignorait probablement les époques fixées ; mais elle connaissait la Passion, elle savait qu'elle serait frappée dans son Fils. Elle pénétrait le sens de ces paroles d'Isaïe : « Il paraîtra sans gloire devant les hommes ; On l'a mené à la tuerie comme un agneau, et il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre. Il est mort dans les angoisses. » Elle savait, avec David, son ancêtre, que le Messie serait « trahi, souffleté, couvert de crachats, qu'il aurait les pieds et les mains percés, que ses vêtements seraient jetés au sort. »

Ce spectacle sanglant poursuivit toujours Marie ; d'une autre qu'elle, nous dirions qu'il empoisonna sa vie. David n'eut plus de repos, dès qu'il eut appris du prophète Nathan que son fils allait mourir. Abraham passa trois jours affreux, après avoir reçu l'ordre d'immoler son fils unique. Pour la Sainte Vierge Marie, cette torture ne fut pas de trois jours, mais de trente-trois ans !

Tout nous rappelle un cher disparu ; à Marie, nous disent les Saints Pères, tout lui rappelait le cruel avenir. Les pieds et les mains de Jésus, qu'elle aime à réchauffer comme font les mères, elle les voit percés de clous ; son front si pur, - ensanglanté par la couronne d'épines ; son cœur, - ouvert par le glaive. Le lait, dont elle le nourrit, lui rappelle le breuvage amer qui lui sera présenté dans son agonie ; les langes dont elle l'enveloppe, le suaire ; le maillot dans lequel elle enferme ses membres délicats, les liens qui les meurtriront ; son berceau, la tombe ; le bois qu'il façonne à l'atelier, la croix sur laquelle il mourra. Est-il endormi ? Elle se le représente mort. Le prend-elle dans ses bras ? Elle sait qu'un jour ces mêmes bras le serreront inanimé. Peut-elle même tisser sa robe sans songer que ce vêtement sera tiré au sort par les bourreaux, après avoir été arraché brutalement à la divine Victime dont il rouvrira les plaies ? Toujours la vue des grandes douleurs dernières et du Golgotha.

Cette idée, a écrit M. l'abbé Max Caron, a été mise en un relief saisissant par un peintre à l'inspiration chrétienne, dans un tableau qui a pour titre *l'Ombre de la Mort*. La toile représente l'atelier de Nazareth. Sur le devant, presque sur le seuil, se tient le Christ ouvrier, debout, tourné vers le dehors, les bras étendus, dans l'attitude d'un travailleur qui s'étire pour se remettre de durs efforts et respirer l'air à pleins poumons.

La lumière qui le frappe en face, projette son ombre sur la blanche muraille du fond. Là, comme au hasard, sont suspendus divers outils : des limes, une scie à poignée, des clous. O stupeur ! L'ombre du corps, avec ses bras en croix, donne à s'y méprendre l'image d'un homme crucifié. Les limes, semblables à des épines, enlacent le front ; les clous paraissent percer les mains ; la scie elle-même, placée transversalement au-dessus de la tête, ressemble à un écriteau ; et pour achever la terrible vision, ici et là se voient des éraflures semblables à des gouttes de sang tombant à terre. Or, ce jour-là, Marie était descendue à l'atelier. Placée entre la porte d'entrée et la muraille du fond, ses regards ont rencontré soudain la terrible ombre prophétique. Cette fois, c'en est trop. Ses genoux tremblent, son corps s'affaisse et un cri de terreur s'échappe de son âme. [*Jésus adolescent*, par Max Caron]

Ajouter un mot à une peinture si saisissante, serait en affaiblir l'effet. Mais il ne faut pas oublier que ce tableau est l'expression vivante d'un fait qui, hélas ! s'est renouvelé constamment, disent les saints, dans la vie de la Sainte Vierge : la vue lointaine de la Passion.

II Le glaive prédit par Siméon frappa sans retard. Hérode cherchait Jésus pour le tuer. Le premier danger couru par le Messie, fut un danger de mort ; sa Mère l'emporte en Egypte.

Quel spectacle que cette jeune mère ayant pour unique protecteur son époux, serrant son nouveau-né dans ses bras, s'enfonçant dans le désert pendant la mauvaise saison, parcourant des lieues et des lieues, accablée de fatigue et de privations, et arrivant enfin pauvre, sans ressources, sur la terre d'exil où se parle une autre langue, existent d'autres mœurs et règne l'idolâtrie. Ceux qui rencontrèrent ces trois voyageurs, ne les prirent-ils point pour des vagabonds, sinon pour des malfaiteurs ?

Ah ! fuyez, pauvre mère, fuyez avec votre Enfant. Vous n'en êtes qu'au premier stade de la longue voie de vos douleurs. Fuyez ! vous fuirez plus tard encore aux côtés de votre Fils, pendant sa vie apostolique. Combien de fois il sera poursuivi par les juifs qui s'efforceront de le saisir, de le lapider, de le tuer ! Il lui arrivera même d'être pris par les siens, témoins de son enfance et de sa vertu divine, qui le conduiront sur un rocher à pic pour l'en précipiter. Fuyez, puisque Dieu et sa Mère doivent trembler devant l'homme.

Le troisième glaive qui perça Marie est la perte de Jésus à Jérusalem. Il fut certainement le plus cruel après celui de la Passion.

L'aveugle-né ne souffre pas de la privation de la lumière ; le sourd-muet ne sent pas le besoin de l'harmonie ; nous-mêmes nous ne comprenons que très imparfaitement combien est terrible la perte de Dieu, parce que Dieu n'a jamais été vu de nous. Mais Marie avait possédé Jésus de la possession la plus complète pendant douze ans. Elle s'était enivrée tour à tour des grâces épanouies de l'enfant, de la beauté de l'adolescent, du développement de son humanité et de la manifestation croissante de sa divinité. Son amour avait grandi en même temps que son objet. Son Jésus était sa vie.

Et voilà que soudain il lui manque, ce Fils sans lequel elle ne peut vivre. Il lui manque trois jours, trois siècles ! pendant lesquels elle peut répéter avec David : « Jour et nuit mes larmes ont été ma nourriture, parce que l'on me demande sans cesse : où est ton Dieu ? » ou bien avec l'Épouse sacrée : « Dis-moi, ô le bien-aimé de mon âme, où tu reposes, afin que je ne coure pas de tous côtés » ; ou bien encore avec Tobie : « Quelle joie peut être pour moi, puisque je ne vois plus la lumière du ciel ? »

Dans ses autres douleurs, Marie avait Jésus avec elle ; elle souffrait avec lui et souffrait donc moins. Mais, durant ces trois jours, Jésus est précisément celui qu'elle pleure.

Sans doute aussi, elle se pose ces questions torturantes : Ai-je commis quelque négligence ? Ne suis-je plus digne de le posséder ? Elle souffrit tellement que, elle qui ne se plaignit jamais, pas même au Calvaire, laissa cette fois échapper cette plainte d'amour : « Mon Fils, Pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous ? »

Ce fut pour la Sainte Vierge un bonheur qui n'a d'égal que la vision de Dieu, de rentrer en possession de son divin Fils, de le reprendre bien à elle, de recommencer avec lui cette vie intime qu'un mot résume : l'amour ! l'amour donné pleinement et rendu de même.

Mais, à ce bonheur qui tient de l'extase se mêle une grande douleur : celle de voir son Fils divin, le Fils de l'Éternel, souffrir du mépris, de la pauvreté et de la peine attachée au travail. Une femme de haute naissance, tombée dans l'indigence, peut-elle voir sans larmes son fils descendu à la condition d'artisan ? La mère qui n'a plus un morceau de pain à donner à son enfant, ne souffre-t-elle pas plus dans son enfant que dans elle-même ? Marie vit son Fils méconnu, méprisé, grandir dans la pauvreté et les privations, s'enfermer dans une obscure boutique de charpentier, gagner péniblement son pain, se meurtrir et saigner au bois qu'il façonnait, rentrer le soir meurtri dans ses membres fatigués, dans son cœur blessé, dans son être humain anéanti. O mères, comprenez le supplice !

Et nous, pauvres pécheurs que nous sommes, comprenons enfin que la voie du ciel est celle de la douleur.

Vingt-sixième jour : LES DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE (Suite)

LA SÉPARATION. - LA PASSION

Nous avons parlé, dans notre dernier entretien, de certaines Douleurs de la Sainte Vierge que l'on passe habituellement sous silence et qui finissent par être presque inconnues du public : tels sont le dénuement de Bethléem, la vie pénible et pauvre de Nazareth. Nous allons glaner encore, chemin faisant, quelques-unes de ces douleurs dont on ne parle presque pas et qui n'en furent pas moins réelles. Car la Sainte Église, en fixant sept Mystères douloureux, n'a pas voulu les limiter à ce nombre ni même insinuer qu'il n'y en eût pas d'autres. Son intention a été de nous faire méditer, au cours de la récitation du Rosaire, quelques-unes des situations les plus terribles de la vie de la Sainte Vierge.

Avant d'aborder le drame de la Passion du Fils et de la Compassion de la Mère, arrêtons-nous sur un autre drame, familial celui-là : Jésus quittant sa Mère pour vaquer à son apostolat de trois ans.

I Jésus a trente ans. Il est prêt pour la grande œuvre qui l'a appelé ici-bas. Il va commencer sa vie d'apôtre ; pour être uniquement aux choses de son Père, il va quitter sa Mère.

Sa Mère, sans doute elle le retrouvera, elle l'accompagnera même habituellement dans ses voyages apostoliques. Mais il sera à d'autres : aux pécheurs, aux malades, aux enfants. Adieu le tête-à-tête de tous les jours, l'intimité familière de tous les instants, la possession complète, le continuel épanchement des âmes, le partage des joies et des souffrances, la douce autorité rencontrant une soumission toujours égale ! Adieu Nazareth ! Jésus cessait un peu d'être le Fils de Marie pour devenir le Sauveur des hommes. Les trois ans qui lui restent, il les doit au genre humain. Marie va perdre son Fils en partie, avant de le perdre complètement. Quelle douleur !

Vous qui m'entendez, souvenez-vous ! Il y eut peut-être dans votre vie un jour où vous avez dû laisser partir bien loin, un être tendrement aimé : un enfant, un frère, un mari, une épouse. Ce jour-là, vous l'avez reculé autant que possible ; mais il est venu un moment où vous n'avez pu le retarder davantage.

La veille du départ, en faisant les derniers préparatifs, votre cœur était gros à éclater. Vous vous êtes cachés pour verser des larmes que vous ne pouviez plus retenir ; ces larmes sont tombées parfois sur les chers objets qui allaient partir, eux aussi... Et vous songiez : demain, à l'aube, il ne sera plus là ! Parti ! Parti pour combien de temps ? Le reverrai-je jamais ? Demain, à cette heure, il sera bien loin déjà ; et moi, je serai seul, seul avec ma douleur...

Et le soleil du lendemain se leva, l'être chéri s'arracha à vos embrassements et disparut. Et quand vous vous êtes retrouvés en face de vous-mêmes, la maison vous a paru vide, et le monde désert ; l'air manquait à vos poumons, vous avez eu une sensation étrange de vide et d'isolement complet ; vous vous êtes demandés s'il était possible pour vous de vivre encore... et, finalement, vous avez pleuré à votre aise, longuement, pitoyablement, inconsolables.

Un jour pareil se leva pour Marie. L'heure tant redoutée par elle, avait sonné. Le Fils de l'homme était prêt pour sa grande tâche : il s'y était préparé pendant trente ans. Sa Mère, elle aussi, était prête. Elle avait préparé la robe sans couture qui guérira les malades au simple toucher, qui sera teinte de sang au jardin des oliviers et au prétoire, qui sera tirée au sort par les bourreaux. Elle avait surtout préparé son cœur par la prière, pour être vaillante et à la hauteur du sacrifice.

Comment se passa la dernière nuit ? Vous, dont j'évoquais les souvenirs tout à l'heure, vous l'avez passée sans dormir, peut-être en prières. Nous ne pouvons pas moins soupçonner du Fils de Dieu et de sa Mère. La prière du Rédempteur montait vers son Père, mais revenait sans cesse à la pauvre bien-aimée Mère dont il savait le martyre. Et Marie, à qui donc voulez-vous qu'elle ait pensé dans cette veillée suprême, sinon à Celui qui allait la quitter ?

Au matin, tous deux se retrouvèrent, prêts au sacrifice. Que se passa-t-il au moment de l'adieu ? Quelles furent les paroles et les tendresses échangées ? Nous ne savons. A nos cœurs de le deviner. Fléchissant le genou, dit saint Bonaventure, Jésus demanda à sa Mère de le bénir.

Quelques instants après, le Christ, seul, le bâton du voyageur à la main, disparaissait dans la direction du Jourdain où il allait recevoir le baptême de Jean. Puis, quand il eut disparu à l'horizon, Marie rentra sous son toit désert, oh ! oui, absolument désert, car Joseph lui-même n'était plus là. Alors, elle fit comme nous... Elle pleura comme pleurent les mères à qui on a ravi le fruit de leurs entrailles, et elle put redire la plainte du Prophète : « *Pleurant, j'ai pleuré durant la nuit, et mes larmes ont coulé sur mes joues ; car, parmi ceux qui me furent chers, il n'est plus personne qui puisse me consoler.* » [Jésus adolescent, par Max Caron].

Non, plus personne, Vierge désolée ! Saint Joseph est dans sa tombe. Ni Epoux, ni Fils ! Vous êtes bien seule à pleurer !

II Nous voilà arrivés aux grandes douleurs finales, à la Passion. je ne suis pas de taille à me mesurer avec un pareil sujet qui demande à être traité supérieurement. Ne pouvant y prétendre, ne pouvant non plus le passer sous silence, je vais dire ces grandes Douleurs de la fin simplement, rapidement : vos cœurs feront le reste. De pareilles choses, me semble-t-il, se racontent, se méditent, se sentent, mais ne se commentent guère. Elles sont si éloquents par elles-mêmes que l'éloquence leur est superflue.

Depuis la veille, Notre-Seigneur est aux mains de ceux qui ont juré sa perte. Pendant toute la nuit et une partie de la matinée ; il a été traîné d'un tribunal à l'autre, garrotté, insulté, poussé à coups de pied et de bâton, souffleté par les valets, flagellé jusqu'à exténuation, coiffé d'une couronne d'épines. A présent, il est au tribunal de Pilate. Marie et les saintes femmes, réfugiées dans une maison, ont passé toute la nuit dans la prière et l'angoisse. Saint Jean est avec elles. Il va de temps en temps aux nouvelles ; une fois, il a laissé son manteau entre les mains de ceux qui voulaient le saisir. Vers dix heures du matin, il revient, les traits bouleversés. Marie a tout compris.. : son Fils est condamné à mort !

Elle veut le revoir. Avec ses compagnes, elle se dirige vers la Porte du Nord où passera le divin Condamné. Bientôt des clameurs confuses se font entendre, les cris se rapprochent et deviennent plus distincts, un nuage de poussière s'avance : quelques officiers à cheval, quelques soldats à pied, la foule tout autour, et Jésus paraît ! Oh l'horrible vision pour l'infortunée Mère ! Son Fils a le corps courbé sous la croix qu'il traîne en chancelant ; les coups de cordes et de bâtons accélèrent sa marche ; s'il tombe, les coups pleuvent sur lui. Sa tête saigne sous la couronne d'épines.

Le sang coule de partout où il n'est pas coagulé. Il rougit les cheveux, la barbe, la figure, les mains, les vêtements. Et le visage si beau du Fils de l'homme, oh ! on dirait celui d'un mort.

Jésus est arrivé près de sa Mère. Il la voit, Elle le voit ! Le regard qu'ils échangent tous deux a une telle expression de douleur et de tendresse que Marie, succombant sous le poids de l'apparition sanglante de son Fils, tombe évanouie. C'est l'épisode si souvent traité par les peintres et les sculpteurs : l'*Evanouissement* ou la *Pâmoison* de la Sainte Vierge.

Nous sommes au Calvaire. La croix est debout, Jésus, y pend... Il est à peu près midi, moment de vive et brillante lumière, surtout sous le ciel d'Orient. Tout à coup, le soleil s'éteint, la nature s'attriste, de lourdes vapeurs noires escaladent le Golgotha. La foule qui, tout à l'heure, insultait à l'agonie du divin Supplicié, maintenant se tait. Rassasiée de cruauté, empoignée par le remords, dominée par la terreur, impressionnée par cette nuit en plein jour, - elle redescend, la tête basse et l'âme songeuse, les pentes de la colline.

Au pied de la croix, presque solitaire, reste un petit groupe qui peut s'approcher. Saint Jean pleure, Madeleine se laisse tomber près du gibet, les saintes femmes. sont tout à leur douleur, et Marie est *debout* ! Parmi le sang du supplice, dit Suarez, parmi les blasphèmes, les injures et les cris, la commotion du monde et son obscurcissement Marie, au-dessus de son sexe et de l'homme, Marie reste *debout*, maîtresse de sa douleur. « Ne la représentez pas évanouie, ni même en sanglots, s'écrie avec force saint Ambroise : je lis dans l'Evangile qu'elle était debout, je n'y lis pas qu'elle fût dans les larmes : *stantem lego, flentem non lego.* »

Debout ! C'est dans cette attitude que son Fils la voit, du haut de son gibet. Il arrête sur elle un regard plein d'angoisse et d'amour ; et d'une voix que la faiblesse de l'agonie rend encore plus pénétrante : « *Femme, dit-il, voilà votre Fils.* »

Marie ne peut s'y tromper. Puisque Jésus vient de lui dire que désormais Jean sera son fils, c'est que Jésus, son vrai, son unique fils, va la quitter. C'est son suprême adieu qu'elle vient d'entendre.

Oh ! si du moins elle pouvait, - comme font les mères quand leur enfant se meurt, - le presser dans ses bras, le couvrir de baisers, calmer sa soif, essuyer sa sueur, arranger sa couche, relever sa tête ! Mais non. Elle ne peut atteindre jusqu'à lui ; elle assiste impuissante à son agonie, elle n'a à lui offrir que ses regards d'angoisse et d'inénarrable douleur. Les plus misérables d'ici-bas, pour mourir ont un grabat ! Le malfaiteur public, le condamné à mort, à ses derniers moments, est entouré de certains égards commandés par la majesté de la mort. Jésus a un gibet pour couche, et des insulteurs comme témoins de son agonie. - Et Marie n'y peut rien, rien ! Elle n'a pas même la ressource de partir, de se laisser emmener, comme font les mères quand elles voient venir le grand dernier souffle... Elle restera jusqu'au bout. *Stabat Mater !*

C'est encore au Calvaire. Il y règne à présent un silence d'effroi ; car les ténèbres sont devenues plus épaisses, la terre a tremblé, des rochers se sont fendus, le voile du Temple s'est déchiré ; des morts sortis de leur tombeau, se montrent en ce moment à Jérusalem épouvantée. Jésus a prononcé le "*Consummatum est*" - "tout est consommé" - , il a poussé le grand cri la fin, et il a incliné la tête pour mourir.

Des mains pieuses ont détaché son corps de la croix. Marie s'est assise sur le sol, adossée à l'arbre du supplice, et sur ses genoux repose à présent le corps inanimé de son Fils, de son Jésus ! Oh ! pauvre Mère de douleur ! voilà pour elle l'heure de la suprême angoisse. Il y a quelques instants, son Fils du moins vivait encore. Il lui parlait, elle entendait sa voix, elle sentait son regard ; elle le savait vivant. Mais, à présent, plus rien qu'un cadavre qui peu à peu se raidit, se refroidit... En vain, elle l'accable de caresses, de baisers ; rien ne lui répond plus.

C'est à peine si elle ose le regarder. Lui, si beau, il a maintenant un visage si pâle, des traits si ravagés par la douleur ! Ses pieds, ses mains, son cœur sont troués par une horrible blessure. Alors, la pauvre Mère lève vers le ciel ses bras défaillants et ses yeux noyés de larmes ; elle semble prendre le ciel à témoin de l'immensité de sa douleur.

C'est ainsi, du moins, que la représentent peintres et sculpteurs. Je visitais un jour le musée de peinture d'Anvers. Un des premiers tableaux qui tombèrent sous mes yeux fut le Christ sur les genoux de la Vierge, de Van Dyck. Le corps du divin supplicié est étendu, un peu de côté, sur un linceul ; la tête repose sur les genoux de sa Mère. Saint Jean, à genoux, a pris respectueusement une des mains percées et y pose ses lèvres. Madeleine est prosternée, le visage noyé dans ses cheveux et ses larmes. Et la pauvre Mère, les traits bouleversés et bouffis, la figure inondée de larmes, les paupières rougies, lève les yeux et les bras vers le ciel, comme pour lui demander s'il est une douleur semblable à la sienne.

J'étais cloué sur place, l'émotion me gagnait. Je regardais autour de moi, je cherchais à lire les sentiments sur les visages. Les visiteurs étaient nombreux, presque tous des curieux n'ayant aucune notion de l'art ; ils allaient devant eux au petit bonheur, n'accordant qu'un regard distrait à des chefs-d'œuvre où rien ne les retenait. Mais, tous s'arrêtaient devant cette Mère éplorée ; tous comprenaient, tous étaient émus. Et cependant, personne n'allait jusqu'au fond de cet océan de douleur.

Nous voici au sépulcre où Joseph d'Arimatee et quelques disciples ont apporté le corps du Sauveur. Le divin mort a été étendu dans son tombeau de pierre. Des parfums l'entourent, les bandelettes sont serrées, un suaire l'enveloppe, l'ensevelissement est achevé. Il faut se hâter : la nuit est venue, et l'heure de la Pâque - pendant laquelle il est défendu d'ensevelir - va sonner bientôt. Marie regarde une fois encore son Fils dans son froid sépulcre de calcaire, s'emplit les yeux de ce navrant spectacle de la tombe, et s'en va. De son long martyre commencé à trente-trois ans de là, le moment le plus cruel ne fut-il pas celui-là ?

O vous à qui la mort a ravi une personne aimée, souvenez-vous ! Lorsque cet être chéri, ne pouvant déjà plus parler vous cherchait encore du regard et abritait sa main dans la vôtre, votre cœur était gonflé à éclater, et ce n'est qu'au prix d'héroïques efforts que vous avez contenu vos gémissements. Mais, du moins, tout n'était pas fini ; la vie était encore là, vous possédiez encore celui que vous alliez perdre.

Puis, l'âme s'envola, et vous avez donné libre cours à votre désespoir ; chaque mot de votre prière était coupé par des sanglots. Cependant, vous possédiez encore une partie de celui qui venait de partir. Vous le voyiez ; il ne vous parlait plus, mais vous lui parliez ; vous le sentiez là... Il était bien encore dans la maison, puisque jamais il n'y avait tenu tant de place. Et c'était pour vous une consolation.

Mais, à deux ou trois jours de là, ce fut bien autre chose. Quelques précautions que l'on ait prises, vous avez compris qu'on vous enlevait celui qui venait de mourir, qu'on l'enfermait dans un étroit lit de bois. Peut-être avez-vous rappelé à vous tout ce qui vous restait d'énergie pour suivre le cortège funèbre. Le terrible moment fut là... au bord de la tombe. Car là, il n'y avait plus à douter ; ce qui vous avait paru un vilain rêve, était bien la réalité. Avec des yeux qui ne voyaient plus, vous avez jeté un regard vers la fosse béante ; vous avez dit un dernier adieu ; et vous qui vous étiez montrés forts jusque-là, vous vous êtes trouvés si faibles que des bras amis ont dû vous soutenir.

Ainsi dut-il en être de la Sainte Vierge, humaine comme nous, mère comme toutes les mères. Le suprême adieu du sépulcre la brisa. Je me la représente soutenue par saint Jean et les saintes femmes, s'éloignant de ce tombeau où elle laissait son divin Fils, seul dans le flanc du rocher et dans la nuit... [Pour les Douleurs de la Sainte Vierge, V. Max Caron]

Vingt-septième jour : LES DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE (Suite)

LEUR IMMENSITÉ

Quand nous avons suivi la Sainte Vierge dans sa marche à travers la douleur, instinctivement nous avons pris sa place, et nous avons apprécié ses souffrances d'après celles que nous aurions ressenties dans une situation identique. Cette substitution de personne est naturelle. Elle a le don de faire vibrer notre âme au contact d'autres âmes, de nous communiquer une partie de leurs émotions. Sans elle, nous ne comprendrions rien aux joies et aux souffrances du prochain, nous les partagerions moins encore. Nous serions enfermés dans le *moi* affectif, étrangers à tout ce qui ne

serait pas éprouvé par nous-mêmes, et des égoïstes parfaits. Rien de ce qui souffre autour de nous n'aurait le pouvoir de nous toucher.

Mais cette sympathie présente ici un grave inconvénient : celui de diminuer les douleurs de la Sainte Vierge jusqu'à les dénaturer. En effet, quand nous croyons prendre la place de Marie, nous la mettons à la nôtre ; nous ne nous substituons pas à elle, nous la substituons à nous. Au lieu de nous élever jusqu'à elle, nous la rabaissons à notre niveau, lui prêtant notre pauvre cœur et notre grossier organisme. Nous lui prêtons une capacité de souffrir égale à la nôtre, alors qu'elle est bien supérieure. Bref, nous faisons de la Sainte Vierge une femme et une mère très malheureuse, comme le sont beaucoup de femmes et de mères de la terre.

C'est fausser le calcul et ne rien comprendre aux douleurs de la Sainte Vierge. Posons-nous ces questions: Qui souffre? la créature parfaite, au cœur vaste, aux sens affinés, douée d'une immense, puissance de souffrir. Qui perd-elle? Un fils adorable, Jésus. De qui partage-t-elle les souffrances ? Du Rédempteur chargé de tous les péchés du monde.

Entrons plus avant dans ces considérations, et Marie nous apparaîtra *Reine des Martyrs*.

I La capacité de jouir et de souffrir est proportionnée à la *perfection de l'être*. L'animal des règnes supérieurs jouit et souffre plus que celui des règnes inférieurs, le lion plus que le vermisseau, l'homme plus que l'animal, l'homme civilisé plus que le sauvage. Et, de l'un à l'autre d'entre nous, quelle différence d'émotions selon la constitution, la culture et la perfection morale !

Marie, infiniment plus parfaite que nous, éprouva des souffrances indicibles dans sa chair virginale, dans ses sens délicats, dans son âme si belle et si sainte. Entassez toutes les perfections humaines vous n'égalerez pas celles de la Sainte Vierge ; réunissez toutes les souffrances des hommes, vous n'égalerez pas celles de la Mère de Dieu.

Elle est *Mère de Dieu*, viens-je de dire. Ce seul mot nous découvre un nouvel abîme de douleurs.

Dieu lui-même a formé le cœur de Marie, parce qu'un cœur ordinaire est incapable d'aimer Jésus comme il convient. Il a déposé dans le sein de la Vierge une étincelle de l'amour infini dont il brûle pour son Fils bien-aimé ; de sorte que le cœur de Marie est une parcelle du cœur de Dieu, et sa tendresse un rayonnement de l'éternel amour.

Dès lors, quelle puissance d'aimer dans ce cœur de Vierge ! Combien d'amour Marie dépensa pour Celui qui est à la fois et son Fils et son Dieu ! C'est ce même Fils qu'elle vit souffrir tant d'années et de tant de façons, en attendant de le voir agoniser et de le perdre. Quelle douleur ! Douleur égale à l'amour. Et comme l'amour fut sans mesure, la douleur le fut aussi.

La mère qui, pendant neuf mois, n'a formé qu'une chose avec son enfant, reste toujours unie à lui. Elle continue à sentir ses mouvements, comme si elle le portait encore dans son sein. Elle souffre avec lui, comme au temps où les liens de la chair les unissaient. De là, ce mot si vrai d'une mère dont la fille se mourait : " J'ai mal à la poitrine de ma fille... " Quand la Chananéenne demande au divin Sauveur de délivrer sa fille du démon, elle ne lui dit pas : « Ayez pitié de ma fille ! » mais : « Ayez pitié de moi, fils de David ! » On dirait que c'est elle qui reçoit les coups du démon. De fait, elle les ressent tous dans son cœur, et son cri d'imploration nous paraît très naturel.

La mère infortunée qui assiste au supplice de son enfant, souffre donc comme lui. Pour le moment, cette mère est Marie. Oh ! quand on songe à ce qu'endura le divin Supplicié, homme parfait et Dieu ! quand on se rappelle que toutes ces tortures eurent leur répercussion immédiate dans le cœur de Marie, on ne trouve plus de terme pour exprimer les souffrances de la Mère douloureuse !

Elle but l'amer calice jusqu'à la dernière goutte. Pour nous, quand la souffrance est trop vive ou trop prolongée, nous cessons de la ressentir. La sensibilité, vaincue, meurt momentanément ; l'excès de la douleur en produit l'anéantissement. La Vierge martyrisée ne connut pas cet extrême répit. D'un cœur aussi fort que tendre, elle n'eut pas de défaillance et sentit les morsures de la douleur jusqu'au bout. Assaillie de toutes parts par la tempête déchaînée sur son Fils, elle en ressentit toutes les secousses et resta debout. "Stabat Mater" ! Sa force même fit son supplice.

Et cependant, Celui qu'elle voyait mourir est Celui sans lequel on ne peut vivre, quand une fois on a vécu avec lui.

II Allons plus loin et formulons la proposition qui renferme tout : les douleurs du Christ en croix furent infinies, et Marie les partagea. Le Christ souffrit infiniment et sa Mère compatit pleinement avec lui.

On se figure communément que les souffrances et la mort de Jésus-Christ sont celles d'un homme, auxquelles la divinité a donné un prix infini. A ce compte, elles sont infinies en valeur, finies en étendue. Il est clair cependant qu'il y a en Jésus-Christ une seule personne, la personne de Fils de Dieu, - et que c'est elle qui souffrit. Aussi, nous disons invariablement que c'est Dieu qui a souffert, Dieu qui est mort en tant qu'homme, sans doute, mais Dieu et pas l'homme. Ses souffrances furent donc infinies.

En effet, pourquoi la douleur nous répugne-t-elle ? Parce qu'elle est contraire à notre première nature, qui est le bonheur. Pourquoi avons-nous l'horreur de la mort ? Parce qu'elle contrarie notre fin, qui était de vivre toujours. Mais quand la souffrance attaque Celui qui, par nature, est la Félicité ; quand la mort atteint Celui qui est l'Etre par essence, alors quelle révolte ! quels ravages ! quelle douleur ! N'y a-t-il pas une distance infinie entre le Bonheur nécessaire et la Douleur ? entre l'Etre par soi et la Mort ? Et ne peut-on pas dire que Jésus-Christ souffre et meurt infiniment ?

En outre, le divin Crucifié souffrit comme Rédempteur du monde. Il porta le poids de tous les péchés des hommes, de toutes les injustices, de tous les meurtres, de tous les blasphèmes, de toutes les horreurs, de tous les crimes, à commencer par celui de Caïn pour finir par ceux de l'Antéchrist.

Il l'a affirmé par la bouche de David : « *Les douleurs de la mort m'ont investi et les cataractes de l'iniquité ont débordé sur moi.* » Il l'a fait dire encore à, Isaïe : « *Il s'est chargé de nos douleurs, il a été percé pour nos iniquités et broyé pour nos crimes. Dieu a réuni sur lui l'iniquité de tous.* » Toutes les douleurs et toutes les morts ont fondu sur le Christ. De ce côté encore, n'aboutissons-nous pas à l'infini dans la souffrance ?

Or, (appuyons bien sur ce point), ces immenses douleurs, Marie les endura comme son Fils, en vertu de l'amour qui de deux âmes n'en fait qu'une, en vertu de la sympathie parfaite qui la substituait au Christ en croix. Bien plus que l'héroïque mère des Macchabées qui, présente au supplice de ses sept fils, souffrit tout ce qu'elle leur vit souffrir, Marie partagea toutes les douleurs de son Fils. Elle endura réellement la Passion. Ses douleurs au Calvaire, l'Eglise les exprime par le mot de Compassion, Passion en commun, Passion partagée, supportée de part et d'autre. Reliez deux pendules par un fil électrique, chaque oscillation de l'un est reproduit par l'autre immédiatement et totalement. C'est l'image des deux grandes âmes agonisant ensemble au Calvaire : tout ce que l'une endura, l'autre l'éprouva par répercussion. Et comme Jésus portait tous les péchés et toutes les douleurs du monde, sa Mère les portait aussi.

Elle les portait, sans décharger aucunement son Fils ; au contraire, elle l'accablait davantage et en retirait une nouvelle amertume. Tous deux se perçaient de coups mutuels. Il arrive que la douleur d'autrui nous tire des larmes ; ces larmes augmentent à leur tour la douleur qui les a provoquées ; et ainsi de suite par une sorte d'écho renvoyé, et de répercussion d'âme à âme. De la même façon, Jésus souffrait de voir, souffrir sa Mère qui en éprouvait une douleur nouvelle, laquelle retournait au Fils pour revenir plus grande encore à la Mère. Et la multiplication de la douleur se continuait entre ces deux âmes vibrant à l'unisson : tels deux miroirs qui se renvoient sans cesse leurs feux et leurs images.

III Ainsi, Marie est la *Reine des Martyrs*. Son martyr fut, après celui de Jésus, le plus douloureux et le plus long. Les autres martyrs souffrirent dans leur corps. On les représente chacun avec l'instrument de son supplice : saint André avec la croix, saint Paul avec le glaive, saint Laurent avec le gril. Marie est la *martyre du cœur* : on la représente le cœur percé. Autant l'âme est supérieure au corps, autant les souffrances de Marie surpassent celles des autres martyrs.

Les confesseurs de la foi ne ressentaient que leurs propres tourments. Marie éprouva ceux de son Fils, infinis, nous l'avons vu. Notre cœur est là où est notre trésor et, saint Bernard l'a dit, l'âme est bien plus en celui qu'elle aime qu'en celui qu'elle anime. Marie était en Jésus, elle souffrit plus que si elle avait été elle-même sur la croix.

Les martyrs perdaient leur vie et en faisaient joyeusement le sacrifice. Marie perdait une vie qui lui était infiniment plus chère que la sienne, celle de son divin Fils.

Les martyrs étaient inondés de félicité dans leurs tourments. Ils pouvaient dire comme saint Paul : « Je déborde de joie » ou comme saints Marc et Marcellin « *Nous ne sommes pas à la torture, mais à un banquet délicieux.* » Ils puisaient leur bonheur et leur force dans les souffrances de Jésus-Christ ; et c'est là même que Marie puisait ses douleurs. Ils étaient visiblement soutenus par le Maître pour lequel ils mouraient ; Marie ne pouvait l'être par Celui qui se déclarait abandonné de son Père.

L'amour de Dieu adoucissait leurs tourments ; il causait ceux de la Vierge des douleurs. Pour elle, ni appui, ni consolation.

Enfin, ce martyr, si terrible par son *intensité*, le fut aussi par sa *durée*. La Passion en fut le centre, mais n'en fut ni le commencement ni le terme. Commencé trente-trois ans plus tôt, au jour de la Purification, il ne se termina qu'une vingtaine d'années après la Passion, au jour de l'Assomption.

La Passion de son Fils, Marie la souffrit de trois façons : par l'attente douloureuse pendant trente-trois ans ; par la vue et le contact, pendant quelques heures ; par le souvenir, pendant le reste de sa vie.

Après la Pentecôte, elle eut encore la douleur de voir son Fils haï, poursuivi, emprisonné, mis à mort dans la personne de ses disciples. Enfin, elle dut vivre de longues années encore, séparée de Celui sans lequel elle ne pouvait vivre. Marie est la seule dont le martyr ait duré à peu près toute la vie.

Ne craignons donc pas de le dire avec les saints : si Dieu n'avait conservé Marie par un miracle, ses souffrances lui auraient donné la mort à chaque instant. Les douleurs de la Sainte Vierge dépassent celles de tous les martyrs réunis ; partagées entre tous les hommes, elles suffiraient à les tuer tous sur l'heure (saint Anselme et saint Bernardin de Siennes).

Oui, Marie est vraiment la Reine des martyrs, comme son divin Fils est le Roi de la douleur. Trait frappant de ressemblance entre la Mère et le Fils ! Tous deux se sont élevés jusqu'au faite de la douleur ! et sur ce faite, Marie est restée, non pas quelques jours, mais presque tous les jours de sa vie. A ne juger que par ses souffrances la place qu'elle occupe dans le ciel, nous lui donnerions la première, aucune créature humaine n'ayant été martyrisée comme elle.

Renonçons donc à la prétention de monter au ciel par des chemins fleuris, puisque le Roi et la Reine du ciel y sont allés par de sanglants chemins.

Vingt-huitième jour : LES DERNIERES ANNEES DE MARIE

Dans l'ordre des faits, nous avons laissé Marie au pied de la croix, recueillant le dernier soupir de son Fils. Jésus ressuscita, il se montra à un grand nombre de personnes dont l'Évangile fait mention ; parmi ces privilégiés, où les femmes tiennent une certaine place, la Sainte Vierge n'est jamais nommée.

Bien des cœurs chrétiens ont souffert de ce silence, et ils le réparent en disant : l'Évangile ne raconte pas tout ; il ne renferme qu'une minime partie de ce qui a été, saint Jean nous le dit. Dans le récit d'une vie que les livres ne sauraient contenir, l'Évangile n'a choisi que le nécessaire. Or, n'est-il pas superflu de dire que Jésus ressuscité apparut à sa Mère, avant toute autre ? N'est-il pas naturel qu'il soit allé à Celle qu'il aimait le plus, qui l'aimait le plus ? Un enfant de retour ne va-t-il pas droit à sa Mère ?

De là est sortie cette opinion fort répandue, que le divin Ressuscité réserva à sa Mère la première de ses apparitions, suivie de beaucoup d'autres. Cette opinion est infiniment respectable, parce qu'elle vient du cœur ; et le cœur a ses raisons, a dit Pascal. Mais peut-être faudrait-il mieux encore respecter l'Évangile auquel il ne faut rien ajouter et dont le silence est souvent plus éloquent que nos pieuses adjonctions.

Notre Seigneur n'apparut que pour prouver sa résurrection. Repassez les huit ou neuf apparitions mentionnées par les Evangélistes, vous verrez qu'elles n'ont qu'un but: vaincre l'incrédulité des apôtres, des disciples, des saintes femmes, et établir une *preuve*. De preuve, Marie n'avait pas besoin : elle savait son Fils ressuscité, elle le voyait ressuscité.

Quoi qu'il en soit de ce point de détail, poursuivons notre chemin et étudions la vie de la Sainte Vierge après l'Ascension. Marie, nous semble-t-il, devait partir de ce monde en même temps que son divin Fils. N'avait-elle pas rempli sa mission tout entière ? Le jour de l'Ascension ne devait-il pas être celui de l'Assomption ? Le ciel retrouvant son Roi, ne devait-il pas trouver sa Reine ?

Il n'en fut pas ainsi. Marie passa encore plus de vingt ans d'exil ici-bas. Pourquoi ? Parce qu'elle pouvait encore *souffrir*, parce qu'elle devait *enseigner*. Souffrir pour donner à ses mérites leur dernier couronnement ; enseigner aux apôtres le mystère fondamental de l'Incarnation, et tout ce que nous savons des premières années du Sauveur.

I A celle qui devait connaître toutes les souffrances, il en manquait encore une : la douleur de la séparation causée par la mort. Marie l'éprouva. Pendant de longues années, elle eut ce sort lamentable de ne pouvoir vivre sans Jésus et de ne pouvoir mourir.

« Mesurez à son amour, dit Bossuet, la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi ! il aurait eu une si grande impatience de mourir pour nous, et sa Mère n'en aurait point eu de vivre avec lui ! Si le grand apôtre saint Paul veut rompre incontinent les liens du corps pour aller rechercher son Maître, quelle devait être l'émotion du sang maternel ?

Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur sa mère d'inconsolables douleurs ; quelle différence entre Jésus et Tobie ! Quels regrets la Vierge devait éprouver ! « Quoi ! disait-elle, quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, - ô mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? J'ai vu dans le Temple le saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que quitter cette vie, tant il est doux de jouir même un seul moment de votre présence ! Et moi, je ne souhaiterais pas de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour, il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous en qui seul je vis. »

Outre la douleur de la séparation, Marie eut celle de voir son Fils persécuté dans ses disciples.

Elle vit les apôtres et les disciples traqués, mis en prison, fouettés, sommés de ne rien dire de ce qu'ils avaient la mission d'annoncer, exilés, mis à mort. Elle eut sous les yeux le commencement des scènes barbares dont les chrétiens seraient victimes pendant trois siècles consécutifs.

La tradition rapporte que souvent, chaque jour peut-être, on voyait une femme abîmée dans le recueillement et la douleur, parcourir à pas lents le chemin qui conduit du prétoire au Golgotha et prier aux endroits où la grande Victime s'était arrêtée. Elle faisait son Chemin de Croix, et cette femme était Marie. Aussi, dès cette époque, la voie douloureuse reçut un nom qu'elle garde encore aujourd'hui : le chemin de la Vierge. La Mère venait y chercher son Fils...

Il est un endroit où elle le retrouvait mieux encore : c'est l'autel où chaque matin montait saint Jean, pour y faire descendre Jésus vivant sous les voiles eucharistiques. En le lui donnant dans la communion, le prêtre vierge pouvait redire les paroles de Jésus en croix : « *Femme, voilà votre fils.* » [Max Caron]

Comment rendre les transports de Marie, à chacune de ses communions où elle retrouvait son Fils, la chair de sa chair ?... « Concevoir quelle était l'ardeur, quelle était la véhémence de ces torrents de flammes, croyez-moi, dit Bossuet, les séraphins eux-mêmes ne le peuvent faire. »

II Avant de rejoindre son divin Fils, la Sainte Vierge devait surtout enseigner.

Quelque surprenante que soit cette vérité, il faut se familiariser avec elle : Marie dicta une partie de l'Evangile ; elle instruisit les apôtres de ce qu'ils ne savaient pas encore et qu'ils devaient prêcher incontinent ; elle leur dévoila le mystère fondamental de notre religion, le mystère d'un Dieu éternel prenant chair dans le sein d'une femme, l'Incarnation ; elle leur révéla tout ce qu'ils nous ont appris, tout ce que nous savons des trente premières années du Sauveur. Sans elle, toutes ces vérités seraient restées inconnues au monde. Personne ne les savait ; sans elle, personne ne les saurait.

Les juifs prirent Jésus pour un prophète : « *Un grand prophète a surgi parmi nous* », disaient-ils à la vue de ses miracles. Ils voulaient volontiers le faire roi ; mais l'adorer, le reconnaître Dieu, jamais ! « *N'est-il pas le fils du charpentier ?* » disaient-ils tout scandalisés.

Pour les apôtres, il est deux faits certains : l'un que, du vivant de leur Maître, ils ne surent rien de sa conception divine, de son enfance, de sa jeunesse ; l'autre, qu'ils les connurent pendant leur apostolat, puisqu'ils les enseignèrent de vive voix et par écrit.

Témoins privilégiés des miracles de Notre Seigneur, confidents de son amour et conquête de sa grâce, ils croyaient certes à sa divinité, et Pierre résumait la foi de tous, quand il s'écriait : « *Vous êtes le Christ, ils du Dieu vivant.* » Mais le *comment* de sa divinité, la prise de possession de son humanité, son entrée en monde, ils ne les soupçonnaient même pas. Ils regardaient Jésus comme fils de Marie et de Joseph et n'allaient plus loin. Comment cet enfant des hommes pouvait-il être Dieu ? Ils ne savaient pas ; peut-être même ne se posèrent-ils pas la question.

Que Marie fût restée vierge en devenant mère, qu'elle eût le Saint-Esprit pour Epoux, ils n'en avaient pas le soupçon. Témoins émerveillés et enthousiastes de la vie publique du Sauveur, ils ne savaient rien de sa conception par l'Esprit-Saint, de sa filiation divine, de sa naissance, de tout ce qui avait précédé son apostolat.

Leur divin Maître n'ouvrit jamais à personne cette première page de sa vie. Il voulut passer pour le fils de Joseph, par le même sentiment qui lui faisait dire après, sa Transfiguration : « Gardez-vous bien de parler de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité. »

Les apôtres, tout en croyant fermement à la divinité de leur Maître, n'eurent donc, de son vivant, qu'une foi d'espérance, une foi implicite, se passant d'explications de détails. Or, cette explication, ils la possèdent complète quelques années plus tard, témoin les Evangiles et les Epîtres. Là, le mystère de l'Incarnation, tel qu'il a été annoncé par l'ange et accompli en Marie, est exposé ; bien plus, il est posé comme fondement de la connaissance de Jésus-Christ. Saint Jean dans le sublime début de son Evangile, proclame la génération éternelle du Verbe et sa prise d'humanité dans le temps. Saint Luc écrit les mystères de l'enfance de Jésus [Auguste Nicolas, *la Vierge Marie*].

Qui donc révéla aux apôtres ces secrets dont leur Maître n'avait jamais rien dit ? Qui leur donna la clef du mystère ? Marie seule. Tous les autres témoins avaient disparu : Elisabeth, déjà sur le déclin, n'avait pas tardé à mourir ; les anges avaient repris leur essor vers le ciel, les bergers étaient retournés à leur solitude, les Mages avaient regagné l'Orient, l'Etoile miraculeuse était rentrée dans les profondeurs du firmament, Siméon avait été libéré en paix, saint Joseph avait emporté son secret dans la tombe. De tous ceux qui avaient vu ou su quelque chose, Marie seule restait, et Marie seule put parler et enseigner.

Mais dit-on, les Apôtres n'ont-ils pas été instruits de toutes choses par le Saint-Esprit ? L'esprit d'intelligence, qui les inonda d'une si vive lumière au jour de la Pentecôte, leur aurait-il laissé ignorer le plus capital de tous les mystères, celui de l'Incarnation ? N'est-il pas évident qu'ils en doivent la connaissance à l'Esprit-Saint, et non à la Vierge Marie ?

Raisonner ainsi, c'est méconnaître les procédés divins. La Providence ne s'oublie jamais dans l'inutile et le superflu. Avare du miracle, elle n'intervient directement, elle ne met en œuvre ses forces surnaturelles que dans les cas de nécessité ; chaque fois que les moyens naturels lui suffisent, elle s'en sert et s'en contente.

D'après cette règle, le Saint-Esprit visitant les apôtres, leur apporta une grande science, puisqu'il fit d'eux les lumières des nations ; mais il ne les dispensa nullement d'apprendre ce qu'ils pouvaient savoir par eux-mêmes, d'user des moyens naturels qu'ils avaient de s'instruire. Oui, il leur apprit d'une manière directe et surnaturelle les vérités ; les mystères qu'ils ne pouvaient trouver humainement. Il se contenta de les assister, de les aider, de les diriger dans la recherche de ce qu'ils pouvaient apprendre naturellement, comme le fait de l'Incarnation et tous les faits saillants de la vie privée du Sauveur.

Il ne faudrait pas croire que les *faits* rapportés par les Evangélistes leur aient été inspirés. Saint Luc est formel sur ce point : « *Plusieurs s'étant attachés à raconter en ordre les choses qui se sont passées parmi nous, comme nous les ont fait connaître ceux qui dès le commencement les ont vues et ont été les ministres de la parole, il m'a aussi semblé bon, après avoir fait de soigneuses recherches sur tout depuis le commencement jusqu'à la fin, de vous en faire un récit suivi, afin que vous connaissiez la vérité de tout ce qui a été enseigné.* »

Telle est la méthode de saint Luc, telle est celle de tous les apôtres, quand il s'agit de *faits* : consulter les témoins, faire de sérieuses enquêtes à travers lesquelles le Saint-Esprit les guide, témoigner enfin de ce qu'ils ont vu ou appris.

Ainsi l'avait voulu Notre Seigneur qui avait dit : « *Lorsque l'Esprit de vérité, que je vous enverrai, sera venu, il vous rendra témoignage de moi. Et vous me rendrez témoignage aussi, parce que vous êtes avec moi dès le commencement* » Le témoignage *de visu*, voilà la première source de la foi. Règle infiniment sage : car l'inspiration n'est rien pour ceux qui n'y croient pas, elle ne peut engendrer la foi dans un monde incrédule. Il fallait à l'incrédulité de ce temps et de tous les temps, des preuves naturelles, visibles, palpables, qu'on pût contrôler, discuter et qui, victorieuses de toutes les attaques, s'imposent à tout esprit droit.

Aussi, les apôtres, au plus fort de leurs miracles, mettent toujours en avant leur qualité de témoins de la vie de Jésus-Christ. Saint Pierre le fait constamment ; et saint Jean, même après les merveilles opérées par la prédication apostolique, continuait à écrire : « *Nous vous annonçons la parole de vie que nous avons entendue, que nous avons vue de nos yeux et touchée de nos mains. Nous vous prêchons ce que nous avons vu.* »

Et encore. Quand il s'agit de choisir un successeur à Judas, saint Pierre pose ainsi les conditions de cette : « *Que parmi ceux qui ont été en votre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il est monté au ciel, on en choisisse un qui soit avec vous témoin de sa résurrection* ». Saint Mathias fut élu, parce qu'il avait été témoin et qu'il pouvait témoigner du fait.

Telle est donc la règle infiniment sage établie par Notre Seigneur : pour les faits, témoigner de ce qu'on a vu et entendu, recueillir la vérité de la bouche des témoins pour en témoigner ensuite.

Mais ! l'Incarnation, Bethléem, les anges, les bergers et les mages, le séjour en Egypte, la vie pauvre à Nazareth, sont des faits. Quel est le témoin qui les certifiera aux apôtres ? Marie et Marie seule, puisqu'elle seule survit à cette époque.

Et quand même bergers et mages, Anne et Siméon seraient encore de ce monde, ils ne pourraient affirmer que des prodiges particuliers accomplis en leur présence, mais non le mystère initial et invisible d'un Dieu prenant chair dans le sein d'une vierge. Et quand même Joseph et Elisabeth seraient vivants au milieu des apôtres, leur témoignage ne vaudrait, touchant l'incarnation, que par celui de Marie sur lequel il repose, Marie étant seule avec l'ange à l'heure solennelle de l'Annonciation où le grand mystère fut proposé et accompli.

Finalement, elle en est donc l'unique témoin et l'unique garant. Elle seule a pu le révéler. Et si saint Jean, comme l'observe saint Ambroise, a parlé du Verbe incarné d'une façon particulièrement claire et sublime, c'est qu'il a été en rapport plus intime avec Celle qui en fut le Temple vivant. Si saint Luc est l'historien de l'enfance de Jésus, c'est que lui aussi eut le bonheur de vivre avec Marie qui lui en livra tous les divins détails.

Ainsi apparaît la place de Marie dans le plan divin, et jusque dans la formation de notre foi. Oui, notre foi fondée, dit saint Paul, sur le témoignage des prophètes et des apôtres, l'est spécialement sur celui de la Sainte Vierge. Elle seule a révélé et pouvait révéler le grand mystère de l'Incarnation sur lequel repose tout l'édifice chrétien.

Les apôtres, témoins des trois seules dernières années du Sauveur, ont cependant confessé les événements antérieurs qu'ils n'avaient pas vus, tels l'Incarnation et la Nativité, avec autant de fermeté que la Transfiguration et la Résurrection dont ils avaient été témoins. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient pour eux la parole de Marie, Mère de Jésus, qui

équivalait pour eux à la parole de Jésus. Ils n'ont cru au Verbe incarné que parce qu'ils ont cru à Marie. Et l'univers chrétien, qu'il le veuille ou non, n'accepte ces divins mystères que sur la parole de la Vierge Marie.

Et ce colloque entre l'Ange et la Vierge, la visite à Elisabeth, le cantique du Magnificat, cette nuit merveilleuse de Noël, la Présentation au Temple, la fuite en Egypte, la perte de Jésus à Jérusalem, nous ne les connaissons pas sans la Vierge bénie. Sans elle, nous ne saurions pas que le Fils de l'homme, par ses longues années d'obéissance, de pauvreté, de travail, de souffrance à Nazareth, a restauré l'amour filial, l'amour maternel et la dignité du travail. Nous ne saurions pas que le divin Charpentier a préparé dans le silence le cercueil de l'ancien monde et le moule du nouveau. De Jésus avant sa trentième année, nous ne saurions rien.

Et de Marie, - dont nous voudrions tout savoir et vers laquelle nous porte une curiosité insatiable, - que connaissons-nous ? Rien ou presque rien. Sans doute, elle serait encore notre Mère. Mais sa céleste figure serait, à nos yeux, si vague et si imprécise que nous l'apercevions et aimerions moins. Sans doute aussi, sans la connaissance des mystères qu'elle a révélés au monde, notre foi et notre religion seraient encore. Mais, que nos dogmes seraient froids et, pour ainsi dire, décharnés ! Marie communique la vie, la chaleur et la poésie à tout ce qu'elle touche.

Comme tout cela la grandit ! Dieu l'a associée à toutes ses œuvres. Il n'a rien fait sans elle, ni son Incarnation, ni son Evangile, ni son Eglise. Par son consentement, elle nous a donné notre Sauveur ; par son témoignage, elle nous a donné la connaissance de notre Sauveur. Elle a coopéré à la formation de notre foi, notre foi repose en grande partie sur sa parole.

Que la Vierge Marie est donc grande !

Vingt-neuvième jour : MORT ET ASSOMPTION

Les derniers jours d'un homme ont un caractère de solennité qui impressionne. Ils sont le grand moment qui résume la vie près de s'éteindre. Les suprêmes actions, les dernières paroles acquièrent l'importance d'un testament de l'âme. Sont-elles d'un grand de la terre ? Elles sont enregistrées et transmises par l'histoire. Sont-elles d'un petit de ce monde ? Elles sont recueillies avec une sorte de religion par son entourage. L'image que notre mémoire garde d'un homme, ce sont ses traits tels que nous les avons vus pour la dernière fois ; de même, ce que nous conservons surtout de lui, ce sont les suprêmes manifestations de son intelligence et de son cœur.

Nous arrivons aujourd'hui au terme de la vie de la Sainte Vierge ; nous allons recueillir ses dernières instructions et son dernier soupir. De paroles d'elle, nous n'en trouverons pas ; elle fut jusqu'à la fin la grande Muette de l'humilité. D'actions, nous n'en trouverons pas non plus mentionnées dans l'Evangile qui ne dit rien de la mort glorieuse de la Mère de Dieu. Mais, sur cet événement nous avons la tradition apostolique que l'antiquité certifie, que le monde catholique professe, que l'Eglise proclame et qui, venue jusqu'à nous d'acclamation en acclamation, a pris rang parmi les plus grandes solennités de la religion.

I S'il est vrai que l'homme habite là où est son cœur, depuis l'Ascension, Marie n'habitait plus la terre. Par ses pensées et ses désirs, elle était avec son divin Fils vers lequel elle s'élançait constamment.

Vous qui aimez, vous savez qu'il n'est pas de pire torture que celle de l'absence. L'être aimé, vous le cherchez partout et sans cesse, vous le réclamez à tout ce qui vous entoure. Il manque à votre vie son aliment. Votre cœur semble vouloir briser votre poitrine, pour s'élançer vers l'objet de ses désirs. Vous vous épuisez dans une attente vaine, dans des recherches inutiles, dans des appels sans écho, jusqu'à ce que vous tombiez épuisés par tant d'efforts. Ce martyre, Marie l'endura plus cruel que personne, car son cœur est le meilleur de tous, et celui qu'elle cherchait est Jésus.

Un jour enfin, son âme, brisant son enveloppe, s'envola. Plus de vingt ans de désirs sans cesse accrus et d'élans répétés finirent par rompre les liens qui la retenaient ici-bas. Elle s'élança vers le ciel comme un ballon dont on coupe les amarres. Il avait fallu un miracle de tous les jours pour que Marie survécût à son Fils bien-aimé ; il suffit de la cessation de ce miracle pour qu'elle mourût. Marie mourut d'amour.

Les apôtres, prévenus surnaturellement, étaient là. Ils étaient accourus recevoir la dernière bénédiction de la Mère de leur Maître. Timothée et saint Denys l'Aréopagite étaient parmi eux. Au moment où l'âme prit son essor vers le ciel, d'angéliques concerts se firent entendre. Puis, le corps virginal fut porté à Gethsémani et déposé dans un sépulcre, pendant que les anges chantaient leur musique céleste. Les apôtres, incapables de quitter celle qu'ils avaient le plus aimée après Jésus, restèrent près du tombeau. Trois jours après la sépulture, arriva : saint Thomas qui venait de plus loin que les autres. Il demanda la faveur de contempler une dernière fois celle qui fut le Temple du Dieu fait homme. On ouvrit le tombeau, le corps n'y était plus... ; les linges seuls restaient, répandant au loin un parfum céleste.

Les apôtres le comprirent tout de suite : non seulement le corps si pur de Marie avait échappé à la corruption de la tombe, mais il avait été porté au ciel sur les ailes des anges.

La Mère du Seigneur n'avait pas attendu la commune et universelle résurrection, elle était montée au ciel corps et âme.

Je sais bien que je rapporte ici quelques détails qui n'ont pour support qu'une pieuse tradition ; mais le fait de l'Assomption est doctrine de l'Eglise, et cela me suffit.

L'entrée de Marie au ciel ! Spectacle incomparable, que notre imagination aime à poursuivre sans pouvoir l'atteindre. Que de fois nous avons contemplé des tableaux de l'Assomption ! Et nous avons bien fait ; car sur ce morceau de toile ou de papier, se trouve le résultat d'un long travail et d'études prolongées ; il y a là souvent l'expression de la foi et de la piété, quelquefois le cachet du génie ; bref, il y a là l'Assomption aussi éblouissante que l'homme peut l'entrevoir. Et cependant, en quittant ces tableaux, nous avons dit : c'était bien plus beau que cela !

Il exista un peintre de génie et d'une inspiration si pieuse qu'il peignait ses scènes à genoux. Le *Couronnement de la Sainte Vierge*, il le peignit, dit-on, après une extase. Voici comment il le conçoit : le ciel est ouvert ; la Vierge est arrivée aux sommets de la gloire ; des anges aux longues robes, une flamme au front, agitent autour d'elle leurs brillantes ailes

de pourpre ; les élus sont au second plan, qui la saluent de leur place. Pendant que les concerts éclatent de toutes parts, Jésus-Christ quitte son trône et s'avance, les bras ouverts, pour y presser sa Mère et déposer sur son front sa couronne de Reine. [V. Max Caron]

Assurément, cette toile est bien belle, d'aucuns la disent divine. Et cependant, après l'avoir admirée, nous nous sommes éloignés quelque peu désappointés et nous avons dit comme Bernadette : C'était plus beau cela... !

On montrait à Bernadette de belles dames, de beaux portraits, et on lui demandait: «La dame que tu as vue à Mas-sabielle, était-elle aussi belle que celle-là ?» Et la jeune fille de répondre dans sa naïveté cruelle : "Oh ! Bien plus belle que *tout cela*..." Nous le disons nous aussi : le Triomphe de Marie fut bien plus beau que tout ce qu'on peut nous représenter.

Car, ce jour-là avaient été faits tous les préparatifs que le ciel comporte ; il n'eut de pareil que celui de la rentrée triomphale de Jésus-Christ. Il y avait, pour attendre Marie, les premiers à qui elle fut promise, Adam et Eve ; les patriarches qui l'avaient saluée de loin ; les prophètes qui l'avaient annoncée ; les femmes d'Israël, qui en avaient été la figure ; tous les élus à la rédemption desquels elle coopéra, depuis Abel jusqu'à saint Etienne ; les anges, qui acclamaient leur Reine ; le Saint-Esprit, introduisant son Epouse ; le Père accueillant sa Fille préparée de toute éternité ; le Fils enfin et surtout, le Fils allant à la rencontre de sa Mère bien-aimée, ornant son front si pur de la triple couronne de Vierge, de Mère et de Reine et la conduisant à son trône, à côté de lui. Jusqu'ici le ciel avait son Roi, il a sa Reine. Il avait la Beauté créée, il a la Beauté créée. Le voilà complet !

II Ne nous épuisons pas davantage à nous représenter le Triomphe de la Sainte Vierge, il nous dépasse trop. Mieux vaut rechercher les raisons de cette glorieuse Assomption. Notre intelligence satisfaite nous consolera des défaites de notre imagination

Que le prodige de l'Assomption ne nous étonne pas. Marie étant un être à part, devait avoir une fin à part. Après une telle destinée, comment la condamner à une mort commune ? Le miracle n'est pas qu'elle ait été arrachée au tombeau, mais qu'elle y fût restée. Une fois entré dans le surnaturel, on ne peut en sortir que par le surnaturel ; ici le naturel ne serait plus qu'anomalie et désordre. Puisque la mort est l'écho de la vie, la mort de Marie doit être à la hauteur de sa vie. Entrons quelque peu dans le détail, et nous verrons que tous les mystères de cette vie extraordinaire réclament l'Assomption comme couronnement naturel.

Marie a été prédestinée Mère de Dieu. Ainsi, elle se trouve si intimement liée à son Fils qu'on ne peut pas même l'en séparer par la pensée. On peut concevoir Jésus-Christ sans ses élus, mais non sans sa Mère. Dès lors, il est assez difficile de concevoir comment celle qui, par prédestination, est associée à Jésus-Christ de toute éternité, serait séparée de lui dans sa façon de mourir et rejetée dans la destinée commune. Puisque le Fils est monté au ciel, la Mère doit y être transportée ; l'Ascension demande l'Assomption.

L'Immaculée Conception ne l'appelle pas moins. Il y a un rapport naturel entre l'entrée et la sortie de ce monde, entre la conception et la mort qui, au fond, ne sont que deux termes d'une même chose. La mort qui consomme la vie, prend sa source dans la conception qui la produit. Nous recevons le germe de la mort avec la vie, et nous en mourons. Ce germe mortel vient de notre conception souillée : la mort est fille du péché originel, et salaire du péché.

De ce côté donc, la destinée de l'Immaculée ne devait-elle pas être différente de la nôtre ? La question ne supporte pas même d'être posée. Préservée du péché originel, Marie devait l'être de la corruption du tombeau, vraie mort du corps. La loi de la mort n'atteignant à fond que les êtres souillés dans leur origine, il aurait fallu une loi d'exception et un miracle de défaveur pour que Marie subisse cet affreux sort à nous réservé.

Mais, dira-t-on, puisque la mort est la punition du péché originel et que Marie fut exemptée de cette souillure, pourquoi donc est-elle morte ? pourquoi Dieu l'a-t-il laissée mourir ?

Distinguons dans la mort l'effet et le fait. La mort, comme effet du péché, comporte la corruption de la chair, de ce corps de mort qui ne mérite pas d'être réuni à une âme bienheureuse, mais doit être refait sur le premier plan de la création. Aussi, c'est plutôt à cette corruption de la mort qu'à la mort elle-même qu'a été condamné notre premier père ; « Parce que tu as mangé du fruit de l'arbre défendu, tu retourneras en la terre d'où tu as été tiré ; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. » C'est là ce qui fait proprement l'horreur et l'humiliation de la mort, ce qui nous soulève et nous révolte. [Pour ce chapitre, v. Aug. Nicolas]

Conséquence de l'Immaculée Conception, l'Assomption l'est encore de l'Incarnation.

Marie est Mère de Dieu. Il n'est pas possible de concevoir que Dieu ait livré aux sinistres travailleurs de la tombe Celle qui fut sa Mère ! qu'après l'avoir préservée de toute souillure par un miracle unique, il l'ait abandonnée à la plus horrible de toutes ! que ce sein virginal, Temple du Dieu vivant, soit devenu ce "je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue..." Si le Fils de Dieu a eu la puissance de conserver vierge le corps de sa Mère dans son enfantement, il a eu celle de le conserver vierge dans la mort. Et puisqu'il en a eu la puissance, il en a eu la volonté, dit saint Augustin.

D'autre part, Marie est honorée au ciel comme Mère de Dieu. Elle devait donc y monter avec la marque visible et l'instrument de sa maternité, avec son corps. Sinon, elle ne serait pas là-haut tout ce qu'elle est, elle ne serait que la première de tous les saints.

Pour être adoré comme Fils de l'homme, Jésus-Christ est monté sur son trône céleste avec son humanité. Par la même raison, il a dû élever à côté de lui ce corps de Marie qui a fourni la matière du sien, afin d'avoir près de lui toute sa Mère. Est-il concevable que, d'ici à la fin du monde, Jésus se prive volontairement d'une partie de sa Mère ? la prive d'une partie des honneurs qui lui reviennent ?

Allons plus loin. L'Incarnation a opéré entre Jésus et Marie une communication profonde et comme une pénétration de propriétés physiques et morales. Le Verbe s'est lui-même préparé sa Mère. Il l'a faite telle qu'il voulait être lui-même, comme homme. Il a mis en elle toutes les qualités avec lesquelles il bâtirait plus tard son humanité.

De sorte que Marie est comme un *Jésus-Christ commencé*, selon le beau mot de Bossuet. Elle est la tige, et lui la fleur.

Dès lors, concevez-vous que ce Jésus-Christ commencé ait connu les horreurs de la tombe ? Ne serait-ce pas dire que le Christ lui-même les connut dans sa Mère ? qu'il se les épargna une fois et les accepta une autre ?

La chair de Jésus étant la chair de Marie, la chair de Marie est la chair de Jésus, et d'autant plus qu'elle la lui transmet seule. Si donc la chair de Marie avait été touchée par les ouvriers de la mort, la chair de Jésus aurait partagé le même outrage. Non, le Christ devait à sa propre humanité de la conserver incorruptible dans sa Mère.

Puisque, avant la venue du Sauveur, Marie fut comme un Jésus-Christ commencé, - après l'Ascension, elle fut comme un reste de Jésus. Sans l'Assomption, une partie de cette chair aurait été glorifiée dans le ciel en Jésus ; et l'autre, proie de la corruption en Marie.

Enfin, saint Bernard affirme hautement que l'incorruptibilité du corps de Jésus-Christ dans le sépulcre, procède de l'incorruptibilité de sa Mère. Ce privilège, sans doute, avait été conféré à Marie par Jésus comme Dieu ; mais Jésus, comme homme, le reçut de sa Mère. Il fut incorruptible, parce que sa Mère l'était.

Enfin, comme la Passion du Sauveur appelait l'Ascension, la *Compassion* de Marie réclamait l'Assomption.

Que le triomphe de Notre-Seigneur soit le fruit de ses souffrances ; l'Écriture l'atteste, en particulier cette parole du divin Ressuscité aux disciples d'Emmaüs : « O insensés et cœurs lents à croire ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et entrât *ainsi* dans la gloire ? » Or, Marie unie à son Fils au point de lui être conglutinée, selon une énergique expression des saints Livres, Marie partage la Passion du Rédempteur. Et puisque c'est par ses souffrances que le Christ est entré dans sa gloire, comment sa Mère n'y serait-elle pas entrée ? Ayant été au combat, ne serait-elle pas au triomphe ? N'en doutons pas, comme elle a été debout au pied de la croix, elle est assise près du trône divin.

Il n'est pas un mystère de la vie du Sauveur, qui n'ait son correspondant dans la vie de la Sainte Vierge. Ce parallélisme est si constant qu'il est impossible de n'y pas voir une loi. Se pourrait-il donc que l'Ascension fût le seul mystère qui n'ait pas d'écho dans un mystère correspondant de Marie ? que ces deux destinées, si merveilleusement enlacées dans leurs cours, soient séparées à leur terme ? Anomalie d'autant moins admissible que ces deux Êtres sacrés n'ont été si unis dans leur vie que pour l'être dans leur fin. [Auguste Nicolas]

Ainsi, de toutes- parts, nous aboutissons au Triomphe final de Marie. Quand même la tradition et l'enseignement de l'Église ne proclameraient pas l'Assomption, notre raison la trouverait.

Nous sommes heureux de ce triomphe, récompense de tant de vertus, de mérites, de souffrances. La Mère de Dieu, nous l'avons vue tant souffrir tout le long de sa vie que c'est pour nous une sorte de repos de la voir enfin jouir.

N'oublions pas qu'une entrée au ciel, semblable à la sienne, nous est réservée : entrée moins belle, sans doute, et qui sera précédée de notre passage au tombeau et de notre retour à la poussière... Mais notre compagnon de voyage, notre corps, nous sera rendu neuf, incorruptible, beau, glorieux. Le ciel s'ouvrira devant nous, comme devant Marie. Nous serons reçus là-haut par les anges, par les saints, par nos parents et nos amis, par le divin Sauveur et par sa Mère que nous désirons tant voir !

A nous de mériter un tel bonheur par l'imitation des vertus de la Sainte Vierge.

Trentième jour : LA PLACE DE MARIE AU CIEL

Nous avons suivi la Sainte Vierge tout le long de sa vie, de sa naissance à sa glorieuse Assomption ; nous l'avons accompagnée jusqu'au trône où elle règne. Et nous ne pouvons pas encore nous résigner à la quitter ; nous avons besoin de savoir ce qu'elle est là-haut, de nous mêler à sa vie céleste, d'apprendre quel rang elle occupe, quelles fonctions elle remplit. Quelle est sa place dans le ciel ? Quel est son rôle envers nous, ses enfants ? Deux questions qui résument nos désirs de savoir et que nous allons essayer de résoudre.

J'ai le pressentiment que mon lecteur trouvera que je fais Marie trop grande, et, que dans mon amour pour elle, j'exagère... Cependant, je suis certain que, s'il veut bien me suivre, nous serons finalement du même avis. Et j'espère qu'il reconnaîtra, à sa grande confusion, qu'il n'a eu jusqu'ici qu'une idée très imparfaite de la Mère de Dieu.

Je prends cette unique règle directrice qui est absolument sûre et suffit : Marie n'est pas Dieu, mais elle se rapproche de Dieu autant que le peut une créature ; elle est créature, mais la plus élevée qui puisse être. Par conséquent, tant que nous ne ferons pas de Marie un Dieu, nous sommes sûrs de ne pas la placer trop haut. Le danger n'est pas de surélever la Sainte Vierge, il est plutôt de la rabaisser.

Guidés par ce principe, allons de l'avant.

I On regarde assez souvent la Sainte Vierge comme une sainte de tout premier ordre, qui obtient beaucoup par ses prières, parce que ses prières sont supérieurement bonnes ; ou comme une sorte de premier Ministre auquel son souverain donne beaucoup de latitude, à cause de sa sagesse éprouvée et de l'affection qui les unit.

Marie, une sainte ! Oui, elle l'est ; mais elle est davantage, elle est la Reine de tous les saints. Elle n'est pas la première parmi ses pairs, elle n'a pas d'égal. Elle diffère des saints, non pas en degré, mais presque en nature, ayant été élevée à la fonction de Mère de Dieu.

Marie, une sorte de premier ministre ? Mais non ! Un ministre est pris, maintenu, renvoyé au gré de son souverain ; Marie occupe un trône d'où elle ne descendra jamais. Un ministre est chez autrui ; Marie est chez elle, elle occupe une place qui est sienne et que personne ne peut tenir. Un ministre gère les affaires de son maître ; Marie gère les siennes, qui sont celles de Dieu même. Un ministre sert, obéit ; Marie ne sert pas, n'obéit pas. Au jour de l'Annonciation, il est vrai, elle s'est dite la *servante* du Seigneur ; ce titre, elle l'a gardé par humilité et par amour. Mais, au moment même où elle se le donnait, de servante elle devenait Mère de Dieu.

Elle est alliée réellement aux trois personnes divines : Fille du Père, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit. Elle est de la famille divine, où elle est à la fois Fille, Mère et Epouse. C'est pourquoi, elle n'obéit pas : elle est entourée de l'honneur

dû à l'épouse, du respect dû à la mère, de la douce affection due à la fille. Elle n'a pas à recevoir d'ordres, sa volonté est en constante harmonie avec celle de Dieu.

Quand une humble paysanne est épousée par un prince, elle devient princesse ; elle fait partie de la maison dans laquelle elle est entrée, les honneurs rendus à son époux sont rendus à elle-même, et les enfants qu'elle met au monde sont princes comme leur père.

Or, l'humble Marie de Nazareth a contracté, elle aussi, une alliance : une alliance avec Dieu, en acceptant le Saint-Esprit comme Epoux, le Verbe comme Fils, le Père éternel comme Père. Elle est de la famille divine, vraiment.

Dès lors, voyez-vous combien on la rabaisse quand on se contente de la regarder comme la première de tous les saints ? Les saints sont ses serviteurs, Marie est leur Reine. Les saints sont les amis de Dieu ; Marie en est la Fille, et la Mère et l'Epouse. Les saints sont enfants de Dieu par adoption bienveillante, Marie l'est par alliance. Les saints sont de la famille humaine, Marie est entrée dans la famille de Dieu. Donc, impossible, défendu de les confondre.

On croit avoir atteint le maximum de la louange, avoir placé Marie sur son piédestal le plus élevé quand on l'a appelée *Omnipotentia supplex*, la *Toute-Puissance suppliante*, celle qui obtient tout par ses prières. Ce titre est exact, mais inférieur et, pris tout seul, de nature à rabaisser la Sainte Vierge. De bonne foi, vous représentez-vous Marie, suppliante, à genoux, les bras levés, priant et conjurant sans cesse ? Non, sainte Mère de mon Dieu, je ne puis vous voir dans cette attitude. Ce n'est pas celle d'une mère devant son fils, d'une femme devant son époux, d'une fille comme vous devant son père.

J'ai beau fouiller l'Evangile, je ne trouve jamais Marie dans cette posture. Aux noces de Cana, je la vois bien demander quelque chose de très extraordinaire, le changement de l'eau en vin, mais je ne la vois pas prier. Elle se contente d'informer son Fils par un mot : « *Ils n'ont plus de vin* » Jésus répond que l'affaire n'a pas d'importance, qu'il ne peut faire des prodiges pour si peu, que l'heure de ses miracles n'a pas sonné. C'était bien le cas pour Marie de prier, d'insister, d'user de ces prières tendres et suppliantes qui sont le secret des mères.

Le fait-elle ? Pas du tout. Elle n'ajoute pas un mot. Elle a informé, cela suffit. Elle n'a pas prononcé un mot qui soit une prière, une supplication, elle s'est bornée à une simple information, et pourtant elle obtient un miracle éclatant que rien ne rendait nécessaire ; bien plus, elle semble avoir obligé son Fils à avancer l'heure de ses prodiges.

Ainsi se passèrent les choses sur la terre. Se passeraient-elles donc moins bien au ciel ? Et voudrait-on nous faire accroire que la Sainte Vierge, là-haut, est moins écoutée, moins honorée, moins puissante qu'ici-bas ? Le ciel est, pour ceux qui y arrivent, un perfectionnement, un progrès, une ascension. En s'installant au ciel, Marie a donc gagné en puissance et en grandeur. Elle ne prie pas, au sens précis du mot, elle ne supplie pas ; elle expose, elle informe, elle montre, elle demande, et aussitôt elle reçoit.

On ne manquera pas de nous opposer le mot qui, dans les Litanies de la Sainte Vierge, termine chaque invocation : « *Priez pour nous !* » Oui, cette formule y est. Elle y est, parce qu'elle doit y être. Elle est juste, car elle indique que Marie intercède, qu'elle ne puise pas dans son propre fond, mais dans le trésor infini de Dieu à qui elle demande pour répandre sur nous. Mais, de quel droit attache-t-on à ce mot *prier* (qui a tant de sens !) le sens de la supplication envers le Créateur ? Marie demande, oui, mais elle obtient toujours. Saint Pierre Damien l'a dit : « Marie demande moins qu'elle ne commande ; elle est maîtresse, et non pas servante. » Et aussi, saint Antonin : « Une demande de Marie a la vertu d'un ordre ; il est impossible qu'elle ne soit pas exaucée. » Et encore saint Bonaventure : « Marie donne à qui elle veut, comme elle veut, dans la mesure où elle veut. »

Comme tout cela grandit Marie à nos yeux ! A mesure que nous l'approchons, que nous l'étudions, elle s'élève. Et comme j'avais raison de dire que l'idée qu'on se fait d'elle habituellement, est inférieure à la réalité ! Déjà elle n'est plus une sainte dominant tous les autres de sa grandeur ; déjà elle n'est plus une suppliante toute puissante. Qu'est-elle donc ?

II Ce qu'elle est, l'Église le proclame et nous le disons nous-même trois fois le jour dans le temps pascal : « *Regina, caeli, laetare !* Reine du ciel, réjouis-toi ! » Le prêtre le redit à sa prière du soir : « *Salve, Regina !* Reine, salut ! »

Marie est Reine, non par analogie, mais vraiment, par droit et par pouvoir. Par conséquent, elle dispose, elle gouverne, elle commande, elle règne. Il est des pays où le Souverain règne et ne gouverne pas. Au ciel, qui règne, gouverne ; et Marie, qui y règne, y gouverne.

Elle est Reine, comme son Fils est Roi. Comme lui, elle a un trône ; comme lui, un sceptre ; comme lui, une couronne. Elle fait partie du conseil divin : elle a voix dans ce conseil, elle délibère avec les trois personnes divines. Et je ne saurais dire laquelle des trois met le plus d'empressement à lui complaire. Il n'est pas une décision à laquelle Marie ne prenne part, et comme elle est toute bonté et patience, je comprends que les coupables cherchent un refuge dans ses bras.

Reine, elle a le même empire que son Fils Roi, empire gouverné d'un commun accord : le ciel, la terre, le purgatoire, les enfers. Les anges, les saints, les hommes répandus sur la surface du globe, les damnés et les démons eux-mêmes s'inclinent et disent : « *Salve Regina !* Notre Reine, salut ! »

Reine, salut ! A nous surtout, habitants de la terre, de le dire. Car la Vierge exerce envers nous un ministère royal qui se résume dans une proposition consacrée : Marie est la dispensatrice de la grâce.

C'est Jésus-Christ, notre Rédempteur, qui a mérité. Mais quand, au prix de son Incarnation, de ses souffrances et de sa mort, il eut constitué ce trésor infini de mérites où toutes les générations puisent leur rançon, il en confia la garde et la distribution à sa Mère ; à elle il en donna les clefs. Il aurait pu agir autrement : répandre de sa main les grâces acquises au prix de son sang. Il ne l'a pas voulu. Pour honorer sa Mère et nous obliger à l'honorer, il a posé cette loi : que toute grâce nous arriverait par Marie. Il l'a établie canal de la grâce, canal intelligent et sage. Coupez un canal, l'eau cesse d'arriver ; supprimez Marie, dans l'ordre établi par Dieu, la grâce ne nous arriverait plus.

Il n'est pas une faveur spirituelle ou temporelle qui ne passe par les mains virginales de Marie. Marie est la grande unique Trésorière. Quel pouvoir ! Avoir en mains la guérison des malades, la consolation des affligés, la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, l'espoir des désespérés, la paix des mourants, le soulagement des âmes du

purgatoire ; disposer librement, et toujours au gré de Dieu, des richesses du ciel : répandre les millions de grâces qui, à chaque minute, pleuvent du ciel sur la terre, quelle sublime fonction !

O Marie, plus je vous contemple, plus je vous trouve grande et belle. Quand je vous étudierais toute ma vie, je découvrirais sans cesse en vous de nouvelles merveilles. Et cependant ce n'est qu'au ciel qu'il me sera donné de vous connaître.

Doctrines étranges, dira-t-on, que celle qui attribue à la Sainte Vierge un rôle qui semble n'appartenir qu'à Dieu. Ce qui serait étrange, c'est qu'il n'en soit pas ainsi. Veuillez, en effet, peser quelques raisons que je choisis parmi beaucoup d'autres.

La première est de Bossuet. « Dieu, dit-il, ayant voulu une fois nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, cet ordre ne se change plus. Il est et il sera toujours vrai que, ayant reçu une fois par Marie l'Auteur de la grâce, nous recevons encore et toujours par elle toutes les grâces. »

Dieu procède par règles fixes et immuables. Il ne fait pas comme l'homme qui prend un parti et le quitte, se reprend, recule et change souvent de ligne de conduite. Non, Dieu ne varie pas.

Ainsi, il a voulu se donner à nous par Jésus-Christ et il en sera toujours ainsi : on ne va au Père que par le Fils. De même, Jésus-Christ s'étant donné au monde par Marie, c'est par elle qu'il se donnera toujours, par elle qu'il répandra tous ses bienfaits. La règle posée demeurera jusqu'à la fin.

Mais, vous qui vous scandalisez de ce que nous saluons en Marie la dispensatrice de la grâce, pourquoi donc n'êtes-vous pas scandalisés de ce que nous la proclamons Mère de Dieu ? Le plus comporte le moins. Être Mère de Dieu est plus qu'être distributrice de la grâce ; donner Jésus-Christ au monde, c'est plus que répandre sa grâce. Et vous admettriez l'un en rejetant l'autre ? Vous affirmeriez le plus, en niant le moins ? Non, cela ne se peut pas.

D'autre part, *nous sommes un seul corps avec Jésus-Christ*, dit saint Paul. Jésus-Christ est le chef, nous sommes les membres. Or, les membres ne reçoivent pas la vie autrement que la tête ; et comme c'est par Marie que la Tête l'a reçue, c'est par Marie que nous la recevons, par Marie que nous recevons toute grâce.

Ajoutons que Marie a un certain droit à distribuer les grâces divines. Elle a offert son divin Fils pour le salut des hommes. Elle l'a immolé, elle a souffert la Passion de son Jésus ; de sorte que, aux mérites de son Fils, s'ajoutent les siens. De sorte aussi que, sans son consentement donné à l'Ange, les mérites de l'Homme-Dieu ne seraient pas. Elle a coopéré avec lui, elle a thésaurisé avec lui ; elle a donc un certain droit à donner.

Cette vérité, continue cet éminent auteur, nous apparaît vivement exprimée dans un fait de notre histoire nationale. La ville de Calais venait d'être prise par les Anglais. Edouard III, le roi vainqueur, exigea que les clefs de la ville lui fussent apportées par sept bourgeois en chemise, nu-pieds et la corde au cou. La reine d'Angleterre demanda grâce pour ces héros que son époux voulait humilier. Elle lui parla en ces termes : « Si vous croyez que je sois digne de vaincre avec vous, si vous jugez que j'ai servi la cause commune avec quelque bonheur, si enfin j'ai des droits, je les réclame tous, moins pour sauver ces hommes vertueux que pour sauver votre honneur. Et si mes prières n'ont pas de force, j'exige, je demande la grâce de ces héros pour prix de mes services, et je dois l'obtenir. »

Ainsi parla la reine d'Angleterre à son époux. Il me semble que Marie pourrait parler un peu de même à son divin Fils et lui dire : « Si vous jugez que j'ai bien servi la cause commune de la Rédemption des hommes, si vous pensez que j'ai assez souffert avec vous, si je suis digne de votre confiance, si enfin j'ai des droits, je les réclame tous et je demande de distribuer aux hommes vos mérites et les miens. Vous ne pouvez me le refuser, car je suis votre Mère et les hommes sont mes enfants ! »

Ainsi pourrait parler Marie, mais il n'en est pas besoin. Jésus, dans son amour plein de divines prévenances, a fait de lui-même ce que Marie désirait dans sa pitié pour nous. Il lui a livré tous les trésors du ciel à répandre sur la terre, il a fait d'elle le canal mystérieux qui relie les deux mondes.

Trente et unième jour : LE POURQUOI DE MARIE

Nous sentons tous que la Sainte Vierge occupe dans notre religion une place non pas seulement supérieure et à part, mais essentielle. Nous ne pouvons concevoir le catholicisme sans Marie ; sans Marie, notre religion ne serait plus notre religion. Et si un jour, - supposition affreuse et insoutenable, - on nous enlevait l'image si chère de la Vierge Marie, nous éprouverions autant d'horreur et plus de filiale douleur peut-être que si l'on nous enlevait le Crucifix. Nous crierions affolés que la tunique du Christ est mise en pièces et que l'Eglise n'est plus.

C'est que Marie est la pièce ouvrière dans le plan divin. Sans elle, pas d'Incarnation, pas de Sauveur, pas de Rédemption, pas de Loi nouvelle, pas de sacrements, pas d'Eglise, pas de monde chrétien.

Relever entièrement la place que la Sainte Vierge occupe dans le plan de Dieu, ce serait toucher à tous nos mystères et recommencer un travail qui touche à sa fin. Tel n'est pas mon dessein, qui est beaucoup plus modeste. Je voudrais montrer que Marie est un pont jeté entre l'homme et Dieu, un Être tout de sourire et de bonté, destiné à mettre dans le cœur humain l'Amour à la place de la terreur de la divinité.

I Le sentiment qui plane dans toutes les religions anciennes, c'est la peur de Dieu. Pendant les siècles qui ont précédé la venue du Messie, la religion primitive, révélée à nos premiers parents, s'est altérée, divisée, ramifiée presque à l'infini, comme un arbre gigantesque se divise en un grand nombre de branches. Et partout on retrouve la même image, terrible et fautive, de Dieu. De sa bonté, de sa miséricorde, de sa condescendance envers nous, il n'est pas question. Mais sa grandeur, sa puissance, sa majesté lointaine et inabordable, voilà les seuls traits qu'on ait retenus de sa physionomie. Quant à se le représenter comme un Père, "*Pater noster qui es in caelis*", jamais on ne s'en avisa.

Les païens, quelque familiarité de vices qu'ils eussent avec leurs dieux, étaient dominés par la terreur de la Fatalité. Tous les héros mythologiques furent poursuivis par la colère de quelque dieu. A l'origine de chaque peuple, on trouve quelque monstre mystérieux réclamant un tribut de victimes humaines. Même le plus doux des sentiments, l'amour, et le

plus séduisant de tous les attraits, la beauté, étaient personnifiés avec un caractère implacable de cruauté et de vengeance. Toujours cette colère divine était allumée par un grand crime originel qui réclamait une expiation solennelle, surtout des sacrifices humains. Voilà le fond de toute l'antiquité païenne qui n'entrevoit que très faiblement, à travers je ne sais quelle vague et prophétique espérance, la délivrance de cette crainte formidable qui écrasait l'univers. [V. Auguste Nicolas]

Fait beaucoup plus étonnant et plus grave : le peuple choisi, le peuple juif, dépositaire de la vérité, conçut Dieu à peu près de la même façon. A partir de l'âge des saints patriarches et des divines familiarités, le Dieu des juifs fut le Dieu du Sinaï, le Dieu des éclairs et de la foudre. La nation juive eut bien pour le Seigneur un certain amour, mais un amour contenu et comme opprimé par la crainte. Race dure et égoïste, elle redouta Dieu plus qu'elle ne l'aima ; elle obéit par crainte plus que par persuasion ; elle consulta surtout ses intérêts.

Elle en vint à croire qu'on ne peut voir Dieu sans mourir. Quand le Seigneur voulut donner ses commandements sur le Sinaï, les Hébreux supplièrent Moïse d'aller seul sur la montagne. Allez sur la montagne, lui disaient-ils ; vous nous répétez ce que le Seigneur aura dit, et nous vous croirons. Mais « que le Seigneur ne nous parle pas, *de peur que nous ne mourions*. »

Voici qui est plus fort. Cette même idée, traduite dans les mêmes termes, se retrouve chez ceux qui eurent le bonheur de voir durant trois années la Bonté divine descendue sur la terre. Quand Notre Seigneur révèle sa divinité par un miracle éclatant, invariablement ses apôtres le supplient de s'éloigner d'eux. « Eloignez-vous, Seigneur, *pour que nous ne mourions pas*. »

Adam et Eve, après leur péché, *se cachèrent de la face du Seigneur courroucé*. Il semble que toute l'antiquité, se souvenant de la chute, se soit elle aussi cachée de la face du Seigneur en courroux.

Or, ce n'est pas ce que Dieu désire : il veut qu'on le recherche et qu'on l' aime. Sans doute, la crainte est, et sera toujours, le commencement de la sagesse ; mais l'amour en est le couronnement. La loi de crainte n'a été qu'un acheminement vers la grande loi de l'amour. Si Dieu avait à choisir entre ces deux sentiments humains, il sacrifierait la crainte à l'amour. Un père de famille qui, par sa rigueur inflexible, obtiendrait une obéissance parfaite mais n'aurait pas le cœur de ses enfants, serait un père malheureux, parce qu'il lui manquerait la chose la plus nécessaire : l'affection de ses enfants. De même, ce que Dieu désire avant tout, c'est notre cœur à nous, ses enfants. Le chrétien n'est pas un esclave tremblant ; il est un être libre, créé pour servir Dieu avec bonheur et plaisir, dans la sérénité et la joie.

Par quels moyens Dieu va-t-il chasser cette terreur du sein de l'humanité ? Comment va-t-il s'y prendre pour remplacer cette crainte par l'amour, pour abattre ce mur d'airain qui sépare sa créature de lui ?

D'abord, il s'abaisse jusqu'à nous, il se fait *homme* dans la personne de son Fils. Il nous envoie son Fils unique qui prend non seulement notre nature, mais nos faiblesses, nos infirmités, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, tout, hormis le péché. Alors, l'homme, voyant Dieu se faire son frère et en quelque sorte son égal, l'homme commence à se rassurer.

L'Homme-Dieu se fait *petit enfant*. Est-il rien de propre à chasser la crainte comme un petit enfant ? N'est-il pas à tous, n'attire-t-il pas tous ceux qui le voient ? « *N'ayez pas peur*, disent les anges aux bergers, *un petit enfant vous est né* ». Les bergers n'ont plus peur, et ils vont ; et, à leur suite, l'univers étonné s'approche avec confiance de l'Enfant-Dieu qui lui tend les bras.

L'Homme-Dieu se fait *pauvre*, très pauvre. Il repousse loin de lui non seulement les trônes et les richesses, mais encore l'aisance. Il veut passer pour le fils du charpentier et de Marie de Nazareth. Alors, les petits, les miséreux que la vue du luxe intimide, déposent leur réserve craintive et viennent au Dieu de pauvreté.

L'Homme-Dieu se fait *ouvrier*. Pendant dix-huit ans, de ses mains divines il façonne le bois, il peine, il souffre. - Et quand les travailleurs, tous ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, voient le Dieu puissant et riche courbé comme eux sur un travail qui est le leur, alors ils reprennent confiance, redressent la tête et s'attachent de cœur au divin Ouvrier de Nazareth.

Jésus passe trois ans parmi les foules. Il est d'une bonté, d'une douceur que le monde ne soupçonnait pas. Il enseigne, il console, il caresse et bénit les petits enfants ; il guérit, il répand le bien sous toutes les formes ; il aime comme jamais on n'aima. Il pardonne les crimes réputés impardonnables : il pardonne à la Madeleine, à la Samaritaine, à la femme adultère.

Alors, les foules ébranlées et conquises, s'attachent à Jésus de Nazareth, lui parlent, le touchent, l'invitent, le reçoivent. L'on vit reparaître un spectacle disparu depuis les jours de l'Eden : une aimante et respectueuse familiarité entre Dieu et l'homme.

Enfin, Jésus souffre, Jésus meurt pour nous, et son dernier cri sur la croix est un mot de pardon : « Mon Père, pardonnez-leur. » - Cette fois, l'homme comprend tout de bon. Il comprend ce qu'est Dieu : un être bon à l'infini, bon jusqu'à souffrir, jusqu'à mourir pour des coupables qui l'avaient offensé. Et, pour bien marquer qu'il a compris enfin, l'homme a appelé la divinité du nom qui lui reste : il l'a appelée "le bon Dieu".

Un grand pas a été franchi, une grande distance a été supprimée entre le Créateur et sa créature. L'humanité n'est plus tremblante de peur devant la Majesté divine, comme un troupeau d'esclaves devant son maître ; c'est une humanité rassurée, confiante, aimante, se portant à son Dieu comme à un ami et l'appelant son Père.

Il Cependant, ce n'est pas encore assez. Il y a encore trop de place pour la crainte, trop peu pour la confiance. Nous ne pouvons, nous ne devons l'oublier : Dieu est toujours Dieu, c'est-à-dire juste. Jésus-Christ, qui nous a apparu si bon sur la terre, sera notre juge. Après s'être montré rayonnant de mansuétude en Judée, il reviendra sur les nuées du ciel, précédé de sa grande croix, menaçante alors, et armé des foudres de sa justice. Nous le savons, nous ne pouvons que trembler à la pensée de ce jugement formidable et décisif. La crainte ne reprendra-t-elle pas le dessus dans le cœur de l'homme ? Pour la terrasser définitivement, qu'est-ce que Dieu va faire. ?

Il va établir un lien nouveau et comme une transition entre lui et nous, il va jeter un pont entre ces deux rives infiniment distantes ; imaginer un Etre qui ne sera pas Dieu, mais en aura tous les dons communicables; un Etre qui sera de l'homme, mais n'en retiendra que l'essence supérieure et surtout les vertus de compassion et de tendresse ; un Etre qui sera puissance sans sévérité, bonté sans justice, et dont toutes les qualités se fondent en un attrait irrésistible et vainqueur.

Cet Etre que l'esprit humain ne pouvait entrevoir et que la Sagesse divine pouvait seule trouver, est-il besoin de le nommer ? C'est la douce Vierge Marie.

Dieu va la créer. Assistons à cette création ; et nous verrons que tous les traits qu'il imprime à la physionomie de la Vierge sainte, sont destinés à captiver l'homme et à lui redonner confiance.

D'abord, Marie est femme. La femme n'est pas force, ni intelligence, ni volonté. Elle est plutôt faiblesse habile, souple industrielle et grâce bienfaisante. Elle vit et règne par le cœur ; mais, avec son seul cœur, elle accomplit des merveilles et souvent va droit à l'héroïsme comme à son élément. Son rôle est de patienter, de compatir, de consoler, de panser les blessures, de charmer. Elle tempère les violences, elle empêche ou amortit les chocs, elle concilie les intérêts opposés, elle ramène la paix, elle réunit les ennemis, elle jette d'un individu à l'autre et d'une famille à l'autre des liens aussi souples que forts. Et parfois, quand les combinaisons les plus savantes échouent, la femme trouve dans son cœur, le mot unique qui triomphe. Repassez les douleurs de votre existence et vous verrez que, si quelque soulagement y fut apporté, c'est souvent par la main d'une femme, messagère de douceur. « Où la femme n'est pas, le malheureux gémit », a dit l'Esprit-Saint.

Marie sera donc femme, possédant à un degré supérieur toutes les qualités victorieuses de la femme. Voyez-la, tournée vers nous avec son visage qui attire, encourage et remet la confiance au cœur. Voyez-la interposée entre Dieu et nous, et, par ses divines industries, arranger les différends que nos péchés suscitent sans cesse. Quel est celui qui aurait peur de cette femme, qui n'oserait se confier à des mains si douces et si fortes ?

Marie est *mère*. Qui dira jamais tout ce que renferme ce nom de mère ? Depuis des siècles, la poésie s'efforce de la peindre et la prose de l'analyser, sans y parvenir. Quand Dieu accorde à une personne l'honneur de la maternité, il la transforme du même coup. Il opère en elle une prodigieuse évolution ; il lui donne une puissance toute nouvelle et absolument extraordinaire de patience, de résignation, de dévouement, d'oubli de soi-même, de force, de courage, d'intrépidité, que sais-je encore ? Le tout dominé, engendré par un amour sans borne.

Voyez donc cette jeune femme, avec quelle ivresse elle presse dans ses bras son premier-né ! Elle qui, auparavant avait horreur de la plus légère souffrance, désormais elle brave, sans même y prendre garde, les fatigues et la maladie pour veiller nuit et jour près du berceau de son enfant. Hier, elle tremblait devant le plus faible ennemi. Aujourd'hui, si l'enfant de sa tendresse était en danger, elle se lèverait frémissante et ne reculerait ni devant les flammes ni devant le poignard. Ne lui parlez plus de fêtes mondaines ni d'hommages frivoles. D'honneurs, elle n'en veut plus que pour son enfant ; et de fête, la meilleure pour elle ce sont les heures qu'elle passe près du berceau de son enfant. Ce mystérieux amour, si fort dès le commencement, ira sans cesse grandissant avec les années, les dévouements et les sacrifices. [V. Max Caron, Jésus adolescent]

Telle est la mère selon la nature. Mais si cette mère est chrétienne, oh ! alors, c'est bien autre chose. Elle comprend que, dans son enfant, il y a quelque chose d'immortel, son âme. Elle comprend aussi que dans son enfant il y a quelque chose de divin : tout enfant baptisé n'est-il pas le frère de Jésus-Christ ? Ce qu'elle aime surtout en son enfant, c'est l'image de Dieu vivant en lui.

Après avoir dit tout cela des mères de la terre, je sens que je n'ai pas dit assez ; et quand je l'appliquerais à Marie en l'agrandissant, je resterais au-dessous de la vérité. Racine avec son âme de poète, Lacordaire avec son génie d'orateur, saint Bernard et saint François de Sales avec leurs cœurs de saints et leurs lueurs divines, ne pourraient pas non plus nous montrer tout ce qu'il y a dans le cœur maternel de la Vierge sainte. Marie est mère, elle l'est plus que toutes les mères, les mères de la terre ne sont que de mauvaises copies de leur modèle, Marie ; c'est tout ce que nous pouvons dire.

Qui donc à présent aurait encore peur ? qui ne reprendrait confiance ?

Marie est *notre mère*.

Quand on dit qu'une personne est mère, je suis sûr qu'il y a en elle des trésors de tendresse et de dévouement. Mais, si elle est ma mère, je sais que ces trésors sont dépensés en ma faveur. Ma mère ! mot dont le contenu est infini. Et voilà que Marie est notre Mère ! Quel est le coupable, l'égaré qui n'oserait s'adresser à sa mère ?

Joseph de Maistre a écrit : « A cinquante ans, nous ne pouvons plus songer à celle dont nous tenons le jour, à tout ce qu'elle eut de bon, sans que ce mot monte tout naturellement de notre cœur à nos lèvres : « Ma sublime mère ! » le saint curé d'Ars a dit aussi : « Un jour vient, dans notre vie, où nous ne pouvons plus regarder notre mère qu'à travers des larmes ».

Ma Mère du ciel, il n'est pas nécessaire d'être arrivé à la cinquantaine pour sentir. tout ce que nous vous devons et pour que ce mot monte spontanément à nos lèvres : ma sublime Mère ! Et quand nous vous regardons, comment nos yeux ne seraient-ils pas mouillés de larmes ?

Marie est *Mère de Dieu*. Rattachée à la terre par son titre de Mère des hommes, elle touche au ciel par son privilège de Mère de Dieu. C'est l'origine de sa puissance. Qui donc à présent douterait de son pouvoir ?

Enfin, Marie est *Vierge*, vierge sans tache. Elle a cette force d'attraction et de douceur qui s'appelle la Beauté vraie, la pureté virginale et immaculée. Qui donc ne serait pas attiré par cette merveille de grâce ?

A présent, Dieu a fini son œuvre et réalisé son plan. Souvenons-nous de son but : rassurer l'homme et l'attirer, forcer son amour et sa confiance, rendre le désespoir inexcusable, en plaçant entre lui et nous un Etre à la fois de la terre et du ciel, dont le propre soit d'attirer et de retenir, de charmer et de captiver.

Combien il a réussi ! Marie, créature comme nous, femme, mère, mère des hommes, mère de Dieu, vierge sans tache, bonne, puissante et belle, Marie ne manque de rien de ce qui peut attirer et rendre confiance. Elle est le trait d'union de la divinité et de l'humanité, du ciel et de la terre. C'est pourquoi, à elle sont confiées les causes les plus désespérées ; à elle vont encore les prières de celui qui ne prie plus et récite pourtant l'Ave Maria ou le « Souvenez-vous » ; pour elle bat encore le cœur qui ne bat plus pour Dieu.

Marie rassure l'humanité dont elle est le sourire.

PLANS DES ENTRETIENS

I. - L'Immaculée Conception.

Au premier jour du mois de Marie, étudions le premier prodige de la vie de la Sainte Vierge. L'Immaculée Conception est :

I. *La joie de Dieu.* Les trois personnes divines ont voulu faire de Marie la créature la plus parfaite possible, et elles n'ont trouvé rien de mieux à lui donner que la pureté absolue, moyennant un miracle unique de préservation. Elles ont orné son âme de toutes les qualités compatibles avec la nature humaine. Le cri de joie du Créateur : « Vous êtes toute belle ».

II. *La joie de l'homme.* L'innocence impose le respect. Exemples de l'enfant, de la première communiant, de la vierge. De là, le cri d'enthousiasme de 1854 en face de la Vierge toute pure pour la première fois dévoilée.

III. *Le rappel de quelques vérités fondamentales.* Du péché originel, puisque la Sainte Vierge déclare en être seule exemptée. De surnaturel, par les miracles éclatants et quotidiens de Lourdes. De la Providence, Dieu n'ayant choisi le XIX^e siècle, pour couronner Marie que par amour et pitié pour ce pauvre grand malade.

Conclusion - L'estime dans laquelle nous devons tenir la Pureté, seul ornement jugé digne de la Mère de Dieu.

II. - L'Immaculée Conception et la France

La France est toujours le royaume de Marie, car le dogme de l'Immaculée Conception a eu en France :

I. *Sa préparation* par la médaille miraculeuse.

II. *Sa célébration la plus éclatante* par les fêtes de 1854 qui, universelles, eurent chez nous un éclat exceptionnel.

III. *Sa Confirmation* de la bouche même de Marie, commencée le 25 mars 1858, continuée depuis cinquante ans à la grotte.

Conclusion. Les faits nous le disent : la France n'a pas cessé d'être le royaume, de Marie, Marie est toujours notre Reine.

III. - Les premières années de Marie

Elles sont recouvertes, plus encore que la suite, du manteau de l'humilité. Quelques détails seulement à glaner.

I. *Sa naissance* passa complètement inaperçue. Marie est cependant Celle qui doit écraser la tête du Serpent, la Messagère de la paix, l'Aurore du divin Soleil.

II. *Ses premières années.* - Elle reçoit le nom de Marie, le plus doux, le plus aimé, le plus fort après celui de Jésus. Elle fait le vœu de virginité, à une époque où la virginité était inconnue, méprisée.

III. *Son mariage avec S. Joseph.* Ce mariage de deux vierges voulant rester vierges était nécessaire : pour couvrir la réputation de la Mère et du Fils. Pour donner à ceux-ci un protecteur.

Conclusion. C'est dans la retraite que se sont formés tous ceux qui ont rempli un grand rôle religieux. Recherchons le silence, mettons-nous quelquefois en face de nous-mêmes.

IV. - L'Annonciation.

Se transporter par la pensée dans la maison de Nazareth pour méditer, dans cette homélie, les paroles de l'Ange.

Qui descend du ciel ? Le brillant archange Gabriel. Où va-t-il ? Dans une bourgade mal famée. A qui va-t-il ? A une jeune fille ignorée.

Attitude respectueuse de l'ange.

Il salue Marie « *pleine de grâce* », locution vague qui seule peut convenir. Cette grâce, déjà sans mesure, grandira à chaque instant, parce que l'âme se dilate sous l'action divine et devient toujours plus capable de recevoir.

« *Le Seigneur est avec vous* » Dieu, qui est dans toutes les âmes saintes, est donc plus intimement dans celle de Marie.

« *Vous êtes bénie entre les femmes* » La première Eve avait été, sinon maudite, du moins terriblement punie et humiliée. La seconde vient tout restaurer.

Conclusion. - A nous de répéter ces paroles avec l'attitude, le respect et les sentiments de l'Ange.

V. - L'Annonciation (suite).

A l'ange qui vient de parler, Marie va répondre. Un débat va s'engager.

« *Marie fut troublée* » de ce que pareille louange lui fût adressée. Elle apprend qu'elle aura un Fils, Jésus, le Grand, le Saint.

« *Comment cela se fera-t-il ?* » répond-elle, puisque je suis vierge et veux rester telle. Elle ne nie pas le fait qui lui est annoncé, mais elle réserve sa virginité et demande le *comment*.

L'ange lui apprend que le Saint-Esprit sera son Epoux, et il attend son consentement d'où dépendent le salut du monde, la réparation du passé, le salut de l'avenir, l'accomplissement même du plan divin.

Après le *Fiat* de Marie, l'ange se retire pour faire place à l'Esprit-Saint ; le mystère de l'Incarnation est accompli.

Conclusion. Trois fois par jour, l'Eglise nous rappelle par l'Angélus le grand mystère du 25 mars. Combien entendent ce touchant appel !

VI. - La Visitation

La Visitation est la suite immédiate et, pour ainsi dire, la continuation de l'Annonciation.

I. *Entretien de Marie et d'Elisabeth.* « *Marie s'en va en toute hâte,* » parce qu'elle est porteuse d'une grâce rare de sanctification. Elisabeth prononce les paroles mêmes de l'ange, et en plus celles que l'ange ne pouvait dire encore : « *Le fruit de vos entrailles est béni* ». Elle est évidemment inspirée. Elle ajoute « *D'où peut me venir que la mère de mon Seigneur vienne à moi ?* » De même, le Précurseur dira plus tard au Messie lui demandant le baptême : « *Eh quoi ! c'est vous qui venez à moi ?* »

II. *Mystère de cette Visite.* En réalité, le Messie et son Précurseur se trouvent en présence pour la première fois et se parlent par leurs deux Mères. Le Messie visite son Précurseur pour le sanctifier dès avant sa naissance. Il le sanctifie par Marie. C'est la règle établie pour toujours : *Tout par Marie.*

Conclusion. Que notre confiance en Marie soit augmentée, puisque l'Evangile lui-même nous la présente comme le canal de la grâce.

VII. - La Visitation (suite) - Le Magnificat

Jusqu'ici, Marie n'a ouvert la bouche que pour saluer sa cousine. Elle va parler maintenant, c'est-à-dire chanter son *Magnificat*.

I. *Triomphe de l'Eglise naissante*. Marie chante sa joie en face des choses si grandes accomplies en elle par le Seigneur. Mais elle proclame que ces grandes choses n'ont été faites qu'en vue du Christianisme, renversement total de tout ce qui a précédé.

II. *Triomphe de Marie elle-même*. «*Toutes les générations me diront bienheureuse*». Etrangeté de cette prophétie. Son accomplissement par la piété croissante, par les fêtes extérieures, par la Salette, Lourdes, Pontmain.

Conclusion. Puisque le monde va à Marie, espérons qu'il ira jusqu'à Jésus. *Ad Jesum per Mariam !*

VIII. - Marie, Mère de Dieu.

Au moment même où Marie donne son consentement à l'ange, elle devient *Mère de Dieu*. Ce titre exprime toutes les grandeurs de la Sainte Vierge, que nous allons étudier.

Marie revêt le Verbe de son humanité et, en quelque sorte, est revêtue de sa divinité.

La perfection d'une créature dépend de son union avec son Créateur. Le corps de Marie fut uni à celui de Jésus jusqu'à le produire ; son âme fut unie à celle de Jésus jusqu'à vivre d'une même vie. De là, une pénétration de la divinité, dont nous avons un aperçu dans la communion fréquente.

Jésus fut le portrait de Marie ; d'elle seule il a tiré toutes ses qualités d'homme, lui qui fut la splendeur de l'humanité. Combien sa mère fut donc parfaite !

Marie est de la famille divine, elle possède donc toutes les qualités que Dieu peut détacher de lui.

Conclusion. Nous ne saurions avoir trop de respect pour cette auguste Créature qui n'est pas Dieu, mais plus que l'homme.

IX - Marie, Mère de Dieu (suite)

La gloire de Marie est «*toute au dedans*». Le dedans, nous ne pouvons pas le voir, nous en jugeons par le dehors. De là, cette seconde méditation sur le titre de Mère de Dieu, qui est tout Marie.

Idees fausses ou incomplètes à détruire. Il ne faut pas s'arrêter à la qualité *physique* de Mère de Dieu, qui, en soi, n'est pas un mérite.

Il ne faut pas non plus s'imaginer que Marie fut choisie dans le cours de sa vie, à cause de ses mérites ; elle fut prédestinée de toute éternité. Sa maternité fut, non pas accidentelle, mais *essentielle*.

Il s'ensuit que Marie devant remplir les plus sublimes fonctions qui puissent être commises à une créature, elle a reçu les dons les plus sublimes de tous.

Jésus s'est fait sa Mère, s'est préparé sa Mère, lui tout amour et puissance. De quels dons n'a-t-il pas dû combler sa Mère ! Témoignages des saints.

Conclusion. Nous n'élèverons jamais trop haut Marie dans notre culte. Invoquons-la par ce nom de *Mère de Dieu* d'où dépendent toutes ses grandeurs.

X. - Bethléem.

Récit évangélique si simple, si sobre et si touchant de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ.

I. *Marie près de la crèche*. L'Enfant-Jésus sort du sein de sa Mère, comme un rayon de soleil traverse un pur *crystal*. - Marie l'enveloppe de langes ; à elle il doit les soins sacrés de la mère. Marie se tait, adore, aime, contemple.

II. *Les Bergers*. Ces humbles de la terre sont les premiers admis auprès de l'Enfant-Dieu. Ils adorent l'Enfant dans les bras de sa Mère.

III. *Les Mages*. La foi admirable de ces Orientaux habitués au luxe, n'est pas ébranlée par le misérable décor de l'étable. Comme les bergers, ils adorent Jésus sur le sein de sa Mère. Les Evangélistes renouvellent ces expressions pour, bien marquer que le culte du Rédempteur et de sa Mère sont inséparables. Marie conservait toutes ces choses et les repassait dans son cœur, en attendant de les révéler plus tard au monde.

Conclusion. Nous aussi, conservons ces choses, repassons-les dans notre cœur, unissons dans nos prières l'Enfant et sa Mère.

XI. - La Purification.

La fête de la Chandeleur et les relevailles des mères nous rappellent la Purification de la Sainte Vierge. Elle comportait deux cérémonies distinctes.

I. *La Purification de la mère*. Dans l'ancienne loi, toute mère d'un enfant mâle devait venir, après quarante jours, se faire purifier. Marie par un prodige d'humilité, se dépouille de sa couronne de vierge et se présente comme une mère ordinaire.

II. *La Présentation et le Rachat de l'enfant*. Les fils aînés devaient être donnés au Seigneur, mais pouvaient être rachetés. Marie racheta le Rédempteur et exempta du service du service des autels le Prêtre éternel. En réalité, elle le sacrifie, elle l'immole ; connaissant la Passion, elle le livre aux bourreaux. Quel sacrifice pour une mère !

Conclusion. Aux chrétiens de puiser ici des leçons d'humilité et de sacrifice.

XII. - La Purification (suite). - Prophétie de Siméon.

Portrait du vieillard Siméon, d'après l'Evangile. Rencontre du Messie et de celui qui l'attendait.

Sans hésiter Siméon reconnaît le Messie, le presse dans ses bras chante son «*Nunc dimittis*» et prononce une triple prophétie.

Jésus sera la Lumière des nations. De fait, tous les pays où le flambeau de l'Evangile n'a pas été allumé, sont dans les ténèbres. Tous ceux qui chassent Jésus-Christ, retombent dans le désordre et l'anarchie.

Il sera la ruine ou la résurrection d'un grand nombre. De fait encore, les peuples arrachés à la mort, ne l'ont été que par le christianisme ; et bien des peuples sont tombés en ruine pour avoir méconnu Jésus-Christ, tel le peuple juif.

Il sera le contredit. Notre Seigneur a été contredit tout le long de sa vie, dans sa mort, après sa mort, par ses ennemis et par ses propres disciples.

Conclusion. De nos jours où N. S. est plus que jamais le Contredit et la lumière nécessaire, soyons militants pour recevoir la récompense promise aux bons soldats du Christ.

XIII. - La Fuite en Egypte.

Le vieillard Siméon avait dit à Marie : «Un glaive de douleur transpercera votre âme». Cette prophétie commença de suite à s'accomplir par les fureurs d'Hérode.

I. *Hérode*. Son portrait, sa vie, sa mort. L'ordre abominable qu'il donna d'exécuter tous les enfants mâles de deux ans, dans un certain rayon. Ne nous étonnons pas si ce fait barbare n'est pas mentionné, par les historiens de cette époque qui en vit bien d'autres.

II. *En Egypte*. Ce qu'il y eut de douleurs dans cette fuite et cet exil. Combien ces événements vieux de dix-neuf siècles, restent actuels ! Toujours des «Hérodes» ombrageux et jaloux pour faire la guerre à Dieu, à ses Religieux, à ses prêtres, et même aux enfants. Et toujours ces persécutions se terminent par le même mot : Hérode est mort, et Dieu vit !

III. *Marie dans cette circonstance.* Nous rappeler tout ce qu'elle dut souffrir de frayeur, de fatigues, de privations. A elle et à Joseph Jésus a voulu devoir son salut. Toujours la même vision : Jésus dans les bras de sa Mère.

Conclusion. A notre tour de donner un sûr asile à Jésus dans nos cœurs, dans nos foyers, dans notre vie publique et dans nos institutions.

XIV. - Jésus retrouvé au Temple.

Le miracle, si fréquent à l'aurore de la vie du Sauveur, se retire dès la troisième année jusqu'à la trentième. Un seul fait émerge de ces vingt-sept ans de silence : l'apparition de Jésus au Temple.

I. *Jésus au Temple.* Les juifs se rendaient à Jérusalem en pèlerins, pour célébrer la Pâque ; Jésus vit alors pour la première fois Béthanie et le mont des Oliviers. Pendant trois jours, il est perdu pour ses parents. Les docteurs de la Loi faisaient fonction de casuistes. Leur stupéfaction en face des questions si profondes et si simples d'un enfant. Ne pas se scandaliser de la réponse de Jésus à sa Mère : il parle comme docteur, il énonce une vérité générale : «Avant tout, soyez aux affaires de votre âme». Du reste, il récompense de suite ses parents en descendant avec eux à Nazareth, où il leur était soumis.

II. *La Leçon de ce Mystère.* Quand nous avons perdu Dieu par le péché, faisons comme Marie et Joseph : soyons affligés, rebroussons chemin, cherchons, allons au temple où Dieu réside et pardonne. Quand même vos enfants s'éloigneraient de Dieu au point de ne plus connaître le chemin de l'église, c'est encore là que vous devez aller les chercher. Réclamez-les à Jésus et à Marie qui vous les rendront.

Conclusion. S'il nous arrivait de perdre Dieu par le péché, n'ayons pas de repos avant de l'avoir retrouvé par le sacrement de Pénitence.

XV. - Intérieur de Nazareth. - Enfance de Jésus.

Nous sommes d'une curiosité insatiable touchant la Sainte Vierge, et l'Evangile renferme en quelques mots sa vie de tous les jours. Essayons d'écartier ce voile et pénétrons sous l'humble toit de Nazareth.

I. *Education corporelle de Jésus.* Tâchons de nous débarrasser de cette idée d'après laquelle Jésus, étant Dieu, fut soustrait aux misères humaines. Il fut homme complet, faible, enfant. Il dut à Marie tous les soins si intimes de la mère. Combien cette fonction de Marie relève toutes les mères de la terre.

II. *Education de l'âme.* - Le *comment*, nous ne le connaissons pas ; mais il est certain que Jésus se développe dans ses facultés de l'âme. Il voulut apprendre à parler, à lire, à prier de la bouche de sa mère. Quel spectacle que celui de ce Dieu sous la direction d'une femme ! Il peut se renouveler dans chaque famille par l'éducation religieuse de l'enfant, par la prière commune, par des lectures pieuses. Mais où est l'Evangile ? Où est parfois le crucifix ?

Conclusion. - Rendons à Dieu sa place dans nos familles en y ramenant ces pratiques chrétiennes devenues, hélas ! si rares.

XVI. - Intérieur de Nazareth (suite). - Le Travail.

La maison de Nazareth fut la maison du travail. Le Pape Léon XIII nous le rappela naguère par la dévotion à la Sainte Famille.

I. *Le travail dans la Sainte Famille.* Celle-ci fut pauvre, composée d'ouvriers, elle gagna son pain à la sueur du front. Saint Joseph fut charpentier, Marie remplit les soins multiples et humbles du ménage ; à son tour Jésus, arrivé à sa douzième, année, descendit à l'atelier. Après la mort de Saint Joseph, il dut travailler pour deux.

II. *Leçon qui en ressort.* Le divin charpentier nous a appris deux choses. Le travail est *noble*. Qui ne fait rien, n'est rien. Le travail physique, manuel, considéré jadis comme un opprobre, est aujourd'hui honoré. On comprend que l'homme qui produit, est un second créateur. Le travail est *sanctificateur* : d'abord, parce qu'il est un préservatif contre le mal ; ensuite, parce qu'il mérite, expie, sanctifie, à cette seule condition qu'il soit offert à Dieu.

Conclusion. Offrons nos peines et nos travaux à Dieu. Ils deviendront une prière continuelle, la prière vitale dont parle saint Augustin.

XVII. - Intérieur de Nazareth (suite). - Amour de Jésus pour Marie

Le mot qui résume les trente ans de la vie de Nazareth, c'est l'Amour. Amour de Jésus pour Marie, amour de Marie pour Jésus. Contemplant aujourd'hui la première partie de ce divin tableau.

I. *Amour de Jésus pour Marie.* Dieu est amour, il a besoin d'aimer, et Marie est la créature la plus aimable qui puisse être. - Bien plus, elle est la Mère de Jésus, qui homme parfait, eut le culte de l'enfant pour sa mère. Par surcroît, elle est Vierge ; et Jésus est le chaste amant des vierges.

II. *Double leçon.* Jésus nous montre comment *nous devons aimer notre mère*. Exemple d'autant plus nécessaire que, sous le paganisme, la mère n'était guère que nourrice ; son enfant lui devant peu, l'aimait et respectait peu. Jésus rapporte au monde l'amour filial. Il nous montre *comment nous devons aimer notre Mère du ciel*, non pas seulement par des sentiments plus ou moins vagues, mais par notre conduite.

Conclusion. Ne contristons jamais notre Mère céleste, si nous voulons que, devant le trône de son divin Fils, elle nous reconnaisse pour ses enfants.

XVIII. - Intérieur de Nazareth (suite). - Amour de Marie pour Jésus

L'Eglise place dans cette période les Mystères joyeux de la vie de la Sainte Vierge, parce que celle-ci est aimée et aime. Contemplant la seconde partie du tableau : Marie aimant Jésus. Et posons-nous encore la question : qui aime ? qui est aimé

I. *C'est Marie qui aime*, c'est-à-dire : le cœur humain le plus grand ; un cœur vierge le plus capable des grandes affections, qui doit aimer comme mère, un enfant inespéré qui lui coûta énormément.

II. *C'est Jésus qui est aimé.* Jésus est l'assemblage de toutes les perfections divines et humaines. Sainte Thérèse, pour l'avoir entrevu un instant, ne vit et n'aima plus que lui. Que dire de Marie qui le posséda tout entier trente ans ? Comme elle aimait Jésus, ainsi nous devons l'aimer. Il était son Fils, il est notre Frère. Comme elle aimait Jésus, ainsi elle nous aime, puisque nous lui avons été donnés comme enfants.

Conclusion. L'âme de Marie est restée pleine de l'image de Jésus ; pour être aimés d'elle, il faut avoir quelque ressemblance avec son Fils.

XIX. - Intérieur de Nazareth (suite). - Obéissance.

L'Evangile, qui sous-entend toutes les vertus pratiquées dans la Sainte Famille, ne manque pas de dire que *Jésus était soumis*. Ne dirait-on pas, que durant ce tiers de siècle, la Mère n'a fait que commander, et le Fils qu'obéir ? Il y a donc là un grand enseignement.

I. *Soumission de Jésus.* Pour l'homme, il n'est pas de bien plus cher que l'indépendance, pas de sacrifice plus dur que la sujétion. Pour cette raison, Notre Seigneur a abdiqué sa volonté. Il a obéi à un charpentier, à une femme : eussent-ils été indignes, il leur aurait obéi encore dans les choses permises. Il leur obéit au-delà de toute mesure et de tout exemple, jusqu'à sa trentième année. A l'âge de

douze ans, il donne une première preuve de sa divinité ; puis, il rentre sous l'aile de sa Mère, afin que le monde sache bien que c'est un Dieu qui obéit.

II. *Enseignement qui en découle.* La grandeur de Marie investie de l'autorité sur le Fils de Dieu. A elle Jésus est trente ans, et trois ans au genre humain. La nécessité de l'autorité, de l'obéissance pour la famille et la société, de l'humilité pour les chrétiens. On dirait que, durant trente ans, Notre Seigneur n'a fait autre chose que pratiquer et enseigner ces vertus.

Conclusion. Au sortir de la maison de Nazareth, rappelons-nous que c'est là que le divin Sauveur apporta au monde les grandes vertus sociales et chrétiennes : l'amour filial, le mépris de la richesse, la valeur du travail et de la prière, de l'humilité et de l'obéissance. Sa vie familiale fut aussi féconde que sa vie publique.

XX. - Les Noces de Cana.

Après trente ans seulement, Notre Seigneur se produit au monde ; c'est aux noces de Cana, où éclatent la bonté et la puissance de sa Mère.

I. *Récit.* Marie prévient discrètement son Fils de l'embarras des pauvres époux : « Ils n'ont plus de vin ». Jésus sait qu'un miracle lui est demandé ; il semble le refuser pour deux raisons très graves : « *Que nous importe à tous deux* » que le vin manque ? Je ne fais pas de miracle pour si peu. D'ailleurs, « *mon heure n'est pas encore venue* ».

II. *Enseignement.* Il s'ensuit donc que Marie s'occupe de nos besoins matériels, si petits soient-ils. Pour éviter une confusion d'amour-propre à de pauvres gens, elle réclame un miracle en leur faveur, avant même qu'ils l'aient priée d'intercéder. Ce miracle elle l'obtint quoiqu'il ne fût pas nécessaire et que l'ère des prodiges ne fût pas encore ouverte. Le premier miracle de son Fils est accompli sur sa demande. Elle l'obtient sans discuter, sans insister, sans prier, tout simplement par un mot d'information : « Ils n'ont plus de vin ». Elle ne répond pas un mot au refus apparent de son Fils. Sûre d'être exaucée, elle se tourne vers les serviteurs : « Faites ce qu'il vous dira ».

Conclusion. Tels sont les procédés de la Sainte Vierge. Ce qu'elle fit à Cana, elle le continue au ciel. Elle nous comble de bienfaits, à la condition que nous fassions ce que Dieu nous dit, que nous accomplissions ses commandements.

XXI. - Marie pendant la vie publique de Notre Seigneur.

Dès que Notre Seigneur a commencé son apostolat. Marie disparaît. Sans deux passages de l'Évangile où elle est rabaisée, presque rebutée, on se demanderait si elle est encore de ce monde. De là, scandale de quelques faibles et triomphe des protestants.

I. *Exposé de la question.* L'Évangile nomme Les apôtres avec leurs noms et prénoms, Madeleine, Marthe, la Samaritaine, etc. Il ne dit pas un mot de la Sainte Vierge. Je me trompe, il en parle deux fois en termes qui peuvent alarmer. Quand une voix perçant la foule, crie au Sauveur : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté », il répond : « Plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la gardent ». Et quand on lui dit que ses parents le cherchent, « Ma mère et mes frères, les voilà » répond-il en montrant la foule.

II. Sa solution. En ce moment, le divin Sauveur est tout entier aux pécheurs, aux malades, aux pauvres ; s'occuper de Marie, ne serait-ce pas en quelque sorte l'outrager ? Les paroles sévères rapportées ci-dessus ont pour but d'humilier Marie, seul moyen de la grandir encore.

Conclusion. Ainsi, Marie humiliée à la façon de son Fils, se rapprocha davantage de Dieu.

XXII.- Marie au Calvaire.

La Sainte Vierge, qui n'avait été ni à la Transfiguration ni à la Cène, est au Calvaire. Elle y est debout, comme co-rédemptrice et Mère du genre humain.

I. *Elle immole.* Par son Fiat de l'Annonciation, elle consent non seulement à la conception du Verbe, mais à sa Passion. Au Calvaire, elle immole réellement son Fils. Elle a tellement aimé le monde qu'elle lui a donné son fils unique. Afin de nous avoir pour enfants, elle perd son premier-né.

II. *Elle enfante.* En ce moment, elle nous enfante à la vie. C'est si vrai que le Sauveur la proclame Mère de l'humanité. Bien plus, elle n'a mis au monde son aîné que pour nous donner la vie. Son enfantement est d'une fécondité prodigieuse, et infiniment douloureux.

Conclusion. Souvenons-nous des douleurs de notre Mère, ne renouvelons pas ses souffrances.

XXIII.- Marie, Mère des hommes.

Marie est réellement mère de nos âmes, puisque par elle la vie nous est donnée. *A priori*, le cœur et la raison nous disent qu'il en est ainsi.

I. *Preuves de cœur.* Nous sentons d'instinct que Marie est notre mère : à elle nous recourons dans le malheur, à elle vont les foules, en elles espèrent encore les grands coupables. Nous avons pour elle cette affection spéciale que l'homme réserve à sa mère. Ce sentiment, qui semble sommeiller dans l'âme des sauvages, se réveille au premier enseignement.

II. *Preuves de raison.* La mère est nécessaire à l'enfant, à la famille, au cœur. De même dans la sphère religieuse, car le monde supérieur est calqué sur celui de la nature. Il faut une mère au chrétien, à la famille catholique, au cœur du croyant.

Conclusion. Personne n'est père comme Dieu, personne n'est Mère comme Marie.

XXIV.- Marie, Mère des hommes (suite).

Le cœur et la raison nous disent que Marie doit être notre mère, la révélation affirme qu'elle l'est.

I. *Raisonnement de la foi.* Les trois personnes divines adoptent envers nous les relations qu'elles ont entre elles. Comme le Père céleste devient notre Père, la Mère de Dieu devient notre Mère ; la mère de notre frère Jésus devient nécessairement la nôtre. Bien plus, elle n'est Mère que pour être la nôtre. C'est dit en toutes lettres dans le Symbole : « *Qui propter nos homines...* » Elle est même plus notre mère que celle de Jésus, puisqu'elle nous donne l'immortalité et qu'elle ne met au monde son Fils que pour le faire mourir. La mère est celle qui donne la vie. La vie nous est venue par Marie. Elle nous vient encore par les sacrements dont la vertu réside dans la chair du Christ formée du corps de la Vierge.

II. *Déclaration de Jésus mourant.* « Voilà votre Fils, voilà votre mère ». Jésus a toujours parlé au monde, à plus forte raison à ce moment solennel de la mort. Il parle personnellement à Marie et à Jean, parce que seuls ils sont là. Et il s'agit si peu de leur personne qu'ils ne sont pas nommés : remarquez les termes généraux de *femme* et *disciple bien-aimé*. De fait, Marie est notre Mère depuis son consentement donné à l'ange ; au Calvaire, elle est proclamée telle, mais ne le devient pas.

Conclusion. Après ces paroles, Jésus vit que tout était consommé. Marie avait consommé sa première œuvre de maternité ; elle commençait la seconde, qui est d'amour et de protection.

XXV. - Les Douleurs de la Sainte Vierge.

Il nous semble que le bonheur doit accompagner l'innocence. Marie, la plus pure des créatures, fut la Reine des Martyrs.

I. *Bethléem*. Peu de mères ont connu une angoisse pareille à celle de la Sainte Vierge dans l'étable de Bethléem. *Prophétie de Siméon* : «Un glaive de douleur transpercera votre âme». Prophétie assez nette pour ne laisser aucun doute, assez vague pour donner tout à craindre. Marie eut constamment devant les yeux l'image du Calvaire. Le tableau «l'Ombre de la mort».

II. *Fuite en Egypte*. Bien des fois Jésus devra fuir devant ceux qu'il vient sauver. Perte de Jésus. Dans la plupart de ses autres douleurs, Marie avait Jésus comme consolation ; ici, c'est précisément son Fils qui lui manque. Pauvreté à Nazareth. Bonheur immense pour Marie de ramener son Jésus à Nazareth et de le posséder ; bonheur accompagné cependant de la douleur de voir le Fils de l'Éternel pauvre, méprisé, soumis à la peine du travail.

Conclusion. - Comprenons bien que la voie du ciel est ordinairement celle de la douleur.

XXVI. - Les Douleurs de la Sainte Vierge (suite)

L'Église, en nous faisant méditer quelques Mystères douloureux de la Sainte Vierge, ne veut pas même insinuer qu'ils soient seuls.

I. *Séparation de Jésus et de sa Sainte Mère*. Que les mères se souviennent du jour où elles ont dû laisser partir un enfant tendrement aimé. Un jour pareil se leva pour Marie. La dernière nuit dut se passer en prières et en larmes. Au matin, dit saint Bonaventure, Jésus fléchissant le genou, demanda à sa Mère de le bénir. Et Marie rentra seule au foyer vide, car saint Joseph n'y était plus.

II. *La Passion*. Jésus apparaît au coin d'une rue tout sanglant, trébuchant sous le poids de sa croix. A cette vue, Marie tombe dans les bras de ses compagnes. Debout au pied de la croix, elle assiste à l'agonie de son Fils sans rien pouvoir pour l'adoucir, ni même pour arrêter les injures lancées au Crucifié. Assise au pied de la croix, le corps inanimé de Jésus reposant sur ses genoux, elle lève les bras au ciel qu'elle prend à témoin de l'immensité de sa douleur. Elle laisse le corps de son Fils dans son froid sépulcre de pierre. Ce fut peut-être pour elle le plus terrible des moments.

Conclusion. Nous qui avons passé par de pareils deuils rappelons-nous ! Et nous comprendrons.

XXVII. - Les Douleurs de la Sainte Vierge (suite). - Leur Immensité.

Naturellement, nous prenons la place de Marie, et nous concluons qu'elle souffrit ce que nous aurions souffert nous-mêmes dans la même situation. Calcul faux : n'oublions pas que Celle qui souffrit est Marie, et que Celui qu'elle perdit est Jésus.

I. *C'est Marie qui souffre*. La capacité de jouir et de souffrir est proportionnée à la perfection de l'être. Marie souffrit comme mère, et aucune mère n'aima comme elle,

II. *La Compassion*. On peut dire que Jésus-Christ souffrit et mourut infiniment, parce qu'il y a un antagonisme effroyable entre l'Être par soi et la mort. Comme Rédempteur, il porta tous les péchés du monde. Or, Marie, en vertu d'une sympathie parfaite, porta toutes les douleurs de son Fils, sans l'en décharger aucunement.

III. *Reine des martyrs*. Le martyre de la Sainte Vierge fut le plus douloureux après celui de Notre-Seigneur. Car Elle souffrit dans son cœur et, à l'encontre des autres martyrs, ne trouva aucun allègement dans les souffrances de son Fils. Elle endura un martyre presque aussi long que sa vie, commencé à la Purification et achevé à l'Assomption.

Conclusion. Le Fils et la Mère se sont élevés jusqu'à la faite de la souffrance. L'un est le Roi de la douleur, l'autre la Mère de la douleur.

XXVIII. - Dernières années de la Sainte Vierge.

Jésus-Christ ressuscité apparut-il à sa Mère ?... Celle-ci passa encore une vingtaine d'années ici-bas. Pourquoi ? Parce qu'elle pouvait *encore souffrir*, parce qu'elle devait *enseigner*.

I. *Souffrir*. Sa grande souffrance de devoir vivre séparée de Celui sans lequel elle ne pouvait vivre. Sa souffrance secondaire de voir persécuter les disciples du Christ.

II. *Enseigner*. La Sainte Vierge apprit aux apôtres tout ce que nous savons des trente premières années du Sauveur, et surtout le mystère fondamental de l'Incarnation. Certes, les apôtres croyaient à la divinité de leur Maître ; mais le comment de son humanité leur échappait. Cependant, après la Pentecôte, ils enseignent l'Incarnation. Qui la leur apprit ? Marie. Le Saint-Esprit ne leur enseigna-t-il pas toutes choses ? Il assista les apôtres, mais ne les dispensa nullement d'employer les moyens naturels d'apprendre, surtout les faits. Eux-mêmes se produisent constamment comme *témoins* de la vie de leur Maître. Combien est sage cette règle du témoignage *de visu* ! car l'inspiration n'est rien pour qui n'y croit pas.

Conclusion. - Marie étant seul témoin avec l'ange, c'est en somme sur son témoignage que notre foi repose. Dieu n'a rien voulu faire sans la Sainte Vierge, ni son Évangile, ni son Église, ni notre croyance.

XXIX. - Mort et Assomption.

Sur cet événement, nous n'avons qu'une tradition, mais tradition acceptée par l'Église, qui la célèbre dans une de ses plus grandes solennités.

I. *Les faits*. La Sainte Vierge ne survécut à son divin Fils que par un miracle ; il suffit de la cessation de ce miracle pour qu'elle mourût. Quelques jours après son ensevelissement, on rouvrit le tombeau, il était vide. Le corps avait rejoint l'âme au ciel. Son Couronnement au ciel dépasse tout ce que nous pouvons concevoir. Cependant, nous représenter ceux qui l'attendaient : les trois personnes divines, Adam et Eve, les prophètes, saint Joseph, les anges, tous les élus.

II. *Les Raisons*. Ne nous étonnons pas de ces prodiges. Le miracle serait que Marie ait eu une fin commune. Mère de Dieu, elle devait ressembler à son Fils dans sa façon de mourir. L'Ascension demande l'Assomption. L'Immaculée Conception, également. Préservée du péché originel, la Vierge devait l'être de la corruption du tombeau, vraie mort du corps. L'Incarnation réclame ce privilège. On ne conçoit pas que Jésus, après avoir conservé vierge le corps de sa mère dans son enfantement, ne l'ait pas conservé vierge dans la mort. Marie devait monter au ciel avec l'instrument de sa maternité, avec son corps. Elle est comme un Jésus-Christ commencé ; après l'Ascension, elle fut donc comme un reste de Jésus, réclamant les mêmes honneurs. Enfin, l'incorruptibilité du corps de Jésus procède de l'incorruptibilité du corps de sa Mère. La Passion du Sauveur appelait l'Ascension, la Compassion de Marie appelait l'Assomption.

Conclusion. Quand même la Tradition et l'enseignement de l'Église ne proclameraient pas l'Assomption, notre raison la trouverait. N'oublions pas qu'un triomphe moins beau, mais semblable, nous est réservé.

XXX. - La place de Marie au Ciel.

Qu'est-elle au ciel ? Quelle est sa place ? Quel est son rôle ? Prenons cette unique règle directrice : la Sainte Vierge n'est pas Dieu, elle est tout ce qu'il y a de plus proche de Dieu. Procédons par élimination.

I. *Ce que Marie n'est pas*. Elle n'est pas seulement une sainte de tout premier ordre, elle est la Reine des saints. Elle n'est pas une sorte de premier ministre, elle est de la famille divine. Elle est plus que la Toute-Puissance suppliante. Nous ne la voyons jamais supplier sur la terre, ce ne peut être son attitude au ciel.

II. *Ce qu'elle est.* 1°: Reine du Ciel, comme son Fils en est Roi ; d'onc, elle y gouverne. 2 : Reine de la terre, puisqu'elle a été établie canal de la grâce et que, pour l'honorer, Notre Seigneur a voulu que tous les bienfaits passent par ses mains.

Beauté de cette doctrine. D'abord, de quoi se scandaliser ? Etre Mère de Dieu, c'est plus qu'être Trésorière ; le plus comporte le moins. Dieu ayant voulu une fois nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, cet ordre ne se change plus. Comme Jésus-Christ, avec qui nous formons un seul corps, a reçu la vie par Sa Mère, par elle nous la recevons. Enfin, elle a un certain droit à distribuer les grâces divines, elle, Coopératrice.

Conclusion. Toutes ces vérités sont soupçonnées, souvent admises, avant même d'être prouvées. De là, cette confiance en Marie, canal mystérieux des deux mondes.

XXXI.- Le Pourquoi de Marie.

A la fin de ce travail, je voudrais montrer que la Sainte Vierge est un pont jeté entre Dieu et l'homme, un Etre de bonté destiné à mettre dans le cœur humain l'Amour à la place de la Terreur.

I. *Terreur de Dieu dans l'antiquité.* Tous les peuples de l'antiquité furent écrasés par cette terreur. Le peuple juif lui-même eut constamment devant les yeux le Dieu terrible du Sinaï ; les apôtres eux-mêmes eurent cette peur de la divinité. Pour nous apprivoiser, Dieu se fait homme, petit enfant, pauvre, ouvrier, apôtre doux et bienfaisant, martyr. L'homme se rapproche peu à peu de lui, et, pour la première fois, il l'appelle le *bon Dieu*. Cependant, il a encore trop de crainte et pas assez d'amour.

II. *Marie achève de détruire cette terreur.* Dans ce but. Marie est *femme, industrieuse et habile. Elle est mère, c'est-à-dire dévouement sans borne.* Elle est *notre mère*, elle a des trésors de tendresse à dépenser en notre faveur. Elle est *Mère de Dieu*, puissante autant qu'une créature peut l'être. Elle est *vierge* dans sa maternité.

Conclusion. Dieu a réalisé Son plan, il a établi le trait d'union entre l'humanité et la divinité.

***Document réalisé
par les Amis du Christ Roi de France.***

***Nous soumettons
tous nos documents
aux lois du copyright chrétien :
nos documents peuvent être
librement reproduits et distribués,
avec mention de leur provenance.***

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com